This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

O f 30

PORCHESTER.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1734

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

Par Monsieur DE MARIVAUX.

SEPTIE'ME PARTIE.

A PARIS,
Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 FEB 1967
OF OXFORD
LIBRARY

LA VIE
DE MARIANNE.
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

SEPTIE'ME PARTIE.

SOuvenez-vous-en, Madame, la deuxiéme Partie de mon Hiſtoire fut ſi long-tems à venir, que vous fûtes perſuadée qu'elle ne viendroit jamais. La troiſiéme ſe fit beaucoup atten-

dre ; vous doutiez que je vous l'envoyaſſe. La quatriéme vint aſſez tard, mais vous l'attendiez, en m'appellant une pareſſeuſe. Quant à la cinquiéme, vous n'y comptiez pas ſi-tôt lorſqu'elle arriva. La ſixiéme eſt venuë ſi vîte qu'elle vous a ſurpriſe ; peut-être ne l'avez-vous lûe qu'à moitié, & voici la ſeptiéme ?

Oh ! je vous prie, ſur tout cela, comment me définirez-vous ? Suis-je pareſſeuſe ? ma diligence vous montre le contraire ? Suis-je diligente ; ma pareſſe paſſée m'a promis que non.

Que ſuis-je donc à cet égard ? Eh mais ! je ſuis ce que vous voyez, ce que vous êtes peut-être, ce qu'en géneral nous ſommes tous ; ce que mon humeur & ma fantaiſie me rendent ; tantôt digne de loüange,

& tantôt de blâme ſur la même choſe ; n'eſt-ce pas là tout le monde ?

J'ai vû dans une infinité de gens des défauts & des qualités ſur leſquels je me fiois, & qui m'ont trompé ; j'avois droit de croire ces gens-là génereux, & ils ſe trouvoient meſquins : Je les croyois meſquins, & ils ſe trouvoient génereux. Autrefois vous ne pouviez pas ſouffrir un Livre, aujourd'hui vous ne faites que lire ; peut-être que bien-tôt vous laiſſerez là la lecture, & peut-être redeviendrai-je pareſſeuſe.

A tout hazard, pourſuivons notre Hiſtoire. Nous en ſommes à l'aparition ſubite & inopinée de Madame de Miran & de Valville.

On n'avoit point ſoupçonné qu'ils viendroient ; de ſorte, qu'il n'y avoit aucun ordre

donné en ce cas là.

La ſeule attention qu'on avoit eûë, c'étoit de finir mon affaire dans la matinée, & de prendre le tems le moins ſujet aux viſites.

D'ailleurs, on s'étoit imaginé, que, Madame de Miran ne ſçauroit à qui s'adreſſer pour apprendre ce que j'étois devenuë; qu'elle ignoreroit que le Miniſtre eût eu part à mon avanture; mais vous vous rapellez bien la viſite que j'avois reçuë, il n'y avoit que deux ou trois jours, d'une certaine Dame maigre, longue, & menue; vous ſçavez auſſi, que j'en avois ſur le champ informé Madame de Miran; que je lui avois fait un portrait de la Dame de Miran; qu'elle m'avoit écrit qu'à ce portrait, elle reconnoiſſoit le ſpectre en queſtion.

Et ce fut juſtement cela qui

fit que ma mere ſe douta des auteurs de mon enlevement ; ce fut ce qui la guida dans la recherche qu'elle fit de ſa fille.

Il falloit bien que mon Hiſtoire eût percé : Madame de Fare avoit infailliblement parlé ; cette Dame longue & maigre avoit été inſtruite ; elle étoit méchante & glorieuſe ; le diſcours qu'elle m'avoit tenu au Couvent, marquoit de mauvaiſes intentions ; c'étoit elle apparemment qui avoit amenté les Parens, qui les avoit engagés à ſe remuer, pour ſe garantir de l'affront que Madame de Miran alloit leur faire, en me mettant dans la famille ; & ma diſparition ne pouvoit être que l'effet d'une intrigue liée entre eux.

Mais, m'avoient-ils enlevée de leur chef ? car ils pouvoient n'y avoir employé que de l'adreſſe ; leur complot n'étoit-il

pas autorisé ? avoient-ils agi sans pouvoir ?

Un carosse m'étoit venu prendre, quelle livrée avoit le Cocher ? Cette femme qui s'étoit dite envoyée par ma mere pour me tirer du Couvent, quelle étoit sa figure ? Madame de Miran & son fils s'informent de tout, font d'exactes perquisitions.

La Tourriere du Couvent avoit vû le Cocher, elle se ressouvenoit de la livrée ; elle avoit vû la femme en question, & en avoit retenu les traits, qui étoient assez remarquables. C'étoit un visage un peu large & très-brun, la bouche grande, & le nez long ; voilà qui étoit fort reconnoissable. Aussi ma mere & son fils la reconnurent-ils pour l'avoir vûë chez Madame de..... Femme du Ministre, & leur Parente ; c'étoit une de ses femmes.

A l'égard de la livrée du Cocher, il s'agissoit d'un galon jaune sur un drap brun, ce qui leur indiquoit celle d'un Magistrat, Cousin de ma mere, & avec qui ils se trouvoient tous les jours,

Eh ! qu'est-ce que cela concluoit ? Non seulement la famille avoit agi là dedans, mais que le Ministre même l'appuyoit, puisque Madame de ..... avoit chargé une de ses femmes de me venir prendre ; c'étoit une consequence toute naturelle.

Toutes ces instructions là au reste, ils ne les reçurent que le lendemain de mon enlevement ; non pas que Madame de Miran ne fût venuë la veille après midi, comme vous sçavez, qu'elle me l'avoit écrit ; mais c'est que lorsqu'elle vint, la Tourriere qui étoit la seule de qui elle pût tirer quelques lumieres, étoit

abſente pour differentes commiſſions de la Maiſon ; de façon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler ; ce ne fut même qu'aſſez tard, il étoit près de midi quand ils arriverent, ma mere qui ne ſe portoit pas bien, n'avoit pû ſortir de chez elle de meilleure heure.

Mon enlevement l'avoit pénetrée de douleur & d'inquietude. C'étoit comme une mere qui auroit perdu ſa fille, ni plus ni moins ; c'eſt ainſi que me le conterent les Religieuſes de mon Couvent, & la Tourriere.

Elle ſe trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'étoit arrivé ; il fallut la ſecourir, elle ne ceſſa de pleurer.

Je vous avouë que je l'aime, diſoit elle, en parlant de moi, à l'Abbeſſe qui me le répeta ; je m'y ſuis attachée, Madame, & il n'y a pas moyen de faire au-

trement avec elle. C'eſt un cœur, c'eſt une ame, une façon de penſer qui vous étonneroit. Vous ſçavez qu'elle ne poſſede rien, & vous ne ſçauriez croire combien je l'ai trouvée noble, génereuſe, & deſintereſſée; cette chere enfant, cela paſſe l'imagination, & je l'eſtime encore plus que je ne l'aime; j'ai vû d'elle des traits de caractere qui m'ont touchée juſqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que c'eſt moi, que c'eſt ma perſonne qu'elle aime, & non pas les ſecours que je lui donne; eſt-ce que cela n'eſt pas admirable dans la ſituation où elle eſt; je crois qu'elle mourroit plûtôt que de me déplaire, elle pouſſe cela juſqu'au ſcrupule, & ſi je ceſſois de l'aimer, elle n'auroit plus le courage de rien recevoir de moi; ce que je vous dis eſt vrai, & cependant je la perds, car com-

ment la retrouver? Qu'eſt-ce que mes indignes Parens en ont fait? où l'ont-ils miſe?

Mais, Madame, pourquoi vous l'enleveroient-ils, lui répondoit l'Abbeſſe, d'ou vient qu'ils ſeroient fâchés de vos bontés & de votre charité pour elle? Quel interêt ont-ils d'y mettre obſtacle?

Helas! Madame, lui diſoit-elle; c'eſt que mon fils n'a pas eu l'orgueil de la mepriſer, c'eſt qu'il a eu aſſez de raiſon pour lui rendre juſtice, & le cœur aſſez bien fait pour ſentir ce qu'elle vaut; c'eſt qu'ils ont craint qu'il ne l'aimât trop, que je ne l'aimaſſe trop moi-même, & que je ne conſentiſſe à l'amour de mon fils, qui la connoît; de vous dire comment, & où il l'a vûë, nous n'avons pas le tems; mais voilà la ſource de la perſecution qu'elle éprouve d'eux. Un mal-

heureux évenement les a instruits de tout, & cela par l'indiscretion d'une de mes Parentes, qui est la plus sotte femme du monde, & qui n'a pû retenir sa miserable fureur de parler; ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se méfier de ma tendresse pour elle, il n'y a point d'homme de bon sens à qui je ne crusse donner un trésor, si je le mariois avec cette petite fille-là.

Eh voyez que d'amour! jugez-en par la franchise avec laquelle elle parloit; elle disoit tout, elle ne cachoit plus rien, & elle qui avoit exigé de nous tant de circonspection, tant de discretion, & tant de prudence; la voilà, qui à force de tendresse & de sensibilité pour moi, oublie elle-même de le taire, & est la premiere à réveler notre secret; tout lui échappe

dans le trouble de ſon cœur. O ! trouble aimable, que tout mon amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pû payer, & dont le reſſouvenir m'arrache actuellement des larmes : Oui, Madame, j'en pleure encore. Ah ! mon Dieu, que mon ame avoit d'obligations à la ſienne.

Helas ! cette chere mere, cette ame admirable, elle n'eſt plus pour moi, & notre tendreſſe ne vit plus que dans mon cœur.

Paſſons là-deſſus, je m'y arrête trop, j'en perdis de vûë Valville, dont Madame de Miran avoit encore à ſoûtenir le deſeſpoir, & à qui dans l'accablement où il ſe trouvoit, elle avoit défendu de paroître ; de ſorte qu'il s'étoit tenu dans le Caroſſe pendant qu'elle interrogeoit la Tourriere, & ſur

ce qu'elle en apprit, toute languiſſante & toute indiſpoſée qu'elle étoit, elle courut chez le Miniſtre, perſuadée que c'étoit-là qu'il falloit aller pour ſçavoir de mes nouvelles & pour me retrouver.

De toutes les perſonnes de la famille, celle avec laquelle elle étoit le plus liée, & qu'elle aimoit le plus, c'étoit Madame de... femme du Miniſtre qui l'aimoit beaucoup auſſi, & quoiqu'il fût certain que cette Dame ſe fût prêtée au complot de la famille, ma mere ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y réſoudre, & ſe promit bien de la ranger de ſon parti dès qu'elle lui auroit parlé.

Et elle avoit raiſon d'avoir cette opinion-là d'elle, ce fut elle en effet qui refuſa de ſoutenir l'entrepriſe, & qui comme vous l'allez voir, parut opiner

qu'on me laiſſât en repos.

Voici donc Madame de Miran & Valville qui entrent tout d'un coup dans la chambre où nous étions. C'étoit Madame de... & non pas le Miniſtre que ma mere avoit demandé d'abord, & les gens de la maiſon qu'on n'avoit avertis de rien, & qui ignoroient de quoi il étoit queſtion dans cette chambre, laiſſerent paſſer ma mere & ſon fils, & leur ouvrirent tout de ſuite.

Dès qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déja dit, je penſe) ils s'écrierent l'une, Ah! ma fille, tu es ici; l'autre, Ah! ma mere, c'eſt elle même.

Le Miniſtre à la vûë de Madame de Miran ſourit d'un air affable & pourtant ne put ſe deffendre, ce me ſemble, d'être un peu déconcerté; (c'eſt qu'il étoit bon,) & qu'on lui avoit dit combien elle

elle aimoit cette petite fille ; à l'égard des parens, ils la saluerent d'un air extrêmement sérieux jetterent sur elle un regard froid & critique, & puis détournerent les yeux.

Valville les dévoroit des siens: mais il avoit ordre de se taire, ma mere ne l'avoit mené qu'à cette condition-là. Tout le reste de la compagnie parut attentif & curieux, la situation promettoit quelque chose d'interessant.

Ce fut Madame de... qui rompit le silence. Bonjour, Madame, dit-elle à ma mere, franchement on ne vous attendoit pas, & j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

Eh ! d'où vient, Madame le seroit-elle, ajouta tout de suite cette parente longue & maigre, (car je ne me ressouviens point de son nom & n'ai retenu d'elle que la singularité de sa figure.)

d'où vient le ſeroit-elle, ajoûta-t'elle, dis-je d'un ton aigre & auſſi revêche que ſa phiſionomie ? eſt-ce qu'on déſoblige Madame quand on lui rend ſervice, & qu'on lui ſauve les reproches de toute ſa famille ?

Vous êtes la maîtreſſe de penſer de mes actions ce qui vous plaira, Madame, lui répondit d'un air indifferent Madame de Miran : mais je ne les réformerai point ſur le jugement que vous en ferez, nous ſommes d'un caractere trop different pour être jamais du même avis, je n'approuve pas plus vos ſentimens que vous approuvez les miens, & je ne vous en dis rien ; faites de même à mon égard.

Valville étoit rouge comme du feu, il avoit les yeux étincelans, je voyois à ſa reſpiration précipitée, qu'il avoit peine à ſe contenir, & que le cœur lui battoit

Monſieur, continua Madame de Miran en adreſſant la parole au Miniſtre, c'étoit Madame de... que je venois voir. & voici l'objet de la viſite que je lui rendois ce matin, ajoûta-t'elle, en me montrant. J'ai ſçu qu'une des femmes de Madame l'étoit venue prendre ſous mon nom au Couvent où je l'avois miſe, & j'eſperois qu'elle me diroit ce que cela ſignifie, car je n'y comprends rien; a-t'on voulu ſe divertir à m'inquieter? qu'elle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me ſouſtraire cette jeune enfant, à qui je m'intereſſe? ce projet là ne vient pas de Madame, j'en ſuis ſûre, je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné ſur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prens point à vous non plus, Monſieur, on vous a gagné auſſi, & voilà tout;

mais de quel prétexte s'eſt-t'on ſervi ? Sur quoi a-t'on pû fonder une entrepriſe auſſi bizarre ? de quoi Mademoiſelle eſt-elle coupable?

Mademoiſelle ! s'écria encore la-deſſus, d'un air railleur, cette parente ſans nom, Mademoiſelle il me ſemble avoir entendu dire qu'elle s'appelloit Marianne, ou bien qu'elle s'appelle comme on veut, car comme on ne ſçait d'où elle ſort, on n'eſt ſûre de rien avec elle, à moins qu'on ne devine : mais c'eſt peut-être une petite galanterie que vous lui faites à cauſe qu'elle eſt paſſablement gentille.

Valville à ce diſcours ne put ſe retenir, & la regarda avec un ris amer & mocqueur qu'elle ſentit.

Mon petit couſin, lui dit-elle, ce que je dis-là ne vous plaît pas, nous le ſçavons, mais vous

pourriez-vous diſpenſer d'en rire. Hé ! ſi je le trouve plaiſant ma grande couſine, pour quoi n'en rirois-je pas, répondit-il ?

Taiſez-vous, mon fils, lui dit auſſitôt, Madame de Miran ; pour vous Madame laiſſez-moi, je vous prie, parler à ma façon, & comme je crois qu'il convient. Si Mademoiſelle avoit affaire à vous, vous ſeriez la maîtreſſe de l'appeller comme il vous plairoit ; quant à moi, je ſuis bien aiſe de l'appeller Mademoiſelle, je dirai pourtant Marianne quand je voudrai, & cela ſans conſequence, ſans bleſſer les égards que je crois lui devoir ; le ſoin que je prens d'elle, me donne des droits que vous n'avez pas ; mais ce ne ſera jamais que dans ce ſens là, que je la traiterai auſſi familierement que vous le faites & que vous vous figurez qu'il vous eſt permis de le

faire. Chacun a ſa maniere de penſer, & ce n'eſt pas là la mienne ; je n'abuſerai jamais du malheur de perſonne ; Dieu nous a caché ce qu'elle eſt, je ne deciderai point ; je vois bien qu'elle eſt à plaindre ; mais je ne vois pas pourquoi on l'humilieroit, l'un n'entraine pas l'autre, au contraire, la raiſon & l'humanité, ſans compter la religion, nous portent à ménager les perſonnes qui ſont dans le cas où celle-ci ſe trouve ; il nous répugne de profiter contre elles de l'abaiſſement où le ſort les a jettées, les airs de mépris ont mauvaiſe grace avec elles, & leur infortune leur tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits ; principalement quand il s'agit d'une fille comme Mademoiſelle, & d'un malheur pareil au ſien ; car enfin, Madame, puiſque vous êtes inſtruite de

ce qui lui eſt arrivé, vous ſçavez donc qu'on a des indices preſque certains, que ſon pere & ſa mere qui furent tués en voyage, lorſqu'elle n'avoit que deux ou trois ans, étoient des Etrangers de la premiere diſtinction, ce fut-là l'opinion qu'on eut d'eux dans le tems. Vous ſçavez qu'ils avoient avec eux deux Laquais & une Femme-de-Chambre qui furent tués auſſi avec le reſte de l'équipage; Que Mademoiſelle dont la petitte parure marquoit une enfant de condition, reſſembloit à la Dame aſſaſſinée; Qu'on ne douta point qu'elle ne fût ſa fille, & que tout ce que je dis-là eſt certifié par une perſonne vertueuſe qui ſe chargea d'elle alors, qui l'a élevée, qui a confié les mêmes circonſtances en mourant à un ſaint Religieux nommé le pere S. Vincent, que je connois, & qui de ſon côté le dira à tout le monde.

A cet endroit de son récit, les indifferens de la compagnie, je veux dire ceux qui n'étoient point de la famille, parurent s'attendrir sur moi, quelques parens même des moins obstinés, & sur tout Madame de... en furent touchés; il se fit un petit murmure qui m'étoit favorable.

Ainsi, Madame, ajoûta Madame de Miran, sans s'interrompre, vous voyez bien que tous les préjugés sont pour elle, que voilà de reste dequoi justifier le titre de Mademoiselle que je lui donne, & que je ne sçaurois lui refuser sans risquer d'en agir mal avec elle. Il n'est donc point ici question de galanterie: mais d'une justice que tout veut que je lui rende, à moins que d'ajoûter des injures à celles que le hazard lui a déja fait, & que vous ne me conseilleriez

leriez pas vous-même ; & ce qui seroit en effet inexcusable, barbare, & d'un orgueil pitoyable, vous en conviendrez, sur-tout je vous le repete encore, avec une jeune personne du caractere dont elle est ; je suis fâchée qu'elle soit présente, mais vous me forcez de vous dire que sa figure qui vous paroît jolie, est en verité ce qui la distingue le moins, & je puis vous assurer que par son bon esprit, par les qualités de l'ame, & par la noblesse des procedés, elle est Demoiselle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle soit, puisse l'être. Oh, vous m'avoüerez que cela impose, du moins c'est ainsi que j'en juge : & ce que je vous dis là, elle ne le doit ni à l'usage du monde, ni à l'éducation qu'elle a euë, & qui a été fort simple : il faut que cela soit dans le sang ; & voilà à mon

gré l'eſſentiel.

Oh ! ſans doute, ajouta Valville, qui gliſſa tout doucement ce peu de mots ; ſans doute, & ſi dans le monde, on s'étoit aviſé de ne donner les titres de Madame ou de Mademoiſelle qu'au mérite de l'eſprit & du cœur, Ah ! qu'il y auroit de Madames ou de Mademoiſelles qui ne ſeroient plus que des Manons & des Cathos ; mais heureuſement, on n'a tué ni leur pere, ni leur mere, & on ſçait qui elles ſont.

Là-deſſus, on ne put s'empêcher de rire un peu. Mon Fils, encore une fois, je vous deffens de parler, lui dit aſſez vivement Madame de Miran.

Quoiqu'il en ſoit, continua-t-elle enſuite, je la protége, je lui ai fait du bien, j'ai deſſein de lui en faire encore, elle a beſoin que je lui en faſſe, & il n'y a

point d'honnêtes gens, qui n'enviaſſent le plaiſir que j'y ai, qui ne vouluſſent ſe mettre à ma place ; c'eſt de toutes les actions la plus loüable que je puiſſe faire ; il ſeroit honteux d'y trouver à redire, à moins qu'il n'y ait des Loix qui deffendent d'avoir le cœur humain & genereux ; à moins que ce ne ſoit offenſer l'état, que de s'intereſſer, quand on eſt riche, à la perſonne la plus digne, qu'on la ſecoure, & qu'on la vange de ſes malheurs. Voilà tout mon crime, & en attendant qu'on me prouve que s'en eſt un, je viens, Monſieur, vous demander raiſon de la hardieſſe qu'on a euë à mon égard, & de la ſurpriſe qu'on a faite à vous-même, auſſi-bien qu'à Madame ; je viens chercher une fille que j'aime & que vous aimeriez autant que moi, ſi vous la con-

noiſſiez, Monſieur.

Elle s'arrêta là. Tout le monde ſe tût, & moi je pleurois en jettant ſur elle des regards qui témoignoient les mouvemens dont j'étois ſaiſie pour elle, & qui émeurent tous les Aſſiſtans: il n'y eut que cette inexorable parente que je n'ai point nommée, qui ne ſe rendit point, & dont l'air paroiſſoit toujours auſſi ſec & auſſi révolté qu'il l'avoit été d'abord.

Aimez-la, Madame, aimez-la, qui eſt-ce qui vous en empêche, dit-elle, en ſecouant la tête? Mais n'oubliez pas que vous avez des Parens & des Alliés qui ne doivent point en ſouffrir, & que du moins il n'y aille rien du leur; c'eſt tout ce qu'on vous demande.

Hé! Vous n'y ſongez pas; Madame, vous n'y ſongez pas, reprit ma mere; ce n'eſt ni à

vous, ni à perſonne à régler mes ſentimens là deſſus, je ne ſuis ni ſous votre tutelle, ni ſous la leur ; je leur laiſſe volontiers le droit de conſeil avec moi, mais non pas celui de réprimande ; c'eſt vous qui les faites agir & parler, Madame, & je ſuis perſuadée qu'aucun d'eux n'avoüeroit ce que vous leur faites dire à tous.

Vous m'excuſerez, Madame, vous m'excuſerez, s'écria la Harpie, nous n'ignorons pas vos deſſeins, & ils nous choquent tous auſſi ; en un mot, votre Fils aime trop cette petite Fille, & qui pis eſt, vous le permettez.

Et ſi en effet je le lui permets, qui eſt-ce qui pourra le lui deffendre ? Quel compte aura-t'il à rendre aux autres, répartit froidement Madame de Miran ? Vous dirai-je encore plus, c'eſt

que j'aurois fort mauvaise opinion de mon fils ; c'est que je ferois très-peu de cas de son caractere, si lui-même n'en faisoit pas beaucoup de cette petite fille, pour parler comme vous, que je ne tiens pourtant pas pour si petite, & qui ne sera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leur orgueil au-dessus d'elle.

A ce dernier mot, le Ministre qui avoit écouté tout le Dialogue, toûjours souriant & les yeux baissés, prit sur le champ la parole pour empêcher les répliques.

Oüi, Madame, vous avez raison, dit-il à Madame de Miran, on ne sçauroit qu'approuver les bontés que vous avez pour cette belle enfant, vous êtes généreuse, cela est respectable, & les malheurs qu'elle a essuyés sont dignes de votre

attention ; ſa phyſionomie ne dément point non plus les vertus, & les qualités que vous lui trouvez ; elle a tout l'air de les avoir, & ce n'eſt ni le ſoin que vous prenez d'elle, ni la bienveillance que vous avez pour elle, qui nous allarment ; je prétens moi-même avoir part au bien que vous voulez lui faire. La ſeule choſe qui nous inquiéte, c'eſt qu'on dit que Monſieur de Valville a non ſeulement beaucoup d'eſtime pour elle, ce qui eſt très-juſte, mais encore beaucoup de tendreſſe, ce que la jeune perſonne, faite comme elle eſt, rend très-vraiſemblable. En un mot on parle d'un mariage qui eſt réſolu, & auquel vous conſentez, dit-on, par la force de l'attachement que vous avez pour elle, & voilà ce qui intrigue la famille.

Et je penſe que cette famille

a droit de s'en intriguer, dit tout de ſuite la parente Pigrieche. Madame, je n'ai pas tout dit, laiſſez-moi achever, je vous prie, lui répartit le Miniſtre ſans hauſſer le ton, mais d'un air ſerieux, Madame vaut bien qu'on lui parle raiſon.

J'avoüe, reprit-il, qu'il eſt probable ſur tout ce que vous nous rapportez, que la jeune enfant a de la naiſſance; mais la cataſtrophe en queſtion a jetté là-deſſus une obſcurité qui bleſſe, qu'on vous reprocheroit, & dont nos uſages ne veulent pas qu'on faſſe ſi peu de compte. Je ſuis totalement de votre avis pourtant, ſur les égards que vous avez pour elle; ce ne ſera pas moi qui lui refuſerai le titre de Mademoiſelle, & je crois avec vous qu'on le doit même à la condition dont elle eſt; mais remarquez que nous le croyons,

vous & moi, par un ſentiment généreux, qui ne ſera peut être avoüé de perſonne, que du moins qui que ce ſoit n'eſt obligé d'avoir, & dont peu de gens ſeront capables; c'eſt comme un préſent que nous lui faiſons, & que les autres peuvent ſe diſpenſer de lui faire: je dirai bien avec vous, qu'ils auront tort, mais ils ne le ſentiront point, ils vous répondront qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas, & vous n'aurez rien à leur répliquer, rien qui puiſſe vous juſtifier au-prés deux, ſi vous portez la generoſité juſqu'à un certain excès, tel que le ſeroit le mariage dont le bruit court, & auquel je n'ajoute point de foi: je ne doute pas même que vous ne leviez volontiers tout ſoupçon ſur cet article, & j'en ai trouvé un moyen qui eſt facile; j'ai imaginé de pourvoir avantageu-

sement Mademoiselle, de la marier à un jeune homme, né de fort honnêtes gens, qui a déja quelque bien, dont j'augmenterai la fortune, & avec qui elle se verra dans une situation très-honorable. Jen'ai même envoyé chercher Mademoiselle que pour lui proposer ce parti qu'elle refuse, tout honnête & tout avantageux qu'il est; de sorte que pour la déterminer, j'ai crû devoir user d'un peu de rigueur, d'autant plus qu'il y va de son bien; j'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris; cependant son obstination continue; cela vous paroît-il raisonnable? Joignez-vous donc à moi, Madame, vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle, tâchez de la résoudre, je vous prie: voici le jeune homme en question, ajoûta-t-il.

Et il lui montroit Monsieur

Villot, qui, quoiqu'assez bien fait, avoit alors autant qu'on peut l'avoir, l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier étoit de ramper & d'obéir, à qui même il n'appartenoit pas d'avoir du cœur, & à qui on pouvoit dire, retirez-vous sans lui faire d'injure.

Voilà à quoi il ressembloit en cet instant, avec sa figure qui n'étoit qu'humble, & point honteuse.

C'est un garçon fort doux, & de fort bonnes mœurs, reprit le Ministre en continuant, & qui vivra avec Mademoiselle, comme avec une personne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle; c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du Nourricier de Madame ne répondit à cela qu'en

ſe proſternant, qu'en ſe courbant juſqu'à terre.

N'approuvez-vous pas ce que je fais là, Madame, dit encore le Miniſtre à ma mere, & n'êtes-vous pas contente? Elle reſtera à Paris, vous l'aimez, & vous ne la perdrez pas de vûë, je m'y engage, & je ne l'entens pas autrement.

Là-deſſus Madame de Miran jetta les yeux ſur Monſieur Villot, qui l'en remercia par une autre proſternation, quoique la façon dont on le regarda, n'exigeât pas de reconnoiſſance.

Et puis ma mere ſecouant la tête, cette union n'eſt gueres aſſortie, ce me ſemble, dit-elle, & j'ai peine à croire qu'elle ſoit du goût de Marianne; Monſieur, je me flatte, comme vous le dites, d'avoir quelque pouvoir ſur elle, mais je vous avoue que je ne l'employerai pas

dans cette occurrence-ci, ce ſeroit lui faire payer trop cher les ſervices que je lui ai rendus. Qu'elle décide, au reſte, elle eſt la Maîtreſſe, voyez, Mademoiſelle, conſentez-vous à ce qu'on vous propoſe ?

Je me ſuis déja déclarée, Madame, lui répondis-je d'un air triſte, reſpectueux, mais ferme; j'ai dit que j'aime mieux reſter comme je ſuis, & je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs ſont bien grands; mais ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour moi, c'eſt que je ſuis née avec un cœur qu'il ne faudroit pas que j'euſſe, & qu'il m'eſt pourtant impoſſible de vaincre. Jamais avec ce cœur là, je ne pourrois aimer le jeune homme qu'on me préſente, jamais; je ſens que je ne m'accoutumerois pas à lui, que je le regarderois, comme un homme qui ne ſeroit pas fait

pour moi ; c'eſt une penſée qui ne me quitteroit point, j'aurois beau la condamner, & me trouver ridicule de l'avoir, je l'aurois toûjours, au moyen de quoi je ne pourrois le rendre heureux, ni être en repos moi-même ; ſans compter que je ne me pardonnerois pas la vie déſagréable que meneroit avec moi un mari qui m'aimeroit peut-être, qui pourtant me ſeroit inſuportable, & qui auroit eu tout l'amour d'une autre femme, ſi je n'avois pas été ſans néceſſité le charger de moi, & de mon antipathie. Ainſi il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie Monſeigneur qui a eu la bonté d'y penſer pour moi ; mais en verité il n'y a pas moyen.

Dites-nous donc quelle réſolution vous prenez, me répondit le Miniſtre, que voulez-vous

devenir ? Aimez-vous mieux être Réligieuſe? On vous l'a déja propoſé, & vous choiſirez le Couvent qu'il vous plaira. Voyez, ſongez à quelque état qui vous tranquilliſe; vous ne voulez pas ſouffrir qu'on chagrine plus long-temps Madame de Miran, à cauſe de vous; prenez un parti.

Non, Monſieur, dit mon ennemie, non, rien ne lui convient; on l'aime, on l'épouſera, tout eſt d'accord, la petite perſonnne n'en rabattra rien, à moins qu'on n'y mette ordre; elle eſt ſûre de ſon fait, Madame l'appelle déja ſa fille, à ce qu'on dit.

Le Miniſtre à ce diſcours fit un geſte d'impatience, qui la fit taire, & moi reprenant la parole: Vous vous trompez, Madame, lui dis-je, à l'égard de la crainte qu'on a que M. de Val-

ville ne m'aime trop, qu'il ne veüille m'épouſer, & que Madame de Miran n'ai la complaiſance de le vouloir bien auſſi, on peut entierement ſe raſſurer là-deſſus ; il eſt vrai que Madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mere, (je ſanglotois en diſant cela,) & que je ſuis obligée, ſous peine d'être la plus ingrate créature du monde, de la cherir & de la reſpecter autant que la mere qui m'a donné la vie, je lui dois la même ſoumiſſion, la même vénération, & je penſe quelquefois que je lui en dois bien davantage ; car enfin, je ne ſuis point ſa fille, & cependant il eſt vrai, comme vous le dites, qu'elle m'a traitée comme ſi je l'avois été ; je ne lui ſuis rien, elle n'auroit eu aucun tort de me laiſſer dans l'état où j'étois, ou bien elle pouvoit ſe contenter

ter en paſſant d'avoir pour moi une compaſſion ordinaire, & de me dire, je vous aimerai; mais, point du tout, c'eſt quelque choſe d'incompréhenſible que ſes bontés pour moi, que ſes ſoins, que ſes conſiderations; je ne ſçaurois y ſonger, je ne ſçaurois la regarder elle-même ſans pleurer d'amour & de reconnoiſſance, ſans lui dire dans mon cœur que ma vie eſt à elle, ſans ſouhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes, ſi elle en avoit beſoin pour ſauver la ſienne; & je rends grace à Dieu de ce que j'ai occaſion de dire cela publiquement; ce m'eſt une joye infinie, la plus grande que j'aurai jamais, que de pouvoir faire éclater les tranſports de tendreſſe, & tous les dévouëments, & toute l'admiration que je ſens pour elle. Oui, Madame, je ne ſuis qu'une Etrangere,

qu'une malheureuse orpheline, que Dieu qui est le maître, a abandonnée à toutes les miseres imaginables ; mais quand on viendroit m'apprendre que je suis la fille d'une Reine; quand j'aurois un Royaume pour héritage, je ne voudrois rien de tout cela, si je ne pouvois l'avoir qu'en me séparant de vous ; je ne vivrois point si je vous perdois ; je n'aime que vous d'affection, je ne tiens sur la terre qu'à vous, qui m'avez recueillie si charitablement, & qui avez la générosité de m'aimer tant, quoiqu'on tâche de vous en faire rougir, & quoique tout le monde me méprise.

Ici à travers les larmes que je versois, j'apperçus plusieurs personnes de la compagnie, qui détournoient la tête pour s'essuyer les yeux.

Le Ministre baissoit les siens

& vouloit cacher qu'il étoit ému ; Valville restoit comme immobile, en me regardant d'un air passionné, & dans un parfait oubli de tout ce qui nous environnoit ; & ma mere laissoit bien franchement couler ses pleurs, sans s'embarrasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit, acheve, Marianne, & ne parle plus de moi, puisque cela t'attendrit trop, me dit-elle, en me tendant sans façon sa main, que je baisai de même : Acheve.....

Oui, Madame, lui répondis-je. Vous m'avez dit, Monseigneur, que vous m'éloigneriez de Paris, & que vous m'enverriez loin d'ici, si je refusois d'épouser ce jeune homme, répris-je donc en m'adressant au Ministre, & vous êtes toûjours le maître : mais j'ai à vous répondre une chose qui doit empêcher

Meſſieurs les Parens d'être encore inquiets ſur le mariage qu'ils appréhendent entre Mr. de Valville & moi, c'eſt que jamais il ne ſe fera, je le garantis, j'en donne ma parole, & on peut s'en fier à moi ; & ſi je ne vous en ai pas aſſuré, avant que Madame de Miran arrivât, vous aurez la bonté de m'excuſer, Monſeigneur ; ce qui m'a empêché de le faire, c'eſt que je n'ai pas crû qu'il fût à propos, ni honnête à moi de renoncer à M. de Valville, pendant qu'on me ménaçoit pour m'y contraindre ; j'ai penſé que je ſerois une lâche & une ingrate, de montrer ſi peu de courage en cette occaſion-ci ; après que M. de Valville lui-même a bien eu celui de m'aimer, & de m'aimer ſi tendrement de tout ſon cœur, & comme une perſonne qu'on reſpecte, malgré la ſituation où

il m'a vûë, qui étoit ſi rebutante, & à laquelle il n'a pas ſeulement pris garde, ſinon que pour m'en aimer, & m'en conſiderer davantage.

Voilà ma raiſon, Monſeigneur, ſi je vous avois promis de ne le plus voir, il auroit eu lieu de s'imaginer que je ne me mettois gueres en peine de lui, puiſque je n'aurois pas voulu endurer d'être perſécutée pour l'amour de lui, & mon intention étoit qu'il ſçût le contraire, qu'il ne doutât point que ſon cœur a veritablement acquis le mien, & je ſerois bien honteuſe ſi cela n'étoit pas; peut-être eſt-ce ici la derniere fois que je le verrai, & j'en profite pour m'acquitter de ce que je lui dois, & en même temps pour dire à Madame de Miran, auſſi-bien qu'à lui, que ce que la crainte & la menace n'ont pas dû me forcer de faire,

je le fais aujourd'hui par pure reconnoissance pour elle & pour son fils. Non, Madame, non, ma généreuse mere ; non, M. de Valville, vous m'êtes trop chers tous les deux, je ne serai jamais la cause des reproches que vous souffririez, si je restois, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerois ; le monde me dédaigne, il me rejette ; nous ne changerons pas le monde, & il faut s'accorder à ce qu'il veut ; vous dites qu'il est injuste, ce n'est pas à moi à en dire autant, j'y gagnerois trop ; je dis seulement que vous êtes bien généreuse, & que je n'abuserai jamais du mépris que vous faites pour moi des coûtumes du monde ; aussi-bien est-il certain que je mourois de chagrin du blâme qui en retomberoit sur vous ; & si je ne vous l'épargnois pas, je serois indigne de vos bontés :

Helas ! je vous aurois donc trompée ; il ne seroit pas vrai que j'aurois le caractere que vous me croyez, & je n'ai que le parti que je prens, pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. M. de Climal par sa piété m'a laissé quelque chose pour vivre, & ce qu'il y a suffit pour une fille qui n'est rien, qui en vous quittant, quitte tout ce qui l'attachoit, & tout ce qui pourroit l'attacher ; qui, après cela ne se soucie plus de rien, ne regrette plus rien, & qui va pour toute sa vie se renfermer dans un Couvent, où il n'y a qu'à donner ordre que je ne voye personne, à l'exception de Madame, qui est comme ma mere, & dont je supplie qu'on ne me prive pas tout d'un coup, si elle veut me voir quelquefois : Voilà tous mes desseins, à moins que Monseigneur, pour

être encore plus sûr de moi ; ne m'exile loin d'ici, suivant l'intention qu'il en a eu d'abord.

Un torrent de pleurs termina mon discours : Valville pâle & abbatu, paroissoit prêt à se trouver mal, & Madame de Miran alloit, ce me semble, me répondre, quand le Ministre la prévint, & se rétournant avec une action animée vers les Parentes.

Mesdames, leur dit-il, sçavez-vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre ? pour moi, je n'y en sçai point, & je vous déclare que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on rémédie, à l'estime que Madame de Miran a pour la vertu, à l'estime qu'assurément nous en avons tous ? empêcherons-nous la vertu de plaire, vous ne seriez pas de cet avis là,

là, ni moi non plus, & l'autorité n'a que faire ici.

Et puis se tournant vers le frere de lait de Madame; laissez-nous, Villot, lui dit-il. Madame, je vous rends votre fille, avec tout le pouvoir que vous avez sur elle; vous lui avez tenu lieu de mere, elle ne pouvoit pas en trouver une meilleure, & elle méritoit de vous trouver; allez, Mademoiselle, oubliez tout ce qui s'est passé ici, qu'il reste comme nul, & consolez-vous d'ignorer qui vous êtes, la Noblesse de vos Parens est incertaine: mais celle de votre cœur est incontestable, & je la préfererois, s'il falloit opter.

Il se retiroit, en disant cela, mais il me prit un transport qui l'arrêta, & qui étoit peste.

C'est que je me jettai à ses genoux, avec une rapidité plus éloquente & plus expressive que

tout ce que je lui aurois dit, & que je ne pûs lui dire, pour le remercier du jugement plein de bonté & de vertu, qu'il venoit lui-même de rendre en ma faveur.

Il me releva sur le champ, d'un air qui témoignoit que mon action le surprenoit agréablement, & l'attendrissoit ; je m'apperçus aussi qu'elle plaisoit à toute la compagnie.

Levez-vous, ma belle enfant, me dit-il, vous ne me devez rien, je vous rends justice ; & puis s'adressant aux autres, elle en fera tant que nous l'aimerons tous aussi, ajoûta-t'il, & il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle ; ramenez-la, Madame, c'étoit à ma mere à qui il parloit ; ramenez-la, & prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime ; car avec les qualités que nous voyons dans cette

enfant là, je ne répons pas de lui, & ne répondrois de perſonne; faires comme vous pourrez, ce ſont vos affaires.

Sans doute, dit auſſi-tôt Madame de ..... ſon épouſe, & ſi on a donné à Madame l'embarras qu'elle a aujourd'hui, ce n'eſt pas ma faute, il n'a pas tenu à moi qu'on ne le lui épargnât.

Sur ce pied-là, Meſdames, répartit en ſe levant cette Parente revêche, je penſe qu'il ne vous reſte plus qu'à ſaluer votre Couſine, embraſſez-là d'avance, vous ne riſquez rien; pour moi, on me permettra de m'en diſpenſer, malgré ſon incomparable nobleſſe de cœur; je ne ſuis pas extrêmement ſenſible aux vertus romaneſques. Adieu la petite avanturiere, vous n'êtes encore qu'une fille de condition, nous dit-on, mais vous n'en demeurerez pas là, & nous ſerons

pour y entrer ! On ne peut pas avoir plus de tort que nous en avions ; n'eſt-il pas vrai, Meſdames ?

Ah ! Seigneur, ne nous en parlez pas, nous en ſommes honteuſes, répondirent-elles Qu'elle eſt aimable ! nous n'avons rien de ſi joli à Paris. Ni peut-être rien de ſi eſtimable, réprit Madame de..... je ne ſçaurois vous exprimer l'inquietude où j'étois pendant tout ce dialogue, & je ſuis bien contente de Monſieur de.... ! (elle parloit du Miniſtre ſon mari :) Oh ! bien contente, il n'a encore rien fait qui m'ait tant plû ; ce qu'il vient de dire, eſt d'une juſtice admirable.

Avec tout autre Juge que lui, j'avouë que le cœur m'auroit battu, dit à ſon tour le jeune Cavalier que j'avois vû dans l'antichambre, & qui étoit encore-là ;

mais avec Monsieur de... je n'ai pas douté un instant de ce qui arriveroit. Et moi, je devrois lui demander pardon d'avoir eu peur pour Mademoselle, dit alors Valville qui les avoit jusqu'ici écoûtés d'un air modeste & interieurement satisfait.

Tout le monde rit de sa réponse, mais discretement, & sans lui rien dire. Il étoit tard, ma mere prit congé de Madame de... qui l'embrassa avec toute l'amitié possible, comme pour lui faire oublier le secours qu'elle avoit prêté à nos ennemis; elle me fit l'honneur de m'embrasser moi-même, ce que je reçus avec tout le respect qui convenoit, & nous nous retirâmes.

A peine fûmes-nous dans l'anti-chambre, que cette femme qu'on avoit envoyée pour me tirer de mon premier Couvent

sous le nom de ma mere, & qui étoit venuë ce matin même me reprendre à celui où elle m'avoit mise la veille; que cette femme, dis-je, se présenta à nous, & nous dit qu'elle avoit ordre du Ministre de nous mener tout-à-l'heure, si nous voulions, à ce dernier Couvent pour me faire rendre mes hardes qu'on hésiteroit peut-être de me donner, si nous y allions sans elle; à moins que Madame de Miran n'aimât mieux remettre a y aller dans l'après-midi.

Non non, dit ma mere, finissons cela, ne differons point, venez Mademoiselle, aussi bien avons-nous besoin de vous pour aller là, car j'ai oublié de demander où c'est; venez; j'aurai soin qu'on vous ramene ensuite.

Cette femme nous suivit donc, & monta en carrosse avec nous; vous jugez bien qu'il ne fut plus

queſtion de cette familiarité qu'elle avoit euë avec moi, lorſqu'elle m'étoit venuë prendre; & je la vis un peu honteuſe de la difference qu'il y avoit pour elle de ce voyage-ci à ceux que nous avions déja faits enſemble; chacun a ſon petit orgueïl, nous n'étions plus camarades, & cela lui donnoit quelque confuſion.

Je n'en abuſai point, j'avois trop de joie, je ſortois d'un trop grand triomphe pour m'amuſer à être maligne où glorieuſe, & je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

L'entretien fut fort réſervé pendant le chemin à cauſe de cette femme qui nous accompagnoit; & qui à l'occaſion de je ne ſçai quoi qui fut dit, nous apprit que c'étoit de Madame de Fare que venoit toute la rumeur, & qu'en même tems elle avoit refuſé de ſe joindre aux

autres parens dans les mouvemens qu'ils s'étoient donnés, de ſorte qu'elle n'avoit pas préciſément parlé pour me nuire : mais ſeulement pour avoir le plaiſir d'être indiſcrette, & de réveler une choſe qui ſurprendroit.

Elle nous conta auſſi que Monſieur Villot étoit au deſeſpoir de ce qu'il ne ſeroit point à moi ; je l'ai laiſſé qui pleuroit comme un enfant, nous dit-elle ; ſur quoi je jettai les yeux ſur Valville, pour qui il me parut que le récit de l'affliction de Monſieur Villot n'étoit pas amuſant ; auſſi n'y répondîmes-nous rien ma mere & moi, & laiſſâmes-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivés à la porte du Couvent, où je deſcendis avec cette femme,

Il eſt inutile que je paroiſſe,

me dit ma mere,& je crois même qu'il ſuffiroit que Mademoiſelle allât redemander vos hardes,ſans parler de nous, & ſans dire que nous ſommes ici.

Permettez moi de me montrer auſſi, lui dis-je; les bontés que l'Abbeſſe a euës pour moi, exigent que je la remercie; je ne ſçaurois m'en diſpenſer ſans ingratitude. Ah tu as raiſon, ma fille! & je ne ſçavois pas cela, me répartit-elle, va, mais hâte toi, & dis-lui que je t'attens, que je ſuis fatiguée, & qu'il m'eſt impoſſible de deſcendre, fais le plus vîte que tu pourras, il vaut mieux que tu la revienne voir.

Abrégeons donc, je parus, on me rendit mon coffre ou ma caſſette, lequel des deux il vous plaira. Toutes les Religieuſes que j'avois vûës, vinrent ſe réjoüir avec moi du ſuccès de mon avanture; l'Abbeſſe me

donna les témoignages d'affection les plus sinceres, elle auroit souhaité que j'eusse passé le reste de la soirée avec elle ; mais il n'y avoit pas moyen. Ma mere est à la porte de votre maison dans son carrosse, elle vous auroit vûë, lui dis-je : mais elle est indisposée, elle vous fait ses excuses, & il faut que je vous quitte.

Quoi s'écria-t'elle, cette mere si tendre, cette Dame que j'estime tant ; est ici, mon Dieu, que j'aurois de plaisir à la voir, & à lui dire du bien de vous ! Allez, Mademoiselle, retournez vous-en : mais tâchez de la déterminer à venir un instant, si je pouvois sortir, je courrois à elle, & supposons qu'il soit trop tard, dites lui que je la conjure de revenir encore une fois ici avec vous ; partez, ma chere enfant, & aussitôt elle me congédia. Un

domeſtique de la maiſon portoit mon petit balot, tout ceci ſe paſſa en moins d'un demi-quart d'heure de tems, j'oublie encore que l'Abbeſſe chargea la Tourriere d'aller faire ſes complimens à Madame de Miran, qui de ſon côté la fit aſſurer que nous la reviendrions voir au premier jour ; & puis nous partîmes pour aller, devineriez-vous où, au logis, dit ma mere ; car à ton autre Couvent, on a dîné, & nous t'y remettrons ſur le ſoir, non que j'aye envie de t'y laiſſer long-tems : mais il eſt bon que tu y faſſes encore quelque ſéjour, ne fût-ce qu'à cauſe de ce qui t'eſt arrivé, & de l'inquiétude que j'en ai montrée moi-même.

Nous avancions pendant qu'elle parloit, & nous voici dans la cour de ma mere, d'où elle congedia cette femme de Madame

de... qui nous avoit ſuivie, & nous montâmes chez elle.

Une certaine Gouvernante qui étoit dans la maiſon de Madame de Miran, quand on m'y porta après ma chute au ſortir de l'Egliſe, & que ſi vous vous en ſouvenez, Valville appella pour me déchauſſer, n'y étoit plus, & de tous les domeſtiques, il n'y avoit plus qu'un Laquais de Valville qui me connût; c'étoit celui qui avoit ſuivi mon Fiacre juſques chez Madame Dutour, & qui d'ailleurs m'avoit déja revûë pluſieurs fois; puiſqu'il m'étoit venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon Couvent. Or ce Laquais étoit malade, ainſi il n'y avoit là perſonne qui ſçût qui j'étois.

Et ce qui fait que je vous dis cela, c'eſt que pendant que nous montions chez ma mere, je rêvois, toute joyeuſe que j'étois;

que j'allois trouver dans cette maiſon, & cette Gouvernante que je vous ai rappellée, & quelques Valets qui ne manqueroient pas de me reconnoître.

Ah! C'eſt cette petite fille qu'on a apportée ici, & qui avoit mal au pied, vont-ils dire, penſois-je en moi-même; c'eſt cette petite Lingere que nous croyons une Demoiſelle, & qui ſe fit reconduire chez Madame Dutour.

Et cela me déplaiſoit; j'avois peur auſſi que Valville n'en fût un peu honteux, peut-être que m'aimant autant qu'il faiſoit, ne s'en ſeroit-il pas ſoucié: mais heureuſement, nous ne fûmes expoſez ni l'un ni l'autre au deſagrément que j'imaginois, & je goutai tout à mon aiſe le plaiſir de me trouver chez ma mere, & d'y être, comme ſi j'avois été chez moi.

Ah ça, ma fille, me dit-elle, viens que je t'embraſſe à preſent que nous ſommes ſans critiques, tout ceci a tourné, on ne peut pas mieux; on ſe doute de nos deſſeins, on les prévoit, on n'a pas même paru les déſaprouver, le Miniſtre t'a rendu ta parole, en te remettant entre mes mains, & grace au ciel on ne ſera plus ſurpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choſes du monde les plus tendres, ma chere enfant: mais franchement, je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as cauſé, tu en as eu beaucoup auſſi, n'eſt-il pas vrai? As tu ſongé à celui que j'aurois; que penſois-tu de ta mere?

Elle me tenoit ce diſcours, aſſiſe dans un fauteuil; j'étois vis-à-vis d'elle & me laiſſant aller à une ſaillie de reconnoiſſance, je me jettai tout d'un coup à ſes genoux, & puis la regardant

après

après lui avoir baisé la main. Ma mere, lui dis-je, voilà Monsieur de valville, il m'est bien cher, & ce n'est plus un secret, je l'ai publié devant tout le monde, mais il ne m'empêchera pas de vous dire que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'étoit ma mere qui m'occupoit, c'étoit sa tendresse, & son bon cœur; que fera-t'elle, que ne fera-t'elle pas, me disois-je, ? & toujours ma mere dans l'esprit; toutes mes pensées vous regardoient; je ne sçavois pas si vous réussiriez à me tirer d'embarras, mais ce que je souhaitois le plus, c'étoit que ma mere fût bien fâchée de ne plus voir sa fille; je désirois cent fois plus sa tendresse que ma délivrance, & j'aurois tout enduré, hormis d'être abandonnée d'elle. J'étois si pleine de ce que je vous

dis là, j'en étois tellement agitée, que j'en sentois quelque petite inquiétude dont je m'accuse, quoiqu'elle n'ait presque pas duré; j'ai pourtant songé aussi à Monsieur de Valville, car s'il m'oublioit, ce seroit une grande affliction pour moi, plus grande que je ne puis le dire; mais le principal est que vous m'aimiez, c'est le cœur de ma mere qui m'est le plus nécessaire, il va avant tout dans le mien; car il m'a tant fait de bien, je lui ai tant d'obligation; il m'est si doux de lui être chere, n'ai-je pas raison, Monsieur?

Madame de Miran m'écoutoit en souriant. Levez vous, petite fille, me dit-elle ensuite, vous me faites oublier que j'ai à vous quereller de votre imprudence d'hier matin; je voudrois bien sçavoir pourquoi vous vous laissez emmener par une

femme qui vous eſt totalement inconnue ; qui vient vous chercher ſans billet de ma part, & dans un équipage qui n'eſt pas à moi non plus : où étoit votre eſprit de n'avoir pas fait attention à tout cela, ſur-tout après la viſite ſuſpecte que vous aviez reçûë de ce grand ſquelette dont vous m'aviez ſi bien dépeint la figure ? Les menaces ne vous annonçoient-elles pas quelque deſſein ? ne devoient-elles pas vous laiſſer quelque défiance ? vous êtes une étourdie, & pendant le ſéjour que vous ferez encore à votre Couvent, je vous défens d'en ſortir jamais qu'avec cette femme que vous venez de voir (elle parloit d'une Femme-de-Chambre qui avoit paru, il n'y avoit qu'un moment, ou que ſur une lettre de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même, entendez vous.

Là dessus on servit, nous dinâmes; Valville mangea fort peu, & moi aussi, ma mere y prit garde, elle en rit, apparamment que la joie ôte l'apetit, nous dit-elle en badinant; oüi, ma mere, reprit Valville sur le même ton, on ne sçauroit faire tant de choses à la fois.

Le repas fini, Madame de Miran passa dans sa chambre, & nous l'y suivîmes. De-là elle entra dans un petit cabinet d'où elle m'appella, j'y vins, donne moi ta main, me dit-elle, voyons si cette bague-ci te conviendra: c'étoit un brillant de prix, & pendant qu'elle me l'essayoit; je vois, lui répondis-je, un Portrait, (c'étoit le sien,) que j'aimerois mille fois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, & toutes les pierreries du monde; troquons, ma mere, ce-

dez-moi le Portrait, je vous rendrai la bague.

Patience, me dit-elle, je le ferai placer ici dans votre chambre, quand vous y ſerez, & vous y ſerez bien-tôt: Où mettez-vous votre argent, Marianne, continua-t'elle, vous n'avez rien pour cela, je penſe: auſſi-tôt elle ouvrit un tiroir, tenez, voilà une bourſe qui eſt fort bien travaillée, ſervez-vous-en.

Je vous remercie, ma mere, lui répartis-je; mais où mettrai-je tout l'amour, tout le reſpect, toute la reconnoiſſance que j'ai pour ma mere? Il me ſemble que j'en ai plus qu'il n'en peut tenir dans mon cœur.

Elle ſourit à ce diſcours, ſçavez-vous ce qu'il faut faire, ma mere, nous dit Valville, qui étoit reſté à l'entrée du Cabinet, & que la joye d'entendre ce que nous nous diſions toutes

deux, avec cette familiarité douce & badine, tenoit comme en extaſe; mettons votre fille le plus vîte que nous pourrons dans cette chambre, où vous avez deſſein de placer le Portrait elle en ſera moins embarraſſée; de tout l'amour qu'elle a pour vous, & plus à portée de venir vous en parler pour le ſoulager.

C'eſt de quoi nous allons nous entretenir tout à l'heure, répondit Madame de Miran; ſortons, je veux lui montrer l'appartement que j'occupois du vivant de votre pere.

Et ſur le champ nous paſſâmes dans une grande anti-chambre que j'avons déja vûë, & dans laquelle il y avoit une porte vis-à-vis de celle par où nous y entrions. Cette porte nous mena à cet appartement qu'ils vouloient me faire voir. Il étoit plus

vaſte & plus orné que celui de Madame de Miran, & donnoit comme le ſien ſur un très-beau Jardin. Eh bien, ma fille, comment vous trouvez-vous ici, ne vous y ennuyerez-vous point; y regretterez-vous votre Couvent, me dit-elle, en riant?

Je me mis à pleurer là-deſſus, de pur raviſſement, & me jettant entre ſes bras: Ah! ma mere, lui répartis-je, d'un ton penétré; quelles délices pour moi! ſongez-vous que cet appartement-ci me conduira dans le vôtre.

A peine achevois-je ces mots, qu'un coup de ſifflet nous avertit qu'il venoit une viſite.

Ah! mon Dieu, s'écria Madame de Miran, que je ſuis fâchée! j'allois ſonner pour donner ordre de dire que je n'y étois pas. Rétournons chez moi; nous nous y rendîmes.

Un Laquais entra, qui nous annonça deux Dames, que je ne connoiſſois pas, qui n'avoient point entendu parler de moi non plus; qui me regarderent beaucoup, me prirent peut-être pour une Parente de la Maiſon, & venoient rendre elles-mêmes une de ces viſites indifferentes, qui entre femmes n'aboutiſſent qu'à ſe voir une demi-heure, qu'à ſe dire quelques bagatelles ennuyantes, & qu'à ſe laiſſer là, ſans ſe ſoucier les unes des autres.

Je remarquerai pour vous amuſer ſeulement, (& je n'écris que pour cela:) que de ces deux Dames, il y eneut une qui parla fort peu, ne prit preſque point de part à ce que l'on diſoit, ne fit que remuer la tête pour en varier les atitudes, & les rendre avantageuſes, enfin qui ne ſongea qu'à elle & à ſes graces; &

il

il eſt vrai qu'elle en auroit eu quelques unes, ſi elle s'étoit moins occupée de la vanité d'en avoir ; mais cette vanité gâtoit tout, & ne lui en laiſſoit pas une de naturelle. Il y a beaucoup de femmes, comme elle, qui ſeroient fort aimables, ſi elles pouvoient oublier un peu qu'elles le ſont. Celle-ci, j'en ſuis ſûre, n'alloit & ne venoit par le monde que pour ſe montrer, que pour dire, voyez moi ; elle ne vivoit que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jolie, car elle me régarda peu, & toujours de côté ; on démêloit qu'elle faiſoit ſemblant de me compter pour rien, de ne pas s'apercevoir que j'étois là, & le tout pour perſuader qu'elle ne trouvoit rien en moi que de fort commun.

Une choſe la trahit pourtant,

c'eſt qu'elle avoit toûjours les yeux ſur Valville, pour obſerver laquelle des deux il régarderoit le plus, d'elle ou de moi ; & en un ſens, c'étoit bien là me regarder moi-même, & craindre que je n'euſſe la préference.

L'autre Dame plus âgée étoit une femme fort ſérieuſe, & cependant fort frivole, c'eſt-à-dire, qui parloit gravement & avec dignité d'un équipage qu'elle faiſoit faire ; d'un repas qu'elle avoit donné ; d'une viſite qu'elle avoit renduë ; d'une hiſtoire que lui avoit contée la Marquiſe une telle ; & puis c'étoit Madame la Ducheſſe de..... qui ſe portoit mieux, mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure ; qu'elle l'en avoit querellée ; que cela étoit effroyable ; & puis c'étoit une répartie haute & convenable qu'elle avoit faite

la veille à cette Madame une telle ; qui s'oublioit de temps en temps, à cauſe qu'elle étoit riche, qui ne diſtinguoit-pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon ; & mille autres choſes d'une auſſi platte & d'une auſſi vaine eſpece, qui firent le ſujet de cet entretien, pendant lequel d'autres viſites auſſi fatiguantes arriverent encore.

De ſorte qu'il étoit tard, quand nous en fûmes debarraſſées, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour me ramener à mon Couvent.

Nous nous reverrons demain, ou le jour d'après, dit ma mere, je t'enverrai chercher ; hâtons-nous de partir, j'ai beſoin de repos, & je me coucherai dès que je ſerai revenuë ; pour vous, mon fils, vous n'avez qu'à reſter ici, nous n'avons pas beſoin de vous.

Valville se plaignit, mais il obéït, & nous remontâmes en Carosse.

Nous voici arrivées au Couvent, où nous vîmes un instant l'Abbesse dans son parloir ; ma mere l'instruisit de la fin de mon Avanture, & puis je rentrai.

Deux jours apres, Madame de Miran vint me réprendre à à l'heure de midi ; Vous sçavez qu'elle me l'avoit promis ; je dînai chez elle avec Valville ; il y fut question de notre mariage. En ce temps-là-même on traitoit pour Valville d'une Charge considerable, il devoit en être incessamment pourvû ; il n'y avoit tout au plus que trois semaines à attendre, & il fut conclu que nous nous marierions dès que cette affaire seroit terminée.

Voilà qui étoit bien positif,

Valville ne ſe poſſedoit pas de joye ; je ne ſçavois plus que dire dans la mienne, elle m'ôtoit la parole, & je ne faiſois que regarder ma mere.

Ce n'eſt pas le tout, me dit-elle, je vais ce ſoir pour huit ou dix jours à ma Terre, où je veux me repoſer de toutes les fatigues que j'ai eûës depuis la mort de mon frere, & je ſuis d'avis de te mener avec moi, pendant que mon fils va paſſer quelques temps à Verſailles, où il eſt néceſſaire qu'il ſe rende ; tu n'as rien apporté de ton Couvent pour cette petite abſence, mais je te donnerai tout ce qu'il te faut.

Ah, mon Dieu, que de plaiſir ! Quoi, dix ou douze jours avec vous, ſans vous quitter, lui répondis-je ! Ne changez-donc point d'avis, ma mere.

Auſſi tôt elle paſſa dans ſon cabinet, écrivit à l'Abbeſſe qu'elle m'emmenoit à la Campagne, fit porter le billet ſur le champ, & deux heures après nous partîmes.

Notre Voyage n'étoit pas long; cette Terre n'étoit éloignée que de trois petites lieuës; & Valville ſe déroba deux ou trois fois de Verſailles, pour nous y venir voir; il ne fut pas pourvû de cette Charge dont j'ai parlé, auſſi vîte qu'on l'avoit crû; il ſurvint des difficultés qui traînerent l'affaire en longueur; chaque jour cependant on en attendoit la concluſion. Nous revinſmes de Campagne, ma mere & moi, & je retournai encore à mon Couvent, où elle ne comptoit pas que je dûſſe reſter plus d'une ſemaine, j'y reſtai pourtant plus d'un mois, pendant le-

quel je vins, comme à l'ordinaire, dîner quelquefois chez elle, & quelquefois chez Madame Dorsin.

Durant cet intervalle, Valville fut toûjours aussi empressé & aussi tendre qu'il l'eût jamais été; mais sur la fin plus gai qu'il n'avoit coûtume de l'être; en un mot, il avoit toûjours autant d'amour, mais plus de patience sur les incidens qui reculoient la conclusion de son affaire; & ce que je vous dis là, je ne le rappellai que long-temps après, en repassant sur tout ce qui avoit précedé le malheur qui m'arriva dans la suite. La derniere fois même que je dînai chez sa mere, il ne s'y trouva pas lorsque je vins, & ne se rendit au logis qu'un instant avant que nous nous missions à table. Un importun l'avoit retenu,

nous dit-il, & je le crus, d'autant plus qu'à cela près, je ne voyois rien de changé en lui ; & en effet, il étoit toûjours le même, à l'exception qu'il étoit un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire, à ce que m'avoit dit Madame de Miran, avant qu'il entrât, & c'est qu'il s'ennuye, avoit-elle ajoûté, de voir differer votre mariage.

Enfin, la derniere fois qu'elle me ramenoit à mon Couvent ; je vous prie, ma mere, que je sois de la partie, lui dit Valville qui avoit été charmant ce jour-là, qui à mon gré, ne m'avoit jamais tant aimée, qui ne me l'avoit jamais dit avec tant de graces, ni si galamment, ni si spirituellement ; (& tant pis, tant de galanterie & tant d'esprit n'étoient pas bon signe, il falloit apparemment que son amour ne

fût plus ni si serieux, ni si fort, & il ne me disoit de si jolies choses qu'à cause qu'il commençoit à n'en plus sentir de si tendres.)

Quoiqu'il en soit, il eut envie de nous suivre, Madame de Miran disputa d'abord, & puis consentit; le Ciel en avoit ainsi ordonné. Je le veux bien, reprit-elle, mais à condition que vous resterez dans le carrosse, & que vous ne paroîtrez point, pendant que j'irai voir un instant l'Abbesse. Et c'est de cette complaisance qu'elle eut pour lui, que vont venir les plus grands chagrins que j'aye eus de ma vie.

Une Dame de grande distinction étoit venuë la veille à mon Couvent, avec sa fille qu'elle vouloit y mettre en pension, jusqu'à son retour d'un Voyage qu'elle alloit faire en Angleter-

re, pour y recueillir une succeſſion que lui laiſſoit la mort de ſa mere.

Il y avoit très-peu de temps que le mari de cette Dame étoit mort en France. C'étoit un Seigneur Anglois, qu'à l'exemple de beaucoup d'autres ſon zele & ſa fidelité pour ſon Roi, avoient obligé de ſortir de ſon Pays; & ſa Veuve, dont le bien avoit fait toute ſa reſſource, partoit pour le vendre, & pour recueillir cette ſucceſſion, dont elle vouloit ſe défaire auſſi, dans le deſſein de revenir en France, où elle avoit fixé ſon ſéjour.

Elle étoit donc convenuë la veille avec l'Abbeſſe, que ſa fille entreroit le lendemain dans ce Couvent; & elle venoit poſitivement de l'amener quand nous arrivâmes; de ſorte que nous trouvâmes leur carroſſe dans la cour.

A peine sortions nous du nôtre, que nous vîmes ces deux Dames descendre d'un parloir, d'où elles venoient d'avoir un moment d'entretien avec l'Abbesse.

On ouvroit déja la porte du Couvent, pour recevoir la fille, qui jettant les yeux sur cette porte ouverte, & sur quelques Religieuses qui l'attendoient, régarda ensuite sa mere qui pleuroit, & tomba tout à coup évanouie entre ses bras.

La mere presqu'aussi foible que sa fille, alloit à son tour se laisser tomber sur la derniere marche de l'escalier qu'elles venoient de descendre, si un Laquais, qui étoit à elles, ne s'étoit avancé pour les soûtenir toutes deux.

Cet accident, dont nous avions été témoins, Madame de

Miran & moi, nous fit faire un cri & nous nous hâtâmes d'aller à elles pour les ſecourir, & pour aider le Laquais lui-même, qui avoit bien de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Eh vîte ! Meſdames, vîte, je vous conjure, crioit la mere en pleurs, & du ton d'une perſonne qui n'en peut plus ; je crois que ma fille ſe meurt.

Les Religieuſes qui étoient à l'entrée du Couvent, & bien effrayées, appelloient de leur côté une Tourière, qui vint en courant ouvrir un petit réduit, une eſpece de petite chambre où elle couchoit, & qui par bonheur étoit à côté de l'eſcalier du parloir.

Ce fut-là où l'on tâcha de porter la Demoiſelle évanoüie, & où nous entrâmes avec la me-

re, que Madame de Miran soûtenoit, & à qui on craignoit qu'il n'en arrivât autant qu'à sa fille.

Valville émû de ce spectacle, qu'il avoit vû aussi bien que nous, du carrosse où il étoit resté, oublia qu'il ne devoit pas se montrer, en sortit sans aucune reflexion, & vint dans cette petite chambre.

On y avoit mis la Demoiselle sur le lit de la Tourriere, & nous la délassions, cette Tourriere & moi, pour lui faciliter la respiration.

Sa tête penchoit sur le chevet, un de ses bras pendoit hors du lit, & l'autre étoit étendu sur elle, tous deux, (il faut que j'en convienne) tous deux d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux qui avoient une beauté particuliere, à être fermés.

Je n'ai rien vû de si touchant que ce visage-là, sur lequel cependant l'image de la mort étoit peinte; mais c'en étoit une image qui attendrissoit, & qui n'effrayoit pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plûtôt dit, elle ne vit plus, qu'on n'eût dit, elle est morte. Je ne puis vous representer l'impression qu'elle faisoit, qu'en vous priant de distinguer les deux façons de parler, qui paroissent signifier la même chose; & qui dans le sentiment pourtant en signifient de differentes. Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtoit que la vie, & ne lui donnoit pas les laideurs de la mort.

Enfin, avec ce corps délassé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits, dont on regrettoit les graces qui y étoient en-

core, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermés, je ne ſçache point d'objet plus intereſſant qu'elle l'étoit, ni de ſituation plus propre à remuer le cœur que celle où elle ſe trouvoit alors.

Valville étoit derriere nous, qui avoit la vûe fixée ſur elle; je le regardai pluſieurs fois, & il ne s'en apperçut point. J'en fus un peu étonnée, mais je n'allai pas plus loin, & n'en inferai rien.

Madame de Miran cherchoit dans ſa poche un flacon plein d'une eau ſouveraine en pareils accidens, & elle l'avoit oublié chez elle.

Valville qui en avoit un pareil au ſien, s'approcha tout d'un coup avec vivacité, nous écarta tous, pour ainſi dire, & ſe mettant à genoux devant el-

le, tâcha de lui faire reſpirer de cette liqueur qui étoit dans le flacon, & lui en verſa dans la bouche, ce qui joint aux mouvemens que nous lui donnions, fit qu'elle entrouvrit les yeux, & les promena languiſſamment ſur Valville, qui lui dit avec je ne ſçai quel ton tendre ou affectueux que je trouvai ſingulier, allons, Mademoiſelle, prenez-en, reſpirez-en encore.

Et lui-même par un geſte ſans doute involontaire, lui prit une de ſes mains qu'il preſſoit dans les ſiennes. Je la lui ôtai ſur le champ, ſans ſçavoir pourquoi.

Doucement, Monſieur, lui dis-je, il ne faut pas l'agiter tant. Il ne m'écouta pas, mais tout cela ne paroiſſoit de part & d'autre que l'effet d'un empreſſement ſecourable pour la De-

Demoiſelle, & il ſe diſpoſoit encore à lui faire reſpirer de cet élixir, quand la jeune perſonne en ſoupirant, ouvrit tout à fait les yeux, ſouleva ſa main que je tenois, & la laiſſa retomber ſur le bras de Valville, qui la prit, & qui étoit toûjours à genoux devant elle.

Âh! mon Dieu, dit-elle, où ſuis-je? Valville gardoit cette main, la ſerroit, ce me ſemble, & ne ſe relevoit pas.

La Demoiſelle achevant enfin de reprendre ſes eſprits, l'enviſagea plus fixément auſſi, lui retira tout doucement ſa main ſans ceſſer d'avoir les yeux ſur lui, & comme elle devina bien au flacon qu'il avoit, qu'il s'étoit empreſſé pour la ſecourir, je vous ſuis obligée, Monſieur, lui dit-elle, où eſt ma mere, eſt-elle encore ici?

Cette Dame étoit au chevet

du lit, assise sur une chaise où on l'avoit placée, & où elle n'avoit eu jusques-là que la force de soupirer & de pleurer.

Me voilà, ma chere fille, répondit-elle avec un accent un peu étranger. Ah ! Seigneur, que vous m'avez effrayée, ma chere Varthon, voici des Dames à qui vous avez bien de l'obligation, aussi bien qu'à Monsieur.

Et observez que ce Monsieur demeuroit toujours dans la même posture, je le répete à cause qu'il m'ennuyoit de l'y voir. La Demoiselle bien revenue à elle, jetta d'abord ses regards sur nous, ensuite les arrêta sur lui, & puis s'appercevant du petit désordre où elle étoit, ce qui venoit de ce qu'on l'avoit délacée, elle en parut un peu confuse, & porta sa main sur son sein.

Levez-donc, Monſieur, dis-je à Valvile, voilà qui eſt fini, Mademoilelle n'a plus beſoin de ſecours. Cela eſt vrai, me répondit-il, comme avec diſtraction, & ſans ôter les yeux de deſſus elle. Je voudrois bien me lever, dit alors la Demoiſelle en s'appuyant ſur ſa mere, qui l'aida du mieux qu'elle put. J'allois m'en mêler & prêter mon bras, quand Valville me prévint, & avança précipitamment le ſien pour la ſoulever.

Tant d'empreſſement de ſa part n'étoit pas de mon goût, mais de dire pourquoi je le déſaprouvois, c'eſt ce que je n'aurois pû faire : Je ne ſerois pas même convenuë qu'il me déplaiſoit ; je penſe, ce petit dépit que j'en avois me faiſoit agir, ſans que je le connuſſe ; comment en aurois-je connu les mo-

tifs ? & ſuivant toute apparence, Valville y entendoit auſſi peu de fineſſe que moi.

Il falloit bien cependant qu'il ſe paſſât quelque choſe d'extraordinaire en lui ; car vous avez vû la bruſquerie avec laquelle je lui avois parlé deux ou trois fois, & il ne l'avoit pas remarquée ; il n'en fut point ſurpris, comme il n'auroit pas manqué de l'être dans un autre temps, ou bien il la ſouffrit en homme qui la méritoit, qui ſe rendoit juſtice à ſon inſçu, & qui étoit coupable dans le fond de ſon cœur ; auſſi l'étoit-il, mais il l'ignoroit : Pourſuivons.

Les Religieuſes attendoient toûjours que la Demoiſelle entrât, elle nous remercia, Madame de Miran & moi, de fort bonne grace, mais d'un air modeſte, du ſervice que nous venions de lui rendre. Je m'imaginai la voir

un peu plus embarrassée dans le compliment qu'elle fit à Valville, & elle baissa les yeux en lui parlant. Allons, ma mere, ajoûta-t'elle ensuite, c'est demain le jour de votre départ, vous n'avez pas de temps à perdre, & il est temps que j'entre; là-dessus elle s'embrasserent, non sans verser encore beaucoup de pleurs.

J'ai supprimé toutes les politesses que Madame de Miran, & la Dame étrangere s'étoient faites. Cette derniere lui avoit même conpté en peu de mots les raisons qui l'obligeoient à laisser la jeune personne dans le Couvent

Ma fille, me dit ma mere en les voyant s'embrasser pour la derniere fois, puisque vous allez avoir l'honneur d'être la compagne de Mademoiselle, tâchez de gagner son amitié; & n'oubliez rien de ce qui pourra contribuer à la consoler.

Voilà bien de la bonté, Madame, répartit aussitôt la Dame Etrangere, je prendrai donc à mon tour la liberté de vous la recommander à vous-même; à quoi Madame de Miran répondit qu'elle demandoit aussi la permission de la faire venir chez elle, quand elle m'enverroit chercher; ce qui fut reçu de la part de l'autre, avec tous les témoignages possibles de reconnoissance.

Ces deux Dames se connoissoient de nom, & par là sçavoient les égards qu'elles se devoient l'une à l'autre.

A tout cela Valville ne disoit mot, & regardoit seulement la Demoiselle, sur qui contre son ordinaire je lui trouvois les yeux plus souvent que sur moi; ce que j'attribuois, sans en être contente, à un pur mouvement de curiosité.

Le moyen de le soupçonner

d'autre chose, lui qui m'aimoit tant, qui venoit dans la même journée de m'en donner de si grandes preuves, lui que j'aimois tant moi-même, à qui je l'avois tant dit, & qui étoit si charmé d'en être sûr.

Hélas sûr ! peut-être ne l'étoit-il que trop. On ne le croiroit pas ; mais les ames tendres & délicates ont volontiers le défaut de se relâcher dans leur tendresse, quand ils ont obtenu toute la vôtre ; l'envie de vous plaire, leur fournit des graces infinies, leur fait faire des efforts qui sont délicieux pour elles : mais dès qu'elles ont plû, les voilà désœuvrées.

Quoi qu'il en soit, la jeune Demoiselle en reconnoissance de l'attachement que Madame de Miran m'ordonnoit d'avoir pour elle, vint galamment se jetter à mon cou, & me demander mon

amitié. Cette action à laquelle elle se livra de la maniere du monde la plus aimable & la plus naïve, m'attendrit; je n'en aurois peut-être pas fait autant qu'elle; non qu'elle ne m'eût paru fort digne d'être aimée: mais mon cœur ne me disoit rien pour elle, ou plûtôt je me sentois un fond de froideur que j'aurois eu de la peine à vaincre, & qui ne tint point contre ses caresses; je les lui rendis avec toute la sensibilité dont j'étois capable, & m'interessai véritablement à elle, qui s'arrachant encore d'entre les bras de sa mere, se retira enfin dans le Couvent, d'où je lui criai que j'allois la suivre dès que nous aurions vû l'Abbesse, avec qui Madame de Miran vouloit avoir un instant d'entretien.

La mere remonta dans son équipage baignée de ses larmes

& le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'Abbesse, me vit entrer dans le Couvent, & alla rejoindre Valville qui s'étoit remis dans le carrosse où il l'attendoit. Il nous avoit quittées à l'instant où nous avions été au parloir de l'Abbesse, & je ne l'avois pas vû moins tendre qu'il avoit coûtume de l'être, il n'y eut qu'une chose à laquelle il manqua; c'est qu'il oublia de parler à Madame de Miran du jour où nous nous reverions, & je me rappellai cet oubli un quart-d'heure après que je fus rentrée: mais nous avons été dérangés, l'accident de la Demoiselle avoit distrait nos idées, avoit fixé notre attention; & puis, ma mere n'avoit-elle pas dit au logis que je reviendrois le len-

demain ou le jour d'après, cela ne ſuffiſoit-il pas?

Je l'excuſois donc; & je traitois de chicane la remarque que j'avois d'abord faite ſur ſon oubli.

Je reçus de l'Abbeſſe, & des Religieuſes, & des Penſionnaires que je connoiſſois, l'accueil le plus obligeant; je vous ai déja dit qu'on m'aimoit, & cela étoit vrai; & ſur tout de la part de cette Religieuſe dont j'ai déja fait mention, & qui m'avoit ſi bien vangée de la hauteur & des railleries de la jeune & jolie Penſionnaire, dont je vous ai parlé auſſi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joye qu'on avoit témoignée de mon retour. je courus chez ma nouvelle compagne dont on avoit la veille apporté toutes les hardes, qu'une ſœur converſe arrangeoit alors, pendant qu'elle rêvoit triſ-

tement à côté d'une table ſur laquelle elle étoit appuiée.

Elle ſe leva du plus loin qu'elle m'apperçut, vint m'embraſſer, & marqua un extrême plaiſir à me voir.

Il auroit été difficile de ne pas l'aimer, elle avoit les manieres ſimples, ingenuës, careſſantes, & pour tout dire enfin, le cœur comme les manieres. C'eſt un éloge que je ne puis lui refuſer, malgré tous les chagrins qu'elle m'a cauſez.

Je m'épris pour elle de l'inclination la plus tendre. La ſienne pour moi, diſoit-elle, avoit commencé dès qu'elle m'avoit vûë, elle n'avoit ſenti de conſolation, qu'en apprenant que je demeurerois avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez, que nous ſerons inſéparables, ajoûtoit-elle avec des tons, des ſerremens de main,

avec des regards, dont la douceur penetroit l'ame, & entrainoit la perſuaſion ; de ſorte que nous nous liâmes du commerce de cœur le plus étroit.

Elle étoit, pour ainſi dire, étrangere, quoi qu'elle fût née en France ; ſon pere étoit mort, ſa mere partoit pour l'Angleterre, elle y pouvoit mourir, peut-être cette mere venoit-elle de lui dire un éternel adieu ; peut-être au premier jour annonceroit-t'on à ſa fille qu'elle étoit orpheline ; & moi j'en étois une, mes infortunes alloient bien au-de-là de celles qu'elle avoit à apréhender : mais je la voyois en danger d'éprouver une partie des miennes. Je ſongeois donc que ſon ſort pourroit avoir bientôt quelque réſſemblance avec le mien, & cette réflexion m'attachoit encore plus à elle, il me ſembloit voir en elle une perſonne qui é-

toit plus réellément ma compagne qu'une autre.

Elle me confioit ſon affliction, & dans l'attendriſſement où nous étions toutes deux, dans cette effuſion de ſentimens tendres & généreux, à laquelle nos cœurs s'abandonnoient, comme elle m'entretenoit des malheurs de ſa famille, je lui racontai auſſi les miens, & les lui racontai à mon avantage, non par aucune vanité, prenez garde; mais ainſi que je l'ai déja dit, par un pur effet de la diſpoſition d'eſprit où je me trouvois. Mon récit devint intereſſant, je le fis de la meilleure foi du monde dans un goût auſſi noble que tragique, je parlai en déplorable victime du ſort, en Heroine de roman qui ne diſoit pourtant rien que de vrai, mais qui ornoit la vérité de tout ce qui pouvoit la rendre touchante, & me

rendre moi-même une infortunée respectable.

En un mot, je ne mentis en rien, je n'en étois pas capable : mais je peignis dans le grand, mon sentiment me menoit ainsi sans que j'y pensasse.

Aussi la belle Varthon m'écoutoit-elle en me plaignant, en soupirant avec moi, en mêlant ses larmes avec les miennes ; car nous en répandions toutes deux, elle pleuroit sur moi, & je pleurois sur elle.

Je lui fis l'histoire de mon arrivée à Paris avec la niéce du Curé, qui y étoit morte, je traitai le caractere de cette niéce aussi dignement que je traitois mes avantures.

C'étoit, disois-je, une personne qui avoit eu tant de dignité dans ses sentimens, dont la vertu avoit été si aimable, qui m'avoit élevée avec des égards si

tendres, & qui étoit si fort au-dessus de l'état où le Curé, son frere, & elle vivoient à la campagne (& cela étoit encore vrai).

Ensuite je rapportois la situation où j'étois restée après sa mort. Et ce que je dis là-dessus fendoit le cœur.

Le Pere saint Vincent, Monsieur de Climal que je ne nommai point (mon respect & ma tendresse pour sa mémoire, m'en auroient empêchée, quand j'en aurois eu envie) l'injure qu'il m'avoit faite, son repentir, sa réparation, la Dutour même chez qui il m'avoit mise si peu convenablement pour une fille comme moi : tout vint à sa place, aussi-bien que Madame de Miran, à qui dans cet endroit de mon récit, je ne songeai point non plus à donner d'autre nom que celui d'une Da-

me que j'avois rencontrée ; sauf à la nommer après, quand je serois hors de ce ton romanesque que j'avois pris ; je n'avois obmis ni ma chute au sortir de l'Eglise, ni le jeune homme aimable & distingué par sa naissance, chez lequel on m'avoit portée. Et peut-être dans le reste de mon histoire lui aurois-je appris que ce jeune homme étoit celui qui l'avoit secouruë, que la Dame qu'elle venoit de voir étoit sa mere, & que je devois bientôt épouser son fils, si une Converse qui entra ne nous eût pas averties qu'il étoit tems d'aller souper ; ce qui m'empêcha de continuer, & de mettre au fait Mademoiselle Varthon qui n'y étoit pas encore, puisque j'en restois à l'endroit où Madame de Miran m'avoit trouvée ; ainsi cette Demoiselle ne pouvoit appliquer rien de ce que je lui a-

vois dit, aux personnes qu'elle avoit vûës avec moi.

Nous allâmes donc souper. Mademoiselle Varthon pendant le repas, se plaignit d'un grand mal de tête qui augmenta, & qui l'obligea au sortir de table de retourner dans sa chambre où je la suivis : mais comme elle avoit besoin de repos, je la quittai après l'avoir embrassée, & rien de ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement, ne me revint dans l'esprit.

Je me levai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire, pour me rendre chez elle; on alloit la saigner, je crus que cette saignée annonçoit une maladie sérieuse, & je me mis à pleurer; elle me serra la main & me rassura. Ce n'est rien, ma chere amie, me dit-elle : c'est une legere indisposition qui me vient d'avoir été hier fort agi-

tée, ce qui m'a donné un peu de fiévre, & voilà tout.

Elle avoit raison, la saignée calma le sang ; le lendemain elle se porta mieux, & ce petit dérangement de santé auquel j'avois été si sensible, ne servit qu'à lui prouver ma tendresse, & à redoubler la sienne, que l'état où je tombai moi-même, mit bientôt à une plus forte épreuve.

Elle venoit de se lever l'après-midi, quand voulant aller prendre mon ouvrage qui étoit sur sa table, je fus surprise d'un étourdissement qui me força d'appeller à mon secours.

Il n'y avoit dans sa chambre, qu'elle, & cette Religieuse que j'aimois & qui m'aimoit. Mademoiselle Varthon fut la plus prompte, & accourut à moi.

Mon étourdissement se passa, & je m'assis : mais de tems en tems il recommençoit. Je me

ſentis même une aſſez grande difficulté de reſpirer, enfin des peſanteurs, & un accablement total.

La Religieuſe me tâta le poux, parut inquiete, ne me dit rien qui m'allarmât, mais me conſeilla d'aller me mettre au lit, & ſur le champ Mademoiſelle Varthon & elle me menerent chez moi. Je voulois tenir bon contre le mal, & me perſuader que ce n'étoit rien; mais il n'y eut pas moyen de réſiſter, je n'en pouvois plus, il fallut me coucher, & je les priai de me laiſſer.

A peine ſortoient-elles de ma chambre, qu'on m'apporta un billet de Madame de Miran, qui n'étoit que de deux lignes.

» Je n'ai pû te voir ces deux » jours ici, n'en ſois point in» quiete, ma fille, j'irai demain » te prendre à midi.

N'y a-t'il que celui-là, ma sœur, dis-je après l'avoir lû à la Converse, qui me l'avoit apporté? (C'est que je croyois que Valville auroit pû m'écrire aussi, & qu'assurément il n'avoit tenu qu'à lui, mais il n'y avoit rien de sa part.

Non, répondit cette fille à la question que je lui faisois; c'est tout ce que vient de remettre à la Touriere, un Laquais qui attend; avez-vous quelque chose à lui faire dire, Mademoiselle?

Apportez-moi, je vous prie, une plume & du papier, lui dis-je; & voici ce que je répondis, toute accablée que j'étois.

» Je rends mille graces à ma » mere, de la bonté qu'elle a de » me donner de ses nouvelles; » j'avois besoin d'en recevoir, » je viens de me coucher, je suis » un peu indisposée, j'espere que

» ce ne ſera rien, & que demain
» je ſerai prête. J'embraſſe les
» genoux de ma mere.

Je n'aurois pû en écrire davantage, quand je l'aurois voulu, & deux heures apres j'avois une fievre ſi ardente que la tête s'embarraſſa. Cette fiévre fut ſuivie d'un redoublement, qui joint à d'autres accidens compliqués, fit deſeſperer de ma vie.

J'eus le tranſport au cerveau, je ne reconnus plus perſonne, ni Mademoiſelle Varthon, ni mon amie la Religieuſe, pas même ma mere, qui eut la permiſſion d'entrer, & que je ne diſtinguai des autres que par l'extrême attention avec laquelle je la regardai, ſans lui rien dire.

Je reſtai à peu près dans le même état quatre jours entiers, pendant leſquels je ne ſçus ni où j'étois, ni qui me parloit; on

m'avoit saignée, je n'en sçavois rien. La fiévre baissa le cinquiéme ; les accidens diminuerent, la raison me revint, & le premier signe que j'en donnai, c'est qu'en voyant Madame de Miran, qui étoit au chevet de mon lit, je m'écriai : Ah ! ma mere.

Et comme alors elle avançoit sa main, dans l'intention de me faire une caresse, je tirai le bras hors du lit pour la lui saisir, & la portai à ma bouche, que je tins long-temps collée dessus.

Mademoiselle Varthon, & quelques Religieuses étoient autour de mon lit ; la premiere paroissoit extrêmement triste.

J'ai donc été bien mal, leur dis-je, d'une voix foible & presque éteinte, & je vous ai sans doute causé bien de la peine. Oui, ma fille, me répondit Madame de Miran, il n'y a personne ici qui ne vous ait donné des

témoignages de ſon bon cœur ; mais, grace au Ciel, vous voila rechapée.

Mademoiſelle Varthon s'approcha, me ſerra avec amitié le bras que j'avois hors du lit, & me dit quelque choſe de tendre, à quoi je ne répondis que par un ſouris, & par un regard qui lui marquoit ma reconnoiſſance. Deux jours après, je fus entierement hors de danger, & je n'avois plus de fiévre, il me reſtoit ſeulement une grande foibleſſe qui dura long-temps. Madame de Miran n'avoit eu la permiſſion de me voir qu'en conſéquence de l'extrême peril où je m'étois trouvée, & elle s'abſtint d'entrer dès qu'il fut paſſé; mais j'obmers une choſe.

C'eſt que le lendemain du jour où je reconnus ma mere, je fis réflexion que je pouvois redevenir toute auſſi malade que je

l'avois été, & que je n'en recha-perois peut-être pas.

Je ſongeai enſuite à ce Contract de rente que m'avoit laiſſé M. de Climal : A qui appartien-droit-il, ſi je mourois, me di-ſois-je? Il ſeroit ſans doute perdu pour la famille, & la juſtice auſſi-bien que la reconnoiſſance, veulent que je lui rende.

Pendant que cette penſée m'occupoit, il n'y avoit qu'une Sœur Converſe dans ma cham-bre. Mademoiſelle Varthon, qui ne me quittoit preſque pas, n'é-toit point encore venuë, & peut-être pas levée. Les Religieuſes étoient au Chœur, & je me voyois libre.

Ma Sœur, dis-je à cette Con-verſe, on a deſeſperé de ma vie ces jours paſſés ; ma fiévre eſt de beaucoup diminuée, mais il n'eſt point ſûr qu'elle ne me repren-ne pas avec la même violence ;

à

à tout hazard, faites-moi le plaiſir de me ſoulever un peu, & de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il eſt abſolument néceſſaire que j'écrive.

Eh, Jeſus Maria! à quoi eſt-ce que vous allez rêver, Mademoiſelle, me dit cette Converſe? Vous me faites peur, il ſemble que vous vouliez faire votre Teſtament. Sçavez-vous bien que vous offenſez Dieu, d'aller vous mettre ces choſes là dans l'eſprit, au lieu de le remercier de la grace qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez? Eh! ma chere ſœur, ne me refuſez pas, lui repartis-je, il ne s'agit que de deux lignes, il ne faut qu'un inſtant.

Eh! mon Dieu, reprit-elle en ſe levant, je m'en fais une conſcience, me voila toute tremblante avec vos deux lignes; te-

nez, êtes-vous bien, ajoûta-t-elle en me mettant ſur mon ſéant? Oüi, lui dis-je, approchez-moi l'écritoire.

La mienne étoit garnie de tout ce qu'il falloit, & je me hâtai de finir avant que perſonne arrivât.

Je donne à Madame de Miran, à qui je dois tout, le contrat, que deffunt Monſieur de Climal ſon frere a eu la charité de me laiſſer. Je donne auſſi à la même Dame tout ce que j'ai en ma poſſeſſion, pour en diſpoſer à ſa volonté. Je ſignai enſuite *Marianne*, & je gardai le billet que je mis ſous mon chevet, dans le deſſein de le remettre à ma mere quand elle ſeroit venuë; elle ne tarda pas; à peine y avoit-il un quart d'heure, que mon petit Codicile étoit écrit, qu'elle arriva.

Eh bien, ma fille, comment es-tu ce matin, me dit-elle, en tâtant le poux ? encore mieux que hier, ce me ſemble, & je te crois guérie, il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, & le lui gliſſai dans la main. Que me donnes-tu là, s'écria-t-elle ? voyons, elle l'ouvrit, le lut, & ſe mit à rire. Que tu es folle, ma pauvre enfant, me dit-elle, tu fais des donations & tu te portes mieux que moi, (elle avoit quelque raiſon de dire cela ; car elle étoit fort changée,) va, ma fille, tu as tout l'air de ne faire ton Teſtament de long-tems, & je n'y ſerai plus quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier qu'elle jetta dans ma cheminée, garde ton bien pour mes petits-fils, tu n'auras point d'autres héritiers, je l'eſpere.

Eh ! Pourquoi dites-vous que vous n'y ſerez plus, ma mere ? Il vaudroit donc mieux que je mouruſſe aujourd'hui, lui répondis-je la larme à l'œil.

Paix, me repartit-elle, n'eſt-il pas naturel que je finiſſe avant vous ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? C'eſt l'extravagance de votre papier qui eſt cauſe de ce que je vous dis là ; ſongeons à vivre, & hâte-toi de guérir, de peur que Valville ne ſoit malade ; je t'avertis qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir, (notez que je lui en avois toûjours demandé des nouvelles.)

Elle en étoit là, quand Mademoiſelle Varthon, & le Médecin entrerent. Celui-ci me trouva fort tranquille & hors d'affaire, à ma foibleſſe près ; de façon que ma mere ne vint plus ; & ſe contenta les jours ſuivans

d'envoyer ſçavoir comment je me portois, ou de paſſer au Couvent pour l'apprendre elle-même ; & le lendemain ce fut Valville qui vint de ſa part.

Je n'ai pas ſongé à vous dire que Madame de Miran durant ſes viſites, avoit toûjours extrêmement careſſé Mademoiſelle Varthon, & qu'il étoit arrêté que nous irions, cette belle Etrangere & moi, dîner chez elle, auſſi-tôt que je pourrois ſortir.

Or ce fut à cette Demoiſelle que Valville demanda à parler, tant pour s'informer de mon état, & pour lui faire à elle-même des complimens de la part de ſa mere, que pour s'acquitter d'un devoir de politeſſe envers cette jeune perſonne, à qui la bienſéance vouloit qu'il s'intereſſât depuis le ſervice qu'il

lui avoit rendu : Mademoiselle Varthon étoit dans ma chambre, lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaitoit lui parler de la part de Madame de Miran, sans lui dire qui c'étoit.

C'est apparemment vous que cela regarde, me dit-elle, en me quittant pour aller au parloir ; & je ne doutai pas en effet que je ne fus l'objet, ou de la visite, ou du message.

Il est pourtant vrai que Valville n'avoit point d'autre commission que celle de s'informer de ma santé, & que ce fut lui qui imagina de demander Mademoiselle Varthon, à qui ma mere lui avoit simplement dit de faire faire ses complimens, & voilà tout.

Il se passa bien une demi-heure avant que Mademoiselle Varthon revînt. Vous remar-

querez qu'il n'avoit plus été quéſtion avec elle de la ſuite de mes avantures, depuis le jour où je lui en avois conté une partie, & qu'elle ignoroit totalement que j'aimois Valville, & que je devois l'épouſer ; elle avoit été indiſpoſée dès le jour de ſon entrée au Couvent ; deux jours après j'étois tombée malade, il n'y avoit pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon hiſtoire.

Comment donc, me dit-elle, en rentrant d'un air content ; vous ne m'avez pas dit que ce jeune homme, d'une ſi jolie figure, qui me ſecourut avec vous dans mon évanoüiſſement, étoit le fils de Madame de Miran, que j'ai vûë depuis ſi ſouvent ici, & qui vous aime tant ; ſçavez-vous bien que c'eſt lui qui m'attendoit dans le parloir ?

Qui ? M. de Valville, répondis-je avec un peu de surprise ; eh ! que vous vouloit-il ? vous avez été bien long-temps ensemble. Un quart d'heure à peu près, reprit-elle ; il venoit, comme on me l'a dit, de la part de sa mere, sçavoir comment vous vous portez ; elle l'avoit aussi chargé de quelques complimens pour moi, & il a crû de son côté me devoir une petite visite de politesse.

Il avoit raison, lui répondis-je d'un air assez rêveur ; ne vous a-t'il point donné de Lettre pour moi ? Madame de Miran ne m'a t'elle point écrit ? Non, me dit-elle, il n'y a rien.

Là-dessus quelques Pensionnaires de mes amies entrerent, qui nous firent changer de conversation.

Je ne laissai pas que d'être étonnée

étonnée que Madame de Miran ne m'eût point écrit ; non pas que ſon ſilence m'inquietât, ni que j'attendiſſe une lettre d'elle, car il n'étoit pas néceſſaire qu'elle m'écrivît ; je l'avois vûë la veille, on lui apprenoit que je me portois toûjours de mieux en mieux, & il ſuffiſoit bien qu'elle envoyât ſçavoir, ſi cela continuoit ; il n'en falloit pas davantage.

Mais ce qui m'étonnoit, c'eſt que Valville, de qui, dans des circonſtances peut-être moins intéreſſantes, j'avois reçû de ſi fréquentes lettres, qu'il joignoit à celles que m'écrivoit ſa mere, ou qui m'avoit ſi ſouvent écrit un mot dans celles de cette Dame, ne ſe fût point aviſé en cette occurence-ci, de me donner de pareilles marques d'attention.

Dans le fort de ma maladie, me diſois-je, j'avoüe que ſes let-

tres n'auroient pas été de saison : mais j'ai pensé mourir, me voici convalescente, il lui est permis de m'écrire, & il ne m'écrit point, il ne me donne aucun témoignage de sa joye.

Peut-être dans l'état languissant où je suis encore, a-t-il crû qu'il falloit s'abstenir de m'envoyer un billet à part : mais il auroit pû, ce me semble, prier sa mere de m'en écrire un, afin d'y joindre quelques lignes de sa main, & il ne songe à rien.

Cette négligence me fâchoit, je ne l'y reconnoissois pas. Qu'est devenu Valville ? ce n'est plus là son cœur, cela me chagrinoit sérieusement, je n'en revenois point.

J'ai refusé jusqu'à ce jour, me dit Mademoiselle Varthon, pendant que nos compagnes s'entretenoient, d'aller diner chez une Dame qui est l'intime amie de ma mere, & à laquelle elle

m'a recommandée, vous étiés encore trop malade, & je n'ai pas voulu vous quitter; mais ce matin avant que d'entrer chez vous, je lui ai enfin mandé par un Laquais qu'elle m'a envoyé, que j'irois demain chez elle; je m'en dédirai pourtant, si vous le souhaitez, ajoûta-t-elle, voyez, resterai-je, je vous avertis que j'aimerai bien mieux être avec vous.

Non, lui répondis-je, en lui prenant affectueusement la main, je vous prie d'y aller, il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir, ayez seulement la bonté d'en revenir une demi-heure plûtôt que vous ne le feriez sans moi, & je serai contente.

Mais je ne le serois pas moi, me repartit-elle, & vous trouverez bon que j'abrege un peu d'avantage, je ne pretens point m'y ennuyer si long tems que vous le dites.

Paſſons donc au lendemain. Mademoiſelle Varthon ſe rendit chez cette amie de ſa mere, dont le Carroſſe la vint chercher de ſi bonne heure qu'elle en murmura, qu'elle en fut de mauvaiſe humeur, & le tout encore à cauſe de moi avec qui elle étoit alors. Cependant elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendois : je n'ai pas été la maîtreſſe de quitter, me dit-elle, on m'a retenue malgré moi, & il n'y avoit rien de plus croyable.

Quelques jours après, elle y retourna encore, & puis y retourna ; il le falloit à moins que de rompre avec la Dame, à ce qu'elle diſoit, & je n'en doutois point ; mais elle me paroiſſoit en revenir avec un fonds de diſtraction & de rêverie, qui ne lui étoit point ordinaire ; je lui en dis un mot, elle me répondit que je me trompois, & je n'y ſongeai plus.

Je commençois à me lever alors, quoiqu'encore assez foible, ma mere envoyoit tous les jours au Couvent, pour sçavoir comment je me portois; elle m'écrivit même une ou deux fois; & de lettres de Valville, pas une.

Mon fils est bien impatient de te revoir, mon fils te querelle d'être si longtems convalescente, mon fils devoit mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris, je l'attendois pour cela; mais il se fait tard, il n'est pas revenu & ce sera pour une autre fois.

Voilà toutes les nouvelles que je recevois de lui; j'en fus si choquée, si aigrie, que dans mes réponses à ma mere, je ne fis plus aucune mention de lui. Dans ma derniere, je lui marquai que je me sentois assez de force pour me rendre au parloir, si elle vouloit avoir la bon-

té d'y venir le lendemain.

Je ne ſuis malade que du ſeul ennuy de ne point voir ma chere mere, ajoutai-je; qu'elle acheve donc de me guerir, je l'en ſuplie; je ne doutai point qu'elle ne vînt, & elle n'y manqua pas; mais nous ne prévoions ni l'une ni l'autre la douleur & le trouble où elle me trouva le lendemain.

La veille de ce jour je me promenois dans ma chambre avec Mademoiſelle Varthon, nous étions ſeules.

Vous crutes vous appercevoir, il y a quelques jours, que j'étois un peu rêveuſe, me dit-elle, & moi je m'appercois aujourd'hui que vous l'êtes beaucoup; vous avez quelque choſe dans l'eſprit qui vous chagrine, & je ſuis bien trompée ſi hier matin vous ne veniez pas de pleurer lorſque j'entrai chez vous, je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chere compagne; dans la

situation où je suis, je ne puis vous être bonne à rien : mais votre tristesse m'inquiete, j'en crains les suites, songez que vous sortez de maladie, & que ce n'est pas le moyen de revenir en parfaite santé, que de vous livrer à des pensées fâcheuses ; notre amitié veut que je vous le dise, & je n'irai pas plus loin.

Helas ! je vous assure que vous me prévenez, lui répondis-je ; je n'avois point dessein de vous cacher ce qui me fait de la peine, mon cœur n'a rien de secret pour vous ; mais il n'y a pas long tems que je suis bien sûre d'avoir sujet d'être triste, & la journée ne se seroit pas passée sans que je vous eusse tout confié ; je n'aurois eu garde de me refuser cette consolation-là.

Oüi, Mademoiselle, repris-je, après m'être interrompuë par un soupir, oüi, j'ai du chagrin ; je vous ai déja raconté

la plus grande partie de mon hiſtoire : ma maladie m'a empêché de vous dire le reſte, & le vo ci en deux mots.

Madame de Miran eſt cette Dame, que s'il vous en ſouvient, je vous ai dit que j'avois rencontrée ; vous avez été témoin de ſes façons avec moi, on la prendroit pour ma mere, & depuis le premier inſtant où je l'ai vûe, elle en a toûjours agi de même.

Ce n'eſt pas là tout ; ce Monſieur de Valville qui vous vint voir l'autre jour. Eh bien ! ce Monſieur de Valville, me dit-elle, ſans me donner le tems d'achever, eſt-ce qu'il vous eſt contraire, ſçauroit-il mauvais gré à ſa mere de l'amitié qu'elle a pour vous?

Non, lui dis-je, ce n'eſt point cela ; écoutez-moi, Monſieur de Valville eſt le jeune homme dont je vous ai parlé auſſi, chez

qui on me porta après ma chute, & qui prit dès lors pour moi la passion la plus tendre, une passion dont je n'ai pu douter; bien plus, Madame de Miran sçait qu'il m'aime, & que je l'aime aussi, sçait qu'il veut m'épouser, & malgré mes malheurs consent elle-même à notre mariage qui doit se faire au premier jour, qui a été retardé par hasard, & qui peut-être ne se fera plus; j'ai du moins lieu d'en désespérer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiselle Varthon ne m'interrompoit plus, écoutoit d'un air morne, baissoit la tête, & même ne me regardoit pas; je ne la voyois que de côté, & cette contenance qu'elle avoit, je l'attribuois à la simple surprise que lui causoit mon récit.

Vous sçavez de quel danger je sors, continuai-je, je viens

d'échaper à la mort ; avant ma maladie, jamais sa mere ne m'écrivoit le moindre billet, qu'il n'en joignît un au sien, ou qu'il ne m'écrivît quelque chose dans sa lettre. Et ce même homme qui m'a accoutumée à le voir si tendre, & si attentif, lui qui a pensé me perdre, qui a dû être si allarmé de l'état où j'étois, lui qu'à peine j'aurois crû assez fort pour supporter ses frayeurs sur mon compte ; qui a dû être si transporté de joye de me voir hors de péril, croiriez-vous, Mademoiselle, que je suis encore à recevoir de ses nouvelles, qu'il ne m'a pas écrit le moindre petit mot, lui qui m'aimoit tant, pas un billet ; cela est-il naturel ? Que veut-il que j'en pense, & que penseriez-vous à ma place ?

Je m'arrêtai là-dessus un moment, Mademoiselle Varthon aussi ; mais elle me laissoit toû-

jours un peu derriere elle, restoit muette, & ne retournoit pas la tête.

Pas une lettre, répetois-je, lui qui m'en a tant prodigué dans des occasions moins pressantes, encore une fois, le croiriez-vous? Est-ce que sa tendresse diminue, est-il inconstant, est-ce que je perds son cœur, au lieu de la vie que j'aimerois mieux avoir perdue? Mon Dieu, que je suis agitée! mais dites-moi, Mademoiselle, il me vient une chose dans l'esprit, ne seroit-il pas malade? Madame de Miran qui sçait que je l'aime, ne me le cacheroit-elle point? Elle m'aime beaucoup aussi, elle peut avoir peur de m'affliger, n'auriez-vous pas la même bonté qu'elle? Cette visite que vous dites avoir reçue de Monsieur de Valville, ne vous auroit-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de soupçonner la verité?

car il me paroît impoſſible qu'il ſoit ſi négligent, & je vous aſſûre que je ſerai moins affligée de le ſçavoir malade; il eſt jeune il en reviendra, Mademoiſelle; au lieu que s'il étoit inconſtant, il n'y auroit plus de remede; ainſi ce dernier motif d'inquiétude eſt pour moi bien plus cruel que l'autre, avoüez-moi donc ſa maladie, je vous en conjure, vous me tranquilliſerez, avoüez la de grace, je ſerai diſcrete: elle ſe taiſoit.

Alors impatientée de ſon ſilence, je l'arrêtai par le bras, & me mis vis-à-vis d'elle, pour l'obliger à me parler.

Mais jugez de mon étonnement, quand pour toute réponſe, je n'entendis que des ſoupirs, & que je ne vis qu'un viſage baigné de pleurs.

Ah! Seigneur, m'écriai-je, en pâliſſant moi-même; vous pleurez, Mademoiſelle, qu'eſt-

ce que cela ſignifie ? (Et je lui demandois ce que mon cœur devinoit déja, oüi, j'en eus tout d'un coup un preſſentiment, j'ouvris les yeux ; tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon évanoüiſſement, me revint dans l'eſprit, & m'éclaira.

Nous étions alors près d'un fauteüil, dans lequel elle ſe jetta ; je me mis auprès d'elle, & je pleurois auſſi.

Achevez, lui dis-je, ne me déguiſez rien ; ce ne ſeroit pas la peine, je crois vous entendre. Où avez-vous vû M. de Valville ? l'indigne ! Eſt-il poſſible qu'il ne m'aime plus.

Helas ! ma chere Marianne, me répondit-elle, que n'ai-je ſçû plû-tôt tout ce que vous venez de me dire ?

Eh-bien, inſiſtai-je ; après, parlez franchement, eſt-ce que vous m'avez ravi ſon cœur ? Dites donc qu'il m'en coûte le

mien, répondit-elle.

Quoi ! criai-je encore, il vous aime donc, & vous l'aimez, que je ſuis malheureuſe !

Nous ſommes toutes deux à plaindre, me dit-elle, il ne m'a point parlé de vous ; je l'aime, & je ne le verrai de ma vie.

Il ne m'en aimera pas davantage, lui répondis-je, en verſant à mon tour un torrent de larmes, il ne m'en aimera pas davantage. Ah ! mon Dieu, où en ſuis-je, & que ferai-je ? Helas, ma mere, je ne ſerai donc point votre fille ! C'eſt donc en vain que vous avez été ſi génereuſe. Quoi ! vous, M. de Valville, vous, infidelle pour Marianne après tant d'amour ! vous l'abandonnez, & c'eſt vous, Mademoiſelle, qui me l'ôtez ; vous qui avez eu la cruauté de m'aider à guérir. He ! que ne me laiſſiez-vous mourir ? comment voulez-vous que je vive ? je vous ai

donné mon cœur à tous deux, & tous deux vous me donnez la mort. Ah ! Je ne survivrai pas à ce tourment-là, je l'espere, Dieu m'en fera la grace, & je sens que je me meurs.

Ne me réprochez rien, me dit-elle, d'un ton plein de douleur ; je ne suis pas capable d'une perfidie, je vous conterai tout ; il m'a trompée.

Il vous a trompée, répartis-je, Eh ! pourquoi l'écoutiez-vous, Mademoiselle ? Pourquoi l'aimer ? Pourquoi souffrir qu'il vous aimât ? votre mere venoit de partir, vous étiez dans l'affliction, & vous avez le courage d'aimer ! D'ailleurs, il n'étoit point mon frere, vous le sçaviez, vous nous aviez trouvez ensemble ; il est aimable, & je suis jeune ; étoit-il si difficile de soupçonner que nous nous aimions peut-être, & quelle excuse avez-vous ? mais encore une

fois, où l'avez-vous vû ? Vous vous connoiſſiez donc ? Comment avez-vous fait pour m'arracher ſa tendreſſe ? On n'en a jamais eu tant qu'il en avoit, & jamais il n'en trouvera tant que j'en avois moi-même. Il me regrettera, mais je n'y ſerai plus ; Il ſe reſſouviendra combien je l'aimois, il pleurera ma mort ; vous aurez la douleur de le voir ; vous vous reprocherez de m'avoir trahie, & jamais vous ne ſerez heureuſe.

Moi ! vous avoir trahie, me répondit-elle ; Eh ! ma chere Marianne, vous avouërois-je que je l'aime, ſi je n'avois pas moi-même été ſurpriſe, & ne vais-je pas être la victime de tout ceci ? tâchez de vous calmer un moment pour m'entendre, vous avez le cœur trop bon pour être injuſte, & vous l'êtes ; vous allez en juger par ma ſincerité.

Je n'avois jamais vû Valville avant

avant la foibleſſe dans laquelle je tombai au départ de ma mere; vous ſçavez qu'il me ſecourut avec empreſſement.

Dès que je fus revenuë à moi, le premier objet qui me frapa, ce fut lui, qui étoit à mes genoux; il me tenoit la main; je ne ſçais ſi vous remarquâtes les regards qu'il jettoit ſur moi. Toute foible que jettois, j'y pris garde; il eſt aimable, vous en convenez; je le trouvai de même; il ne ceſſa preſque point d'avoir les yeux ſur moi, juſqu'au moment où je m'enfermai, & par malheur rien de tout cela ne m'échapa.

J'ignorois qui il étoit, ce que vous me contâtes de votre hiſtoire, ne me l'aprit point; il eſt vrai que je penſois quelquefois à lui, mais comme à quelqu'un que je ne croyois pas revoir. On vint quelques jours après m'a-

vertir qu'une perſonne qu'on ne nommoit pas, ſouhaitoit de me parler de la part de Madame de Miran. J'étois avec vous alors, je deſcendis, & c'étoit lui qui m'attendoit.

Je rougis en le voyant, il me parut embarraſſé, & ſon embarras me rendit honteuſe; il me demanda en ſouriant, ſi je le reconnoiſſois, ſi je n'avois pas oublié que je l'avois vû, il me dit que mon évanouiſſement l'avoit fait trembler, que de ſa vie il n'avoit été ſi attendri que de l'état où il m'avoit vûë, qu'il l'avoit toujours preſent; que ſon cœur en avoit été frapé, & tout de ſuite, me conjura de lui pardonner la naïveté avec laquelle il s'expliquoit là-deſſus.

Pendant qu'elle me parloit ainſi, elle ne s'appercevoit point que ſon récit me tuoit; elle n'entendoit ni mes ſoupirs, ni mes

sanglots, elle pleuroit trop elle-même pour y faire attention ; & tout cruel qu'étoit ce récit, mon cœur s'y attachoit pourtant, & ne pouvoit renoncer au déchirement qu'il me causoit.

Et moi, continua-t-elle, je fus si émûë de tous ses discours, que je n'eus pas la force de les arrêter ; il ne me dit pourtant point qu'il m'aimoit, mais je sentois bien que ce n'étoit que cela qu'il me vouloit dire, & il me le disoit d'une façon dont il n'auroit pas été raisonnable de me fâcher.

J'ai tenu cette belle main que je vois, dans les miennes, ajoûta-t'il encore ; je l'ai temuë, vous me vîtes à vos genoux, quand vous commençates à ouvrir les yeux, j'eus bien de la peine à m'en ôter ; & je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense.

Ah! Seigneur, il s'y jette, m'écriai-je ici; il s'y jettoit pendant que je me mourois: Helas! je suis donc bien effacée de son cœur, il ne m'a jamais rien dit de si tendre.

Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, poursuivit elle; tout ce que je sçais, c'est que je finis par lui dire que je me retirois, qu'un pareil entretien n'avoit que trop duré, & il s'excusa avec un air de soumission & de respect qui m'appaisa.

Je m'étois déja levée, il me parla de ma mere, & puis de l'envie que la sienne avoit de me voir chez elle; il me parla encore de Madame la Marquise de Kilnare, qu'il ne doutoit point que je ne connusse, & dont il me dit qu'il étoit fort connu aussi; & cette Dame est celle chez qui j'ai été trois ou quatre fois depuis votre convalescence;

il ajoûta qu'il voyoit assez souvent un de ses Parens, & qu'ils devoient, je pense, souper ce même soir ensemble. Enfin lorsque j'allois le quitter; j'oublois, me dit-il, une lettre que ma mere m'a chargé de vous remettre de sa part, Mademoiselle; il rougit en me la presentant; je la pris, croyant de bonne foi qu'elle étoit de Madame de Miran, & point du tout, dès qu'il fut sorti, je vis qu'elle étoit de lui; je l'ouvris en revenant chez vous, dans l'intention de vous la porter; je n'en fis pourtant rien, & vous y verrez la raison qui m'en empêcha.

Elle tira alors cette lettre de sa poche, me la donna toute ouverte, & me dit, lisez. Je la pris d'une main tremblante, & je n'osois en regarder le caractere. A la fin pourtant, je jettai les yeux dessus, & la mouillant

de mes larmes ; il écrit, mais ce n'eſt plus à moi, dis-je, mais ce n'eſt plus à moi !

Je fus ſi pénetrée de cette reflexion, j'en eus le cœur ſi ſerré que je fus long-temps comme étouffée par mes ſoupirs, & ſans pouvoir commencer la lecture de cette Lettre, qui étoit courte, & dont voici les termes :

» Depuis le jour de votre ac-
» cident, Mademoiſelle, je ne
» ſuis plus à moi. En venant ici
» aujourd'hui, j'ai prévû que
» mon reſpect m'empêchéroit
» de vous le dire ; mais j'ai pré-
» vû auſſi que mon trouble &
» mes régards timides vous le
» diroient ; vous m'avez vû en
» effet trembler devant vous,
» & vous avez voulu vous reti-
» rer ſur le champ. Je crains que
» cette Lettre-ci ne vous irrite
» auſſi, cependant mon cœur n'y

» ſera pas plus hardi qu'il l'a été
» tantôt ; il y tremble encore, &
» voici ſimplement de quoi il eſt
» queſtion. Vous aurez ſans
» doute accordé votre amitié à
» Mademoiſelle Marianne, & il
» y a quelque apparence qu'au
» ſortir du parloir, vous irez
» lui confier votre étonnement,
» Helas ! peut être votre indi-
» gnation, ſur mon compte,
» & vous me nuirez auprès de
» ma mere, que j'inſtruirois
» moi-même dans un autre tems,
» mais qu'il ne ſeroit pas à pro-
» pos qu'on inſtruiſît aujour-
» d'hui, & à qui pourtant Ma-
» demoiſelle Marianne conte-
» roit tout. J'ai crû devoir vous
» en avertir. Mon ſecret m'eſt
» échappé, je vous adore, je
» n'ai pas oſé vous le dire, mais
» vous le ſçavez ; il ne ſeroit pas
» temps qu'on le ſçût, & vous
» êtes généreuſe.

Remettons la suite de cet évenement à la huitiéme Partie, Madame; je vous en ôterois l'interêt, si j'allois plus loin sans achever; mais l'histoire de cette Religieuse que vous m'avez tant de fois promise, quand viendra-t'elle, me dites-vous? Oh! pour cette fois-ci, voila sa place, je ne pourrai plus m'y tromper, c'est ici que Marianne va lui confier son affliction, & c'est ici qu'à son tour elle essayera de lui donner quelques motifs de consolations, en lui racontant ses avantures.

Fin de la septiéme Partie.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux cette septiéme Partie de *l'Histoire de Marianne*. A Paris le 27 Janvier 1737.

SAURIN.

LA VIE DE MARIANNE, OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE***

Par Monsieur DE MARIVAUX.

HUITIE'ME PARTIE.

A LA HAYE;
Chez GOSSE & NEAULME;
1737.

LA VIE DE MARIANNE, OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE***

HUITIE'ME PARTIE.

J'Ai ri de tout mon cœur, Madame, de votre colere contre mon infidele. Vous me demandez quand viendra la suite de mon histoire ; vous me pressez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc, me dites-vous, je l'attens ; mais

de grace, qu'il n'y soit plus question de Valville ; passez tout ce qui le regarde ; je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

Il faut pourtant que je vous en parle, Marquise ; mais que cela ne vous inquiéte pas ; je vais d'un seul mot faire tomber votre colere, & vous rendre cet endroit de mes avantures le plus supportable du monde.

Valville n'est point un monstre comme vous vous le figurez. Non, c'est un homme fort ordinaire, Madame ; tout est plein de gens qui lui ressemblent, & ce n'est que par mépriſe que vous êtes si indignée contre lui, par pure mépriſe.

C'est qu'au lieu d'une hiſtoire véritable, vous avez cru lire un roman. Vous avez oublié que c'étoit ma vie que je vous racontois : voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplû ; & dans ce ſens,

là, vous avez eu raiſon de me dire, ne m'en parlez plus. Un héros de roman infidéle! on n'auroit jamais rien vû de pareil. Il eſt réglé qu'ils doivent tous être conſtans; on ne s'intéreſſe à eux que ſur ce pied-là, & il eſt d'ailleurs ſi aiſé de les rendre tels; il n'en coute rien à la nature, c'eſt la fiction qui en fait les frais.

Oui, d'accord. Mais, encore une fois, calmez-vous; revenez à mon objet, vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits qui vont comme il plaît à l'inſtabilité des choſes humaines, & non pas des avantures d'imagination qui vont comme on veut. Je vous peins, non pas un cœur fait à plaiſir, mais le cœur d'un homme, d'un François qui a réellement exiſté de nos jours.

Homme, François, & contemporain des Amans de notre tems: voilà ce qu'il étoit. Il n'a-

voit pour être constant que ces trois petites difficultez à vaincre: entendez vous, Madame, ne perdez point cela de vûe. Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel, que je vous rends tel qu'il a été; c'est-à-dire avec ce qu'il a eu de bon & de mauvais : vous l'avez d'abord trouvé charmant, à présent vous le trouvez haïssable, & bien-tôt vous ne sçaurez plus comment le trouver : car ce n'est pas encore fait, nous ne sommes pas au bout.

Valville qui m'aime dès le prémier instant avec une tendresse aussi vive que subite, (tendresse ordinairement de peu de durée; il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vîte, à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure.)

Valville, dis-je, à sa volage humeur près, fort honnête homme; mais né extrêmement susceptible d'impression, qui rencontre une

beauté mourante qui le touche, & qui me l'enleve : ce Valville ne m'a pas laiſſée pour toujours ; ce n'eſt pas là ſon dernier mot ; ſon cœur n'eſt pas uſé pour moi, il n'eſt ſeulement qu'un peu raſſaſié du plaiſir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

Mais le goût lui en reviendra : c'eſt pour ſe repoſer qu'il s'écarte ; il reprend haleine, il court après une nouveauté, & j'en redeviendrai une pour lui plus piquante que jamais : il me reverra, pour ainſi dire, ſous une figure qu'il ne connoît pas encore ; ma douleur & les diſpoſitions d'eſprit où il me trouvera, me changeront, me donneront d'autres graces ; ce ne ſera plus la même Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui ; je ne ſçais pas comment j'y réſiſtai alors. Continuons & rentrons dans tout le pathetique de mon avanture.

Nous en sommes à la lettre de Valville que je lisois, & que j'achevai malgré les soupirs qui me suffoquoient. Mademoiselle Varthon avoit les yeux fixés à terre, & paroissoit rêver profondément en pleurant.

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment. A la fin, je me soulevai, & me mis à regarder cette lettre. Ah! Valville, m'écriai-je, je n'avois donc qu'à mourir! Et puis tournant les yeux sur Mademoiselle Varthon: ne vous affligez pas, Mademoiselle, lui dis-je, vous serez bien-tôt libres de vous aimer tous deux; je ne vivrai pas long-tems: voilà du moins le dernier de tous mes malheurs.

A ce discours, cette jeune personne sortant tout d'un coup de sa rêverie, & m'apostrophant d'un air assuré:

Eh! pourquoi voulez-vous mou-

rir, me dit-elle ? pour qui êtes-vous ſi déſolée ? Eſt-ce-là un homme digne de votre douleur, digne de vos larmes ? Eſt-ce-là celui que vous avez prétendu aimer ? Eſt-il tel que vous le penſiez ? Auriez-vous fait cas de lui, ſi vous l'aviez connu ? Vous y ſeriez-vous attachée ? Auriez-vous voulu de ſon cœur ? Il eſt vrai que vous l'avez crû aimable, j'ai crû auſſi qu'il l'étoit ; & vous vous trompiez, je me trompois. Allez, Marianne, cet homme-là n'a point de caractére, il n'a pas même un cœur, on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville eſt mépriſable. Ah ! l'indigne, il vous aime, il va vous épouſer : vous tombez malade, on lui dit que votre vie eſt en danger ; qu'en arrive-t'il ? qu'il vous oublie : c'eſt ce tems-là qu'il prend pour me venir dire qu'il m'aime, moi, qu'il n'avoit jamais vûe qu'un inſtant, qui

ne lui avois pas dit deux mots. Eh! qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet amour qu'il avoit pour vous? Quel nom donner, je vous prie, à celui qu'il a pour moi? D'où lui eſt venue cette fantaiſie de m'aimer dans de pareilles circonſtances? Helas! je vais vous le dire: c'eſt qu'il m'a vûe mourante, cela a remué cette petite ame foible qui ne tient à rien, qui eſt le jouet de tout ce qu'elle voit d'un peu ſingulier. Si j'avois été en bonne ſanté, il n'auroit pas pris garde à moi; c'eſt mon évanouiſſement qui en a fait un infidéle: & vous qui êtes ſi aimable, ſi capable de faire des paſſions, peut-être avez-vous eu beſoin d'être infortunée, & d'être dangereuſement tombée à ſa porte pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous qu'il vous a regardée beaucoup à l'Egliſe; mais c'eſt à cauſe que vous êtes belle; & il ne vous auroit peut-

être pas aimée ſans votre ſituation & ſans votre chûte.

Helas! n'importe, il m'aimoit, m'écriai-je en l'interrompant, il m'aimoit, & vous me l'avez ôté; je n'avois peut-être que vous ſeule à craindre dans le monde.

Laiſſez-moi achever, me répondit-elle; je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué qu'il m'a plû; mais ne vous imaginez pas qu'il le ſçache, il n'en a pas le moindre ſoupçon, il n'y a que vous qui pouvez l'en inſtruire, il ne mérite pas de le ſçavoir; & toute indiſpoſée que vous êtes ſans doute aujourd'hui contre moi, je vous prie, Mademoiſelle, gardez-moi le ſecret là-deſſus; ſi ce n'eſt par amitié, du moins par généroſité. Une fille d'un auſſi bon caractere que vous n'a que faire d'aimer les gens pour en uſer bien avec eux, ſur-tout quand elle n'a pas un juſte ſujet d'en être mécontente. Adieu,

Marianne, ajoûta-t'elle en ſe levant, je vous laiſſe la lettre de Valville, faites-en l'uſage qui vous plaira. Montrez-la à Madame de Miran, montrez-la à ſon fils; j'y conſens: ce qu'il a oſé m'y écrire ne me compromet en rien; & ſi par hazard mon témoignage vous eſt néceſſaire, ſi vous ſouhaitez que je paroiſſe pour le confondre, je ſuis ſi indignée contre lui, je me ſoucie ſi peu de le ménager, je le dédaigne tant lui & ſon ridicule amour, que je m'aſſocie de bon cœur à votre vengeance. Au ſurplus, mon parti eſt pris; je ne le verrai plus, à moins que vous ne l'exigiez: j'oublierai même que je l'ai vû; ou s'il arrive que je le revoïe, je ne le reconnoîtrai pas: car de lui faire l'honneur de le fuir, il n'en vaut pas la peine. Quant à vous, je ne vous crois ni ambitieuſe, ni intéreſſée; & ſi vous n'êtes que tendre & rai-

ſonnable, en vérité, vous ne perdez rien : le cœur de Valville n'eſt pas ce qu'il vous faut, il n'eſt point fait pour païer le vôtre, & ce n'eſt pas ſur lui que doit tomber votre tendreſſe, c'eſt comme ſi vous n'aviez point eu d'Amant. Ce n'eſt point en avoir un que d'avoir celui de tout le monde. Valville étoit hier le vôtre, il eſt aujourd'hui le mien, à ce qu'il dit ; il ſera demain celui d'une autre, & ne ſera jamais celui de perſonne. Laiſſez-le donc à tout le monde, à qui il appartient, & réſervez, comme moi, votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le ſien, & ne le donner jamais qu'à vous.

Après ces mots, elle vint m'embraſſer, ſans que je fiſſe aucun mouvement. Je la regardai, voilà tout ; je jettai des yeux égarés ſur elle : elle prit une de mes mains qu'elle preſſa dans les ſiens.

nes. Je la laiſſai faire, & n'eus la force ni de lui répondre, ni de lui rendre ſes careſſes ; je ne ſçavois ſi je devois l'aimer ou la haïr, la traiter de rivalle ou d'amie.

Il me ſemble cependant que dans le fond de mon ame je lui ſçus quelque gré de ces témoignages de franchiſe & d'amitié que je reçus d'elle, auſſi-bien que du parti qu'elle prenoit de ne plus voir Valville.

Je l'entendis ſoupirer en me quittant. Je ne vous reverrai que demain, me dit elle, & j'eſpere vous retrouver plus tranquille, & plus ſenſible à notre amitié.

A tout cela, nulle réponſe de ma part ; je la ſuivis ſeulement des yeux juſqu'à ce qu'elle fût ſortie.

Me voilà donc ſeule, immobile, & toujours renverſée dans mon fauteuil, où je reſtai bien encore une demie heure dans une ſi gran-

de confuſion de penſées & de mouvemens, que j'en étois comme ſtupide.

La Religieuſe dont je vous ai quelquefois parlé qui m'aimoit, & que j'aimois, entra, & me ſurprit dans cet accablement de cœur & d'eſprit. J'eus beau la voir, je n'en remuai pas davantage, & je crois que toute la Communauté ſeroit entrée que ç'auroit été de même.

Il y a des afflictions où l'on s'oublie, où l'ame n'a plus la diſcrétion de faire aucun myſtere de l'état où elle eſt; vienne qui voudra, on ne s'embarraſſe guére de ſervir de ſpectacle, on eſt dans un entier abandon de ſoi-même; & c'eſt ainſi que j'étois.

Cette Religieuſe étonnée de mon immobilité, de mon ſilence & de mes regards ſtupides, s'avança avec une eſpece d'effroi.

Eh! mon Dieu, ma fille, qu'eſt-

ce que c'eſt ? Qu'avez-vous, me dit-elle ? venez vous de vous trouver mal ?

Non, lui répondis-je. Et j'en reſtai là.

Mais de quoi s'agit-il ? vous voilà pâle, abbatue, & vous pleurez, je penſe ; avez-vous reçû quelque mauvaiſe nouvelle ?

Oui, lui repartis-je encore ; & puis je me tûs.

Elle ne ſçavoit que penſer de mes monoſyllabes, & de l'air imbécile dont je les prononçois.

Alors elle apperçut cette lettre qui étoit ſur moi, que je tenois encore d'une main foible, & que j'avois trempée de mes larmes.

Eſt-ce-là le ſujet de votre affliction, ma chere enfant, ajoûta-t'elle en la prenant ? & me permettez-vous de voir ce que c'eſt ?

Oui. (c'eſt encore moi qui répond) Eh ! de qui eſt-elle ? Hélas ! de qui elle eſt ? Je n'en pus dire davantage,

davantage, mes pleurs me coupe-rent la parole.

Elle en fut touchée, je vis qu'elle s'eſſuïoit les yeux; enſuite elle lut la lettre: il ne lui fut pas difficile de juger de qui elle étoit; elle ſçavoit mes affaires: elle voïoit dans cette lettre une déclaration d'amour, on prioit la perſonne à qui on l'adreſſoit de ne m'en rien dire: on y parloit de Madame de Miran, qui devoit l'ignorer auſſi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étois; tout concluoit que Valville avoit écrit la lettre, & que je venois en ce moment d'apprendre ſon infidélité.

Allons, Mademoiſelle, je ſuis au fait, me dit-elle: vous pleurez, vous êtes conſternée, ce coup-ci vous accable, & j'entre dans votre douleur: vous êtes jeune, & vous manquez d'expérience; vous êtes née avec un bon cœur, avec un cœur ſimple

& ſans artifice; le moïen que vous ne ſoïez pas pénétrée de l'accident qui vous arrive? Oui, Mademoiſelle, plaignez-vous, ſoupirez, répandez des larmes dans ce premier inſtant-ci: moi, qui vous parle, je connois votre ſituation, je l'ai éprouvée, je m'y ſuis vûe, & je fus d'abord auſſi affligée que vous: mais une amie que j'avois, qui étoit à peu près de l'âge que j'ai à préſent, & qui me ſurprit dans l'état où je vous vois, entreprit de me conſoler; elle me parla raiſon, me dit des choſes ſenſibles; je l'écoutai, & elle me conſola.

Elle vous conſola! m'écriai-je en levant les yeux au ciel! elle vous conſola, Madame?

Oui, me répondit-elle. Vous ne comprenez pas que cela ſe puiſſe, & je penſois comme vous.

Voïons, me dit cette amie, de quoi vous déſeſperez-vous? de

l'accident du monde le plus fréquent, & qui tire le moins à conſéquence pour vous. Vous aimiez un homme qui vous aimoit & qui vous quitte, qui s'attache ailleurs; & vous appellez cela un grand malheur? Mais eſt-il bien vrai que c'en ſoit un? & ne ſe pourroit-il pas que ce fût le contraire? Que ſçavez-vous s'il n'eſt pas avantageux pour vous que cet homme-là ait ceſſé de vous aimer? ſi vous ne vous ſeriez pas repentie de l'avoir épouſé; ſi ſa jalouſie, ſon humeur, ſon libertinage; ſi mille défauts eſſentiels qu'il peut avoir & que vous ne connoiſſez point, ne vous auroient pas fait gémir le reſte de votre vie? Vous ne regardez que le moment préſent, jettez votre vûe un peu plus loin. Son infidélité eſt peut-être une grace que le Ciel vous a faite; la Providence qui nous gouverne eſt plus ſage que nous, voit mieux ce qu'il

nous faut, nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes; & vous pleurez aujourd'hui de ce qui ſera peut-être dans peu de tems le ſujet de votre joïe. Mettez vous bien dans l'eſprit que vous ne deviez pas épouſer celui dont il eſt queſtion, & qu'aſſurément ce n'étoit pas votre deſtinée; qu'il eſt très-poſſible que vous y gagniiez, comme j'y ai gagné moi-même, ajouta-t'elle, à ne pas épouſer un jeune homme riche, à qui j'étois chere, qui me l'étoit, & qui me laiſſa auſſi pour en aimer une autre qui eſt devenue ſa femme, qui eſt malheureuſe à ma place, & qui, avant que d'être à lui, auroit eu l'aveugle folie de ſe conſumer en regrets, s'il l'avoit quittée à ſon tour. Vous m'allez dire que vous l'aimez, que vous n'avez point de bien, & qu'il auroit fait votre fortune: ſoit; mais n'avez-vous que ſon infidé-

lité à craindre ? Etoit-il à l'abri d'une maladie ? Ne pouvoit-il pas mourir ; & en ce cas, tout étoit-il perdu ? N'y avoit il plus de reſſources pour vous ; & celles qui vous ſeroient reſtées, ſon inconſtance vous les ôte-t'elle ? Ne les avez-vous pas aujourd'hui ? Vous l'aimez : penſez-vous que vous ne pourrez jamais aimer que lui, & qu'à cet égard tout eſt terminé pour vous ? Eh ! mon Dieu, Mademoiſelle, eſt-ce qu'il n'y a plus d'hommes ſur la terre, & de plus aimables que lui, d'auſſi riches, de plus riches même, de plus grande diſtinction, qui vous aimeront davantage, & parmi leſquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre ? Que ſignifie votre déſolation ? Quoi ! Mademoiſelle, à votre âge ? Eh ! vous êtes ſi jeune, vous ne faites que commencer à vivre. Tout vous rit, Dieu vous a

donné de l'esprit, du caractère, de la figure; vous avez mille heureux hazards à attendre, & vous vous désespérez à cause qu'un homme, qui reviendra peut-être, & dont vous ne voudrez plus, vous manque de parole.

Voilà ce que mon amie me dit dans les premiers momens de ma douleur, ajoûta ma Religieuse; & je vous le dirai aussi, quand vous pourrez m'entendre.

Ici je fis un soupir; mais de ces soupirs qui nous échappent, quand on nous dit quelque chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en apperçut. Ces motifs de consolation me toucherent, me dit-elle tout de suite, & ils doivent vous toucher encore davantage; ils vous conviennent plus qu'ils ne me convenoient. Mon ame me parloit de mes ressources; vous en avez plus que je n'en

avois ; je ne vous le dis pas pour vous flatter : j'étois assez passable ; mais ce n'étoit ni votre figure, ni vos graces, ni votre phisionomie : il n'y a pas de comparaison. A l'égard de l'esprit & des qualitez de l'ame, vous avez des preuves de l'impression que vous faites à tout le monde de ce côté-là : vous voïez l'estime & la tendresse que Madame de Miran a pour vous : je ne sçache dans notre maison personne de raisonnable qui ne soit prévenu en votre faveur. Madame Dorsin, dont vous m'avez parlé, & qui passe pour si bon juge du mérite, seroit une autre Madame de Miran pour vous, si vous vouliez : vous avez plû à tous ceux qui vous ont vûe chez elle : par-tout où vous avez paru, c'est de même ; nous en sçavons quelque chose : je me compte pour rien, mais je ne m'attache pas aisément ; j'y suis difficile, & je me

ſuis tout d'un coup intéreſſée à vous. Eh ! qui eſt ce qui ne s'y intéreſſera pas ? Qu'eſt-ce pour vous qu'un Amant de moins qui ſe deshonore en vous quittant, qui ne fait tort qu'à lui & non pas à vous, & qui de tous les partis qui ſe préſenteront n'eſt pas à mon gré le plus conſidérable.

Ainſi, ſoïez tranquille, Marianne ; mais je dis abſolument tranquille, il n'eſt pas queſtion ici d'un grand effort de raiſon pour l'être ; & le moindre petit ſentiment de fierté, joint à tout ce que je viens de vous dire, eſt plus qu'il n'en faut pour vous conſoler.

Je la regardai alors moitié vaincue par les raiſons, & moitié attendrie de reconnoiſſance pour toute la peine que je lui voïois prendre, afin de me perſuader, & je laiſſai même tomber amicalement mon bras ſur elle d'un air qui ſignifioit, je vous remercie,

il

il eſt bien doux d'être entre vos mains.

Et c'étoit-là en effet ce que je ſentois, ce qui marquoit que ma douleur ſe relâchoit. Nous ſommes bien prêts de nous conſoler, quand nous nous affectionnons aux gens qui nous conſolent.

Cette obligeante fille reſta encore une heure avec moi, toujours à me dire les choſes du monde les plus inſinuantes, & qu'elle avoit l'art de me faire trouver ſenſées. Il eſt vrai qu'elles l'étoient, je penſe; mais pour m'y rendre attentive, il falloit encore y joindre l'attrait de ce ton affectueux, de cette bonté de cœur avec laquelle elle me les diſoit.

La cloche l'appella pour ſouper: quant à moi, on m'apportoit encore à manger dans ma chambre.

Ah ça, me dit-elle en riant, je vous laiſſe. Mais ce n'eſt plus un

enfant ſans réflexion que je quitte, comme vous l'étiez lorſque je ſuis arrivée, c'eſt une fille raiſonnable, qui ſe connoît & qui ſe rend juſtice. Eh! Seigneur, à quoi ſongiez-vous avec vos ſoupirs & votre accablement, ajouta-t'elle? Oh! je ne vous le pardonnerai pas ſi-tôt, & je prétens vous appeller petite fille encore long-tems à cauſe de cela.

Je ne pus, à travers ma triſteſſe, m'empêcher de ſourir à ce diſcours badin, qui ne laiſſoit pas que d'avoir ſa force, & qui me diſpoſoit tout doucement à penſer qu'en effet je m'exagerois mon malheur. Eſt-ce que nos amis le prendroient ſur ce ton-là avec nous, ſi le motif de notre affliction étoit ſi grave? Voilà à peu près ce qui inſinue dans notre eſprit, quand nous voïons nos amis n'y faire pas plus de façon en nous conſolant.

Là-deſſus elle partit. Une Sœur

converſe m'apporta à ſouper, elle rangea quelque choſe dans ma chambre : cette bonne fille étoit naturellement gaïe. Allons, allons, me dit-elle, vous voilà déja preſque auſſi vermeille qu'une roſe, notre maladie eſt bien loin, il n'y paroît plus ; ne ferez vous pas un petit tour de jardin après ſouper ?

Non, lui dis-je. Je me ſens fatiguée, & je crois que je me coucherai dès que j'aurai mangé.

Eh bien ! à la bonne heure, pourvû que vous dormiez, me répondit-elle ; ceux qui dorment valent bien ceux qui ſe promenent. Auſſi-tôt elle s'en alla.

Vous jugez bien que je fis un ſouper leger ; & quoique ma Religieuſe eût un peu ramené mon eſprit, & m'eût miſe en état de me calmer moi-même, il me reſtoit toujours un grand fond de triſteſſe.

Je repaſſois ſur tous ſes diſcours. Vous ne faites que commencer à

vivre, m'avoit-elle dit : & elle a raiſon, me répondois-je, ceci ne décide encore de rien ; je dois me préparer à bien d'autres événemens. D'autres que lui m'aimeront, il le verra, & ils lui apprendront à eſtimer mon cœur. Et c'eſt en effet ce qui arrive ſouvent ; ſoit dit en paſſant.

Un volage eſt un homme qui croit vous laiſſer comme ſolitaire, ſe voit-il enſuite remplacé par d'autres ; ce n'eſt plus là ſon compte, il ne l'entendoit pas ainſi, c'eſt un accident qu'il n'avoit pas prévû : il diroit volontiers, eſt-ce bien elle ? il ne ſçavoit pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées ſuccédoient à celles là. Faut-il que le plus aimable de tous les hommes, oui, le plus aimable, le plus tendre, on a beau dire, je n'en retrouverai point comme lui ; faut-il que je le perde ? Ah ! Monſieur de Valville,

les grâces de Mademoiselle Varthon ne vous justifieront pas, & j'aurai peut-être autant de partisans qu'elle. Là-dessus je pleurois, & je me couchai.

Parmi tant de pensées qui me rouloient dans la tête, il y en eut une qui me fixa.

Eh quoi! avec de la vertu, avec de la raison, avec un caractére & des sentimens qu'on estime, avec ma jeunesse & les agrémens qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'une douleur qu'on croira peut-être intéressée, & qui entretiendra encore la vanité d'un homme qui en use si indignement!

Cette derniere réflexion releva mon courage; elle avoit quelque chose de noble qui m'y attacha, & qui m'inspira des résolutions qui me tranquilliserent. Je m'arrangeai sur la maniere dont j'en agirois avec Valville, dont je parlerois à Madame de Miran dans cette occurence.

En un mot, je me proposai une conduite qui étoit fiere, modeste, décente, digne de cette Marianne dont on faisoit tant de cas ; enfin, une conduite qui, à mon gré, serviroit bien mieux à me faire regretter de Valville, s'il lui restoit du cœur, que toutes les larmes que j'aurois pû répandre, qui souvent nous dégradent aux yeux même de l'Amant que nous pleurons, & qui peuvent jetter du moins un air de disgrace sur nos charmes.

De sorte qu'enthousiasmée moi-même de mon petit plan généreux, je m'assoupis insensiblement & ne me réveillai qu'assez tard ; mais aussi ne me réveillai-je que pour soupirer.

Dans une situation comme la mienne, avec quelque industrie qu'on se secoure, on est sujette à de fréquentes rechûtes, & tous ces petits repos qu'on se procure

ſont bien fragiles. L'ame n'en jouit qu'en paſſant, & ſçait bien qu'elle n'eſt tranquille que par un tour d'imagination qu'il faudroit qu'elle conſervât, mais qui la gêne trop, de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui eſt le plus commode, qui eſt d'être agitée.

Et c'eſt auſſi ce qui m'arriva. Je ſongai que non-ſeulement Valville étoit un infidéle, mais que Madame de Miran ne ſeroit plus ma mere. Ah ! Seigneur, n'être point ſa fille, ne point occuper cet appartement qu'elle m'avoit montré chèz elle !

Souvenez-vous-en, Madame. De cet appartement j'aurois paſſé dans le ſien; quelle douceur! Elle me l'avoit dit avec tant de tendreſſe, je me l'étois promis, j'y comptois, & il falloit y renoncer. Valville ne vouloit plus que cela s'accomplît ; & dans mon petit

arrangement de la veille, je n'avois point ſongé à cet article-là.

Et ce portrait de ma mere, Madame, que deviendra-t'il, ce portrait que j'avois demandé, qu'elle m'avoit aſſuré qu'on mettroit dans ma chambre, qui y étoit peut-être déja, & qui y étoit inutilement pour moi ? Que de douleurs ! Il m'en venoit toujours de nouvelles.

J'attendois Madame de Miran ce jour-là ; mais je ne l'attendois que l'après-midi, & cependant elle arriva le matin.

Ma Religieuſe qui étoit venue chez moi quelques inſtans après que j'avois été habillée, & dont l'entretien m'avoit encore ſoulagée ; cette Religieuſe, dis-je, étoit à peine ſortie, que je vis entrer Mademoiſelle Varthon.

Il n'étoit qu'onze heures du matin : elle me parut abbatue, mais moins triſte que la veille ; je lui fis un accueil qu'on ne pouvoit appel-

ler ni froid ni prévenant, qui étoit mêlé de beaucoup de langueur : & franchement malgré tout ce qu'elle m'avoit dit, j'avois quelque peine à la voir. Je ne ſçais ſi elle y prit garde ; mais ſans témoigner y faire attention.

J'ai crû devoir vous apprendre une choſe, me dit-elle d'un air ouvert, mais à travers lequel j'apperçûs de l'embarras, c'eſt que je ſors d'avec Monſieur de Valville.

Elle s'arrêta-là comme honteuſe elle-même de la nouvelle qu'elle m'apprenoit.

A ce début ſi étonnant pour moi, après tout ce qu'elle m'avoit dit à cet égard, je ſoupirai d'abord. Enſuite, je n'ai pas de peine à le croire, lui répondis-je toute conſternée.

N'allez pas me condamner ſans m'entendre, reprit-elle auſſi-tôt, je vous avois aſſurée que je ne le verrois plus, & c'étoit mon inten-

tention : mais je n'ai pas deviné que c'étoit lui qui étoit là-bas ; (& là-dessus elle disoit vrai, je l'ai sçû depuis.)

On est venu m'avertir qu'on me demandoit de la part de Madame de Miran, continua-t'elle, & vous sentez bien que je ne pouvois pas me dispenser de paroître ; il y auroit eu de l'impolitesse, & même de la malhonnêteté à refuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer. Ainsi il a fallu me montrer, quoiqu'avec répugnance ; car j'ai hésité d'abord, il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui alloit m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé Monsieur de Valville au parloir.

Vous vous êtes donc retirée, lui dis-je d'une voix foible & tremblante : Vraiment, je n'y aurois pas manqué, me répondit-elle en rougissant. Mais dès que je l'ai vû, je

n'ai pû réſiſter à un mouvement de colere qui m'a priſe, & qui étoit bien naturel : n'auriez-vous pas été comme moi ? Non, lui dis-je, il y auroit eu beaucoup plus de colere à vous en aller.

Peut-être bien, reprit-elle ; mais mettez-vous à ma place avec l'opinion que j'avois de lui.

Ce terme (que j'avois) me fit peur, il n'étoit pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi, Monſieur, lui ai-je dit, (c'eſt elle qui parle) de venir encore me ſurprendre après la lettre que vous m'avez écrite, & que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant. En venez-vous chercher la réponſe ? La voici, Monſieur ; c'eſt que votre lettre & que vos viſites m'offenſent, & que le petit ſervice que vous m'avez rendu, dont je vous ſçavois gré, ne vous diſpenſoit pas d'oublier les égards que vous me devez, ſur-tout dans

les circonſtances de l'engagement où vous êtes avec une jeune perſonne que vous ne pouvez quitter ſans perfidie. C'eſt elle que vous avez à voir ici, Monſieur, & non pas moi, qui ne ſuis point faite pour être l'objet d'une galanterie auſſi injurieuſe.

Voilà ce que j'étois bien-aiſe de lui dire avant que de le quitter, ajoûta-t'elle, après quoi j'ai fait quelques pas pour le laiſſer là, ſans daigner l'écouter, & j'allois ſortir, quand je lui ai entendu dire: Ah! Mademoiſelle, vous me déſeſperez; & cela avec un cri ſi douloureux & ſi emporté, que j'ai crû devoir m'arrêter, dans la crainte qu'il ne criât encore, & que cela ne fît une ſcéne; ce qui auroit été fort déſagréable.

Oh! non, lui dis-je, il n'extravague pas. Il étoit inutile d'être ſi prudente.

Vous m'excuſerez, me répon-

dit-elle un peu confuſe, vous m'excuſerez. La Tourriere, ou quelqu'un de la cour n'avoit qu'à venir au bruit, & je n'aurois ſçû que dire. Ainſi il étoit plus ſage de reſter pour un moment : car je ne croïois pas que ce fût pour davantage.

Eh bien, Monſieur, que voulez-vous, lui ai-je dit toujours du même ton ? Je n'ai rien à ſçavoir de vous.

Hélas ! Mademoiſelle, je n'ai, je vous jure, qu'un ſeul mot à vous dire. Qu'un ſeul mot ? Revenez, je vous prie, m'a-t'il répondu avec un air ſi effaré, ſi émû, qu'il n'y a pas eu moïen de pourſuivre mon chemin ; c'étoit trop riſquer.

Je me ſuis donc avancée. Voïons donc, Monſieur, de quoi il s'agit.

Je venois vous m'informer, a-t'il repris, que ma mere paſſera ici entre midi & onze heures, dans le

deſſein de vous emmener dîner avec Marianne : elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre ; mais je me ſuis imaginé que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'étoit pas la peine, Monſieur, lui ai-je dit ; Madame de Miran me fait beaucoup d'honneur, & je verrai le parti que j'ai à prendre. Eſt ce là tout ?

Quoi ! lui demander encore ſi c'eſt là tout ? Vous ne finirez donc jamais, dis-je à Mademoiſelle Varthon.

Eh ! mais au contraire, reprit-elle ; eſt-ce là tout, ſignifioit ſeulement qu'il m'impatientoit. Je ne le diſois qu'afin d'avoir un prétexte de me ſauver : car j'appréhendois toujours ſon air ému ; on ne ſçait comment faire avec des eſprits ſi peu maîtres d'eux. Et alors en m'aſſurant qu'il alloit finir, il a entamé un diſcours que j'ai été obligée d'écouter tout entier.

C'étoit sa justification sur votre compte, à l'occasion de ce que je lui avois parlé de perfidie ; & vous jugez bien que ses raisons ne m'ont pas persuadée qu'il fût aussi excusable qu'il croît l'être : mais je vous avoue que je ne l'ai pas trouvé non plus tout à fait si coupable que je le pensois.

Ah ! Seigneur, m'écriai-je ici, sans lever la tête que j'avois toujours tenue baissée par ménagement pour elle (c'est-à-dire, pour lui épargner des regards qui lui auroient dit : vous n'êtes qu'une hypocrite) Ah ! Seigneur, pas tout-à-fait si coupable. Eh ! vous le mépriſiez tant hier, ajoutai-je.

Eh ! mais vraiment oui, reprit-elle, je le mépriſois, il me paroiſſoit le plus indigne homme du monde, & je ne prétens pas qu'il n'ait point de tort ; je dis seulement qu'il en a moins que nous ne nous l'imaginons, & je ne le dis

même que pour diminuer de l'affliction où vous êtes, que pour vous rendre son procédé moins fâcheux : ce n'est que par amitié que je vous parle, écoutez jusqu'au bout : Vous l'avez regardé comme un volage, comme un perfide qui a subitement changé ; & point du tout, cela vient de plus loin ; il y avoit déja quelque tems qu'il tâchoit d'avoir d'autres sentimens. Voilà ce qu'il m'a dit presque la larme à l'œil ; c'étoit même un peu avant votre maladie qu'il combattoit son amour qu'on lui reprochoit : il cherchoit à se dissiper, à aimer ailleurs : il ne vouloit qu'un objet, il m'a vûe, je ne lui ai point déplû, il a senti cette légere préférence qu'il me donnoit sur d'autres, & il en a profité pour s'en tenir à moi : voilà tout.

Eh ! mon Dieu, Mademoiselle, lui dis-je en l'interrompant, est-ce donc-là ce que vous voulez que j'écoute ?

j'écoute? Eſt ce-là la conſolation que vous m'apportez?

Eh! mais oui, reprit-elle, je me ſuis figuré que c'en étoit une. N'eſt-il pas plus doux pour vous de penſer que ce n'eſt point par inconſtance, ou faute d'amour qu'il vous a laiſſée; que même il s'eſt fait violence en vous quittant, & qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raiſonnables, & qui, ſi je ne me trompe, vous le paroîtront aſſez, ſi vous voulez que je vous les diſe, pour vous ôter la déſagréable opinion que vous avez de lui, & je ne tâche pas à autre choſe.

Ah ça, voïons, vous m'avez conté votre hiſtoire, ma chere Marianne; mais il y a bien de petits articles que vous ne m'avez dit qu'en paſſant, & qui ſont extrêmement importans, qui ont pû vous nuire. Valville, qui vous aimoit, ne s'y eſt point arrêté, il ne

s'en eſt point ſoucié, & il a bien fait. Mais votre hiſtoire a éclaté; ces petits articles ont été ſçûs de tout le monde, & tout le monde n'eſt pas Valville, n'eſt pas Madame de Miran: les gens qui penſent bien ſont rares. Cette Marchande de linge chez qui vous avez été en boutique, ce bon Religieux qui a été vous chercher du ſecours chez un parent de Valville; ce couvent où vous avez été vous préſenter pour être reçûe par charité; cette avanture de la Marchande qui vous reconnut chez une Dame appellée Madame de Fare; votre enlevement d'ici, votre apparition chez le Miniſtre en ſi grande compagnie; ce petit Commis qu'on vous deſtinoit à la la place de Valville, & cent autres choſes qui font, à la vérité, qu'on loue votre caractére; qui prouvent qu'il n'y a point de fille plus eſtimable que vous, mais qui

ſont humiliantes, qui vous rabaiſſent, quoiqu'injuſtement, & qu'il eſt cruel qu'on ſçache à cauſe de la vanité qu'on a dans le monde; tout cela, dis-je, dont Valville m'a tenu compte, lui a été repréſenté. Vous ne ſçauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-deſſus, ni combien on condamne ſa mere, combien on perſécute ce jeune homme ſur le deſſein qu'il a de vous épouſer: ce ſont des amis qui rompent avec lui, ce ſont des parens qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à ſon projet; il n'y a pas juſqu'aux indifférens qui le raillent: en un mot, c'eſt tout ce qu'il y a de plus mortifiant qu'il faut qu'il eſſuïe; ce ſont des avanies ſans fin: je ne vous en répéte pas la moitié. Quoi! une fille qui n'a rien, dit-on; quoi! une fille qui ne ſçait qui elle eſt? Eh! comment oſerez-vous la montrer, Monſieur? elle a de la ver-

tu. Eh! n'y a-t'il que les filles de ce genre-là qui en ont? N'y a-t'il que votre orpheline d'aimable? Elle vous aime; eh! que peut-elle faire de mieux? Eſt-ce-là un amour ſi flateur? Pouvez-vous être ſûr qu'elle vous auroit aimé, ſi elle avoit été votre égale? A-t'elle eu la liberté du choix? Que ſçavez-vous ſi la néceſſité où elle étoit ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'eſprit, ajoute-t'on malignement & ſottement, vous ſentirez l'affront que vous vous faites à préſent, vous le ſentirez; & du moins allez vivre ailleurs, ſortez de votre païs, allez-vous cacher avec votre femme pour éviter le mépris où vous tomberez ici: mais n'eſperez pas, en quelque endroit que vous alliez, d'éviter le malheur de la haïr, & de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh! je n'en pûs écouter davantage : je m'étois tue pendant toutes les humiliations qu'elle m'avoit données ; j'avois enduré le récit de mes miseres. A quoi m'eut servi de me défendre ou de me plaindre ? Il n'étoit plus douteux que j'avois affaire à une fille toute déterminée à suivre son penchant : je voïois bien que Valville s'étoit justifié auprès d'elle, qu'il l'avoit gagnée, & qu'elle ne cherchoit à le disculper auprès de moi, que pour se dispenser elle-même de le mépriser autant qu'elle s'y étoit engagée. Je le voïois bien, & mes reproches n'eussent abouti à rien.

Mais cette haine dont elle avoit la cruauté de me parler, & qu'on prédisoit à Valville qu'il auroit pour moi, ces malédictions qu'il donneroit au jour de notre connoissance me percerent le cœur, & pousserent ma patience à bout.

Ah! c'en eſt trop, Mademoiſelle, m'écriai-je, c'en eſt trop. Lui, me déteſter ! lui, maudire le tems où il m'a vûe ! & vous avez le courage de me l'annoncer, de venir m'entretenir d'une idée auſſi affreuſe, & de m'en entretenir ſous prétexte d'amitié, pour me conſoler, dites-vous, pour diminuer mon affliction ; & vous croïez que je ne ne vous entens pas ; que je ne vois pas le fond de votre cœur ? ah ! Seigneur, à quoi bon me déchirer comme vous faites ? Eh ! ne ſçauriez-vous l'aimer, ſans achever de m'ôter la vie ? Vous voulez qu'il ſoit innocent, vous voulez que j'en convienne. Eh bien, Mademoiſelle, il l'eſt, rendez-lui votre eſtime : il a bien fait, il devoit rougir de m'aimer : je vous l'accorde, je vous paſſe l'énumération de tous les opprobres dont notre mariage le couvriroit. Oui, je ne ſuis plus

rien; la moindre des créatures est plus que moi ; je n'ai subsisté jusqu'ici que par charité ; on le sçait, on me le reproche : vous me le répétez, vous m'écrasez, & en voilà assez ; je suis assez avilie, assez convaincue que Valville a dû m'abandonner, & qu'il a pû le faire sans en être moins honnête homme ; mais vous me menacez de sa haine & de ses malédictions, moi qui ne vous répons rien, moi qui me meurs. Ah! c'en est trop, vous dis-je, & Dieu me vengera, Mademoiselle, vous le verrez : vous pouviez justifier Valville, & m'insinuer que sa passion pour vous n'est point blamable ; sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte : & c'est peut-être vous qu'il haïra, Mademoiselle, c'est peut-être vous, & non pas moi, prenez-y garde.

Cette violente sortie l'étourdit ; elle ne s'attendoit pas à être si bien

devinée, & je la vis pâlir & rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah ! Seigneur, quel emportement ! Je vous écrase, je vous déchire, & Dieu me punira : voilà qui est étrange ! Eh ! de quoi me puniroit-il, Mademoiselle, ai-je quelque part à vos chagrins ? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme ? Est-ce ma faute à moi, s'il en est frappé ? Et dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression ? Oui, je vous le dis encore, ceci change tout ; il y a ici bien moins d'infidélité que de foiblesse, il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parlent ont plus de tort que lui, & il est certain que ce n'est pas-là un perfide, mais seulement un homme mal conseillé. J'ai crû vous faire plaisir en vous l'apprenant, & voi-

là

là toute la fineſſe que j'y entens. Voilà tout, Mademoiſelle ; je ſouhaiterois qu'il eût réſiſté à tout ce qu'on lui a dit, il en ſeroit plus louable : mais de dire que ni vous, ni moi, ni perſonne aïons droit de le mépriſer : non, toute la terre excuſera la faute qu'il a faite ; elle ne le perdra dans l'eſprit de qui que ce ſoit : c'eſt mon ſentiment ; & ſi vous êtes équitable, ce doit être auſſi le vôtre pour la tranquillité de votre eſprit.

Je ſerois encore plus tranquille, ſi cet entretien-ci finiſſoit, lui dis-je en pleurant.

Ah ! comme il vous plaira, il n'ira pas plus loin, me répondit-elle, & je vous aſſure qu'il eſt fini pour la vie. Adieu, Mademoiſelle, ajouta-t'elle en ſe retirant. Je ne fis que baiſſer beaucoup la tête, & la laiſſai partir.

Vous allez croire que je vais m'abandonner à plus de douleur

que jamais, du moins, comme vous voïez, m'arrive-t'il un nouveau ſujet de chagrin aſſez conſidérable.

Avant cet entretien, tout infidéle qu'étoit Valville, je ne pouvois pas abſolument dire que j'euſſe une rivale. Il eſt vrai qu'il aimoit Mademoiſelle Varthon; mais elle n'en étoit par moins mon amie; elle ne vouloit point de lui, elle le mépriſoit, elle m'exhortoit à le mépriſer auſſi; & encore une fois ce n'étoit pas là une vraie rivale, au lieu qu'à préſent c'en eſt une bien complette. Mademoiſelle Varthon aime Valville, & l'aimera; elle y eſt réſolue, ſes diſcours me l'annoncent, & ſuivant toute apparence, ce doit être là un renouvellement de déſeſpoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer ſans fin: n'eſt-ce pas? point du tout.

Un moment après qu'elle fût

ſortie de ma chambre, inſenſiblement mes larmes ceſſerent : cette augmentation de douleur les arrêta, & m'ôta la force d'en verſer.

Quand un malheur, qu'on a crû extrême & qui nous déſeſpére, devient encore plus grand, il ſemble que notre ame renonce à s'en affliger ; l'excès qu'elle y voit la met à la raiſon, ce n'eſt plus la peine qu'elle s'en déſole, elle lui céde, & ſe taît. Il n'y a plus que ce parti-là pour elle : & ce fut celui que je pris ſans m'en appercevoir.

Ce fut dans cette eſpéce d'état de ſens froid que je contemplai clairement ce qui m'arrivoit ; que je me convainquis qu'il n'y avoit plus de remede, & que je conſentis à endurer patiemment mon avanture.

De façon que je ſortis de là avec une triſteſſe profonde, mais paiſible & docile ; ce qui eſt un état

moins cruel que le déſeſpoir.

Voilà donc à quoi j'en étois avec moi-même, quand cette Sœur converſe, qui m'avoit apporté à manger la veille, arriva. Madame de Miran eſt ici, me dit-elle ; à quoi elle ajouta : Et on vous attend au parloir ; ce qui ne vouloit pas dire que ce fût Madame de Miran m'y attendît.

Mais je crus que c'étoit elle, d'autant plus que Mademoiſelle Varthon m'avoit appris qu'elle devoit venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je deſcendis donc ; & malgré ce triſte calme où je vous ai dit que j'étois, je deſcendis un peu émûe, mes yeux ſe mouillerent en chemin.

Cette mere ſi tendre croit venir voir ſa fille, me dis-je, & elle ne ſçait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, & que ce ſera toujours Marianne pour elle.

Je réſolus cependant de ne l'informer encore de rien ; j'avois mes deſſeins, & ce n'étoit pas là le moment que je voulois prendre.

Me voici donc à l'entrée du parloir. Là, j'eſſuïai mes pleurs, je tâchai de prendre un viſage ſerain ; & après deux ou trois ſoupirs que je fis de ſuite, pour me mettre le cœur plus à l'aiſe, j'entrai.

Un rideau tiré de mon côté ſur la grille du parloir, me cachoit encore la perſonne à qui j'allois parler : mais prévenue que c'étoit Madame de Miran :

Ah ! ma chere mere, eſt-ce donc vous, m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je penſai arracher le rideau, & qui, au lieu de Madame de Miran, me préſenta Valville.

Ah ! mon Dieu, m'écriai-je encore, tout-à-coup ſaiſie en le voïant, & ſi ſaiſie, que je reſtai long-tems la tête baiſſée, interdi-

te, & ſans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle Marianne, me répondit t'il ? Oui, c'eſt moi. Eſt-ce qu'on ne vous l'a pas dit ? Que je ſuis charmé de vous voir ! Hélas ! vous me paroiſſez encore bien foible : ma mere eſt dans un parloir ici près qui parle avec Madame Dorſin à une Religieuſe, à qui elle avoit quelque choſe à dire de la part d'une de ſes parentes, & elle m'a chargé de venir toujours vous avertir qu'elle alloit être ici dans un moment, & qu'elle avoit deſſein de vous emmener avec votre amie Mademoiſelle Varthon ; mais j'ai bien peur que vous ne ſoïez pas encore en état de ſortir : voïez, cependant, voulez-vous aller vous habiller ?

Non, Monſieur, lui dis-je, en reprenant mes eſprits, & avec une reſpiration un peu embarraſ-

ſée, non, je ne m'habillerai point; je ſuis une convaleſcente, & Madame de Miran me permettra bien de reſter comme me voilà.

Ah! ſans difficulté, reprit-il. Eh bien! vous nous avez jetté dans de terribles allarmes, ajouta-t'il enſuite d'un ton d'un homme qui s'excite à paroître empreſſé, qui veut parler & qui ne ſçait que dire. Comment vous trouvez-vous? Je ne ſçais ſi je me trompe; mais on diroit que vous êtes triſte: c'eſt peut-être un reſte de foibleſſe qui vous donne cet air-là; car apparemment rien ne vous chagrine.

Ce que je ſentois bien qu'il me diſoit, à cauſe que mon accueil & que ma mélancolie l'inquiétoient ſans doute.

Ce n'eſt pas qu'il crût que Mademoiſelle Varthon m'avoit révélé ſon ſecret, elle lui avoit caché ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi

là-dessus, & lui avoit fait entendre qu'elle ne sçavoit nos engagemens que par une confidence d'amitié que je lui avois faite : mais n'importe, tout est suspect à un coupable. Et Mademoiselle Varthon, par quelque mot dit imprudemment, pouvoit m'avoir donné quelques lumieres, & c'est ce qu'il craignoit.

Jusques-là, je n'avois osé l'envisager ; je ne voulois pas qu'il vît dans mes yeux que j'étois instruite, & j'appréhendois de n'avoir pas la force de le lui dissimuler.

A la fin, il me sembla que je pouvois compter sur moi, & je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venoit de me dire.

Au sortir d'une aussi grande maladie que la mienne, on est si languissante, qu'on en paroît triste, repartis-je, en examinant l'air qu'il avoit lui-même.

Ah ! Madame, qu'on a de pei-

ne à commettre effrontément une perfidie! Il faut que l'ame ſe ſente bien deshonorée par ce crime-là; il faut qu'elle ait une furieuſe vocation pour être vraye, puiſqu'elle ſurmonte ſi difficilement la confuſion qu'elle a d'être fauſſe.

Figurez-vous que Valville ne put jamais ſoutenir mes regards, que jamais il n'oſa fixer les ſiens ſur moi, malgré toute l'aſſurance qu'il tâchoit d'avoir.

En un mot, je ne le reconnus plus, ce n'étoit plus le même homme; il n'y avoit plus de franchiſe, plus de naïveté, plus de joïe de me voir dans cette phiſionomie autrefois ſi pénétrée & ſi attendrie quand j'étois préſente. Tout l'amour en étoit effacé; je n'y vis plus qu'embarras & qu'impoſture; je ne trouvai plus qu'un viſage froid & contraint, qu'il tâchoit d'animer, pour m'en cacher l'ennui, l'indifférence & la ſéchereſſe. Hélas! je n'y

pûs tenir, Madame, & j'eus bien-tôt baiſſé les yeux pour ne le plus voir.

En les baiſſant, je ſoupirai, il n'y eut pas moïen de m'en empêcher. Il le remarqua, & s'en inquiéta encore.

Eſt-ce que vous avez de la peine à reſpirer, Marianne, me dit-il? Non, lui répondis-je, tout cela vient de langueur: & puis nous fûmes l'un & l'autre un petit intervale de tems ſans rien dire; ce qui arriva plus d'une fois.

Ces petites pauſes avoient quelque choſe de ſingulier, nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens paſſés; & plus elles déconcertoient mon infidéle, plus elles devenoient fréquentes.

A mon égard, tout ce que j'étois en état de prendre ſur moi, c'étoit de me taire ſur le ſujet de ma douleur, & le reſte alloit comme il pouvoit.

Cette langueur que vous avez, m'attriſte moi-même, me dit-il: on nous avoit aſſuré que vous étiez plus rétablie (voïez, je vous prie, quels diſcours glacés!) vous diſſipez-vous un peu dans votre couvent? vous y avez des amies.

Oui, repris-je, j'y ai une Religieuſe qui m'aime beaucoup, & puis j'y vois Mademoiſelle Varthon qui eſt très-aimable. Elle le paroît, me dit-il, & vous devez en juger mieux que moi.

L'avez-vous fait avertir, lui dis-je? Sçait-elle que Madame de Miran va la venir prendre? Oui. Je penſe que ma mere a dit qu'on lui parle, répondit-il.

Vous ſerez bien aiſe de la mieux connoître, lui dis-je.

Eh! mais, je l'ai vûe ici une ou deux fois de la part de ma mere, & pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il; ne le ſçavez-

vous pas ? Elle doit vous l'avoir dit.

Oui, répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes ; lui, toujours par embarras, & moi, moitié par triſteſſe & par diſcrétion.

Ah ça ! tâchez donc de vous remettre tout-à-fait, Mademoiſelle, me dit-il : & enſuite : il me ſemble que j'entens ma mere dans la cour ; voïons ſi je me trompe, ajouta-t'il, pour aller regarder aux fenêtres.

Et ce petit mouvement lui épargnoit quelques diſcours qu'il auroit fallu qu'il me tînt pour entretenir la converſation, ou du moins ne l'obligeoit plus qu'à me parler de loin ſur ce ſujet qu'il verroit dans cette cour, & ſur ce qu'il n'y verroit pas.

Oui, me dit-il, c'eſt elle-même avec Madame Dorſin. Les voilà qui montent, & je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire, ſans que je lui diſſe un mot. J'étouffois mes ſoupirs pendant qu'il ſe ſauvoit ainſi de moi ; il deſcendit même quelques degrés de l'eſcalier pour donner la main à Madame Dorſin qui montoit la premiere.

La voilà donc cette chere enfant, me dit-elle en entrant, & en me tendant la main : graces au Ciel, nous la conſerverons. Nous ne devions venir que cette après-midi, Mademoiſelle ; mais j'ai dit à votre mere que je voulois abſolument dîner avec vous pour vous voir plus long-tems. Madame, (c'étoit à Madame de Miran à qui elle s'adreſſoit) elle eſt mieux que je ne croïois, elle ſe remet à merveille, & n'eſt preſque pas changée.

Je ne ſçais plus ce que je répondis. Valville étoit à côté de Madame Dorſin, & ſourioit en me regardant, comme s'il avoit eu

beaucoup de plaiſir à me voir auſſi. Ma fille, me dit Madame de Miran, tu ne t'es donc point habillée ? j'avois envoïé Valville pour te dire que je venois te chercher.

A ce diſcours qu'elle me tenoit de l'air du monde le plus affectueux, à ce nom de ma fille qu'elle me donnoit de ſi bonne foi, je laiſſai tomber quelques larmes, & en même-tems, je m'apperçus que Valville rougiſſoit ; je ne ſçais pourquoi ; peut-être eut-il honte de me voir ſi inutilement attendrie, & de penſer que ce doux nom de ma fille n'aboutiroit à rien.

En vérité, votre fille vous aime trop pour l'état de convaleſcente où elle eſt, dit alors Madame Dorſin ; elle n'a beſoin ni de ces petits mouvemens, ni de ces émotions de cœur qui lui prennent, & j'ai peur que cela ne lui

nuiſe : laiſſez-la ſe rétablir parfaitement, & puis qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joïe de vous voir : mais juſques-là point d'attendriſſement, s'il vous plaît. Allons, Mademoiſelle, tâchez de vous réjouir, & partons ; car il ſe fait tard.

J'attens Mademoiſelle Varthon, reprit Madame de Miran. Pour toi, ajouta-t'elle, nous t'emmenerons comme tu es : il n'eſt pas néceſſaire que tu remonte chez toi, n'eſt-ce pas ?

Hélas ! malgré toute l'envie que nous avons de l'avoir, je tremble qu'elle ne puiſſe venir, dit promptement Valville, qui, ſous prétexte de s'intéreſſer à ma ſanté, ne vouloit apparemment que me fournir une excuſe dont il eſpéroit que je profiterois ; mais il ſe trompa.

Vous m'excuſerez, Monſieur ; répondis-je, je ne me porte point

mal ; & puiſque Madame veut bien me diſpenſer de m'habiller, (notez que ce Madame étoit pour ma mere) je ſerai charmée d'aller avec elle.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Madame, reprit en riant Madame de Miran, à qui parles tu ? Ta maladie ta rendu bien grave ! Dites reſpectueuſe, ma mere ; & je ne ſçaurois trop l'être, repartis-je avec un ſoupir que je ne pus retenir, qui n'échappa point à Madame Dorſin, & qui confondit l'inquiet & coupable Valville ; il en perdit toute contenance ; & en effet, il y avoit de quoi. Ce ſoupir avec ce reſpect dans lequel je me retranchois, n'avoit point l'air d'être là pour rien. Madame Dorſin remarqua auſſi qu'il en avoit été troublé ; je le vis à la façon dont elle nous obſervoit tous deux.

Madame de Miran alloit peut-être me répondre encore quelque choſe,

choſe, quand Mademoiſelle Varthon entra dans un négligé fort décent & fort bien entendu.

Comme elle avoit prévû que malgré mes chagrins, je pourrois être de la partie du dîner, elle s'étoit ſans doute abſtenue, à cauſe de moi, de ſe parer davantage, & s'étoit contentée d'un ajuſtement fort ſimple qui ſembloit exclurre tout deſſein de plaire, ou qui, raiſonnablement parlant, ne me laiſſoit aucun ſujet de l'accuſer de ce deſſein.

Je devinai tout d'un coup ce ménagement apparent qu'elle avoit eu pour moi ; mais je n'en fus pas la dupe.

En pareil cas, une Amante jalouſe & trahie en ſçait encore plus qu'une Amante aimée. Ainſi ſon négligé ne m'en impoſa pas. Je vis au premier coup d'œil qu'il n'étoit pas de bonne foi, & qu'elle avoit tâché de n'y rien perdre.

La petite perſonne avoit bien voulu ſe priver de magnificence, mais non pas s'épargner les graces.

Et moi qui m'étois laiſſée comme je m'étois miſe en me levant, qui n'avois préciſément ſongé qu'à jetter ſur moi une mauvaiſe robbe, moi, ſi changée, ſi maigrie, avec des yeux éteins, avec un viſage tel qu'on l'a quand on ſort de maladie, tel qu'on l'a auſſi quand on eſt affligé (voïez que d'accidens à la fois contre le mien!) je me ſentis mortifiée, je vous l'avoue, de paroître avec tant de déſavantage auprès d'elle, & par-là, d'aider moi même à juſtifier Valville.

Qu'un Amant nous quitte & nous en préfére une autre; eh bien! ſoit; mais du moins qu'il ait tort de nous la préférer, que ce ſoit la faute de ſon inconſtance, & non pas de nos charmes, enfin, que ce ſoit une injuſtice qu'il nous faſſe: c'eſt bien la moindre choſe; & il

me ſembloit que je ne pourrois pas dire que Valville fût injuſte.

De ſorte que je me repentis de m'être engagée à dîner chez Madame de Miran : mais il n'y avoit plus moïen de s'en dédire.

Et puis dans le fond, il y avoit bien des choſes à alléguer en ma faveur : ma rivale, après tout, n'avoit pas tant de quoi triompher. Si elle étoit plus brillante que moi, ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable, c'eſt ſeulement qu'elle ſe portoit bien, & que j'avois été malade. J'étois diſpenſée d'avoir mes graces, & elle étoit obligée d'avoir les ſiennes ; auſſi les avoit-elle, & voilà juſqu'où elles alloient, pas davantage, au lieu qu'on ne ſçavoit pas juſqu'où iroient les miennes quand elles ſeroient revenues.

Je ne vous répéterai point tous les complimens que ces Dames lui firent. Il étoit heure de partir, & nous ſortîmes toutes deux du

couvent pour monter en carosse.

Nous voici arrivées, on servit quelques momens après.

J'appréhende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie, dit Madame de Miran, en me regardant après le repas; elle a je ne sçais quelle mélancolie que je n'aime point: étoit-elle de même dans votre couvent, Mademoiselle? (elle parloit à Mademoiselle Varthon, qui rougit de la question.)

Mais oui, Madame, à peu près, répondit-elle, elle a de la peine à revenir: il y a pourtant des momens où cela se passe; sa maladie a été longue & violente.

Madame Dorsin ne disoit mot, & nous avoit toujours examinés Valville & moi. Le repas finit, il faisoit beau, & on fut se promener sur la terrasse du jardin. La conversation fut d'abord générale; ensuite on demanda à Mademoi-

ſelle Varthon des nouvelles de ſa mere; on parla de ſon voïage, de ſon retour & de ſes affaires.

Pendant qu'on étoit là-deſſus, je feignis quelque curioſité de voir un cabinet de verdure qui étoit au bout de la terraſſe: il me paroît fort joli, dis-je à Valville, pour l'engager à m'y mener.

Oh! non, me répondit-il, c'eſt fort peu de choſe. Mais comme je me levai, il ne put ſe diſpenſer de me ſuivre, & je le ſéparai ainſi du reſte la compagnie.

Je vous demande pardon, lui dis-je en marchant; on s'entretient de choſes qui vous intéreſſent peut-être; mais nous ne ſerons qu'un inſtant.

Vous vous mocquez, me dit-il d'un air forcé, ne ſçavez vous pas le plaiſir que j'ai d'être avec vous?

Je ne lui répondis rien; nous entrions alors dans le cabinet, &

le cœur me battoit ; je ne ſçavois par où commencer ce que j'avois à lui dire.

A propos, commença-t'il lui-même, (& vous allez voir ſi c'étoit par un à propos qu'il devoit m'entretenir de ce dont il s'agiſſoit) vous ſouvenez-vous de cette charge que je veux avoir ?

Si je m'en reſſouviens, Monſieur ? ſans doute, repartis-je, c'eſt cette affaire-là qui a différé notre mariage ; eſt-elle terminée, Monſieur, ou va-t'elle bien-tôt l'être ?

Hélas ! non, il n'y a encore rien de fini, reprit-il : nous ſommes un peu moins avancés que le premier jour, ma mère vous en parlera ſans doute ; il eſt ſurvenu des oppoſitions, des difficultez qui retardent la concluſion, & qui, malheureuſement, pourront la retarder encore long tems.

Notez que c'étoit des difficul-

tez faites à plaiſir qui venoient de ſon intrigue, & de celle de ſes amis, ſans que Madame de Miran en ſçût rien, comme la ſuite va le prouver.

Ce ſont des créanciers, continua-t'il, des héritiers qui nous arrêtent, qu'il faut mettre d'accord, & qui, ſuivant toute apparence, ne le ſeront pas ſi-tôt. J'en ſuis au déſeſpoir, cela me chagrine extrêmement, ajouta-t'il, en faiſant deux ou trois pas pour ſortir du cabinet.

Un moment, Monſieur, lui dis-je, je ſuis un peu laſſe, aſſoïons-nous. Dites-moi, je vous prie, pourquoi ces difficultez vous chagrinent-elles?

Eh! mais, reprit-il, ne le devinez-vous pas? Eh! ce mariage qu'elles retardent; vous jugez bien que je ſerois charmé qu'on pût le conclurre; j'ai eu même quelque envie de propoſer à ma mère de

le terminer toujours en attendant la charge ; mais j'ai crû qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, & ne la pas trop presser, n'est-il pas vrai ?

Ah ! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis-je, ce ne sera jamais par elle que ce mariage manquera.

Non, certes, dit-il, ni par moi non plus ; je crois que vous en êtes bien persuadée : mais cela n'empêche pas que ce retardement ne m'impatiente, & je souhaiterois bien que ma mere eût été d'avis de ne pas remettre ; elle n'a pas consulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Eh ! de quel amour parlez vous donc, Monsieur, repris-je, seulement pour entamer la matiere ?

Duquel, me dit-il ? Eh ! mais du mien, Mademoiselle, de mes sentimens pour vous. Vous est-il nouveau

nouveau que je vous aime ? & vous en prenez-vous à moi des obſtacles qui arrêtent une union que je deſire encore plus que vous ?

Pour toute réponſe, je tirai ſur le champ un papier de ma poche, & le lui donnai : c'étoit la lettre qu'il avoit écrite à Mademoiſelle Varthon, & qui m'étoit reſtée, (vous le ſçavez.)

Comme je la lui préſentai ouverte, il la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confuſion il tomba : cela n'eſt point exprimable ; il eût fait pitié à toute autre qu'à moi ; il eſſaïa cependant de ſe remettre.

Eh bien ! Mademoiſelle, qu'eſt-ce que c'eſt que ce papier ? Que voulez-vous que j'en faſſe, me dit-il en le tenant d'une main tremblante ? Ah ! oui, ajouta-t'il enſuite en feignant de rire, & ſans trop ſçavoir ce qu'il diſoit ; je

vois bien, oui, c'eſt de moi, c'eſt ma lettre ; j'oubliois de vous en parler ; c'eſt une bagatelle. Vous étiez malade, la converſation rouloit ſur l'amour, & à l'occaſion de cela, j'ai plaiſanté ; voilà tout. Je n'y ſongeois plus ; c'eſt que nous nous ſommes rencontrés ailleurs Mademoiſelle Varthon & moi, je l'ai vûe chez Madame de Kilnare : hélas ! mon Dieu, tout le monde le ſçait, il n'y a pas de myſtére ; je vous voïois pas, & on s'amuſe. A propos de Madame de Kilnare, j'ai grande envie que vous la connoiſſiez ; je crois même lui avoir parlé de vous, c'eſt une femme de mérite.

Je le laiſſai achever tout ce diſcours qui n'avoit ni ſuite ni raiſon, & qui marquoit ſi bien le déſordre de ſon eſprit ; je me taiſois les yeux baiſſés.

Quand il eut fini : Monſieur, lui dis-je, ſans lui faire aucun re-

proche, & ſans relever un ſeul mot de ce qu'il avoit dit, je dois rendre juſtice à Mademoiſelle Varthon; ne l'accuſez pas d'avoir ſacrifié votre lettre, elle ne me l'a donnée ni par mépris, ni par dédain pour vous; je ne l'ai eue qu'à la ſuite d'un entretien que nous eûmes hier enſemble, & elle ne ſçavoit ni l'intérêt que je prenois à vous, ni celui que j'avois la vanité de croire que vous preniez à moi, je vous aſſure.

Mais, la vanité, reprit-il, avec une phiſionomie toute renverſée, la vanité? mais il n'y en a point là-dedans, c'eſt un fait, Mademoiſelle.

Monſieur, lui répondis-je d'un ton modeſte, aïez, je vous prie, la bonté de m'écouter juſqu'à la fin.

Mademoiſelle Varthon, à qui vous rendîtes une viſite il y a quelques jours, me dit, quand elle

vous eut quitté, qu'elle sortoit d'avec le fils de Madame de Miran qui étoit venu de sa part lui demander de ses nouvelles & des miennes ; & de la lettre que vous veniez de lui donner en même-tems, elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier, en apprenant que notre mariage étoit conclu, elle demeura interdite.

Ha, ha ! interdite, s'écria-t'il ? Eh ! d'où vient ? vous me surprenez ; que lui importe ?

Je n'en sçais rien, répondis-je. Mais quoi qu'il en soit, je m'en apperçus ; je lui en demandai la raison, je la pressai, l'aveu de la lettre lui échappa, & elle me la montra alors.

A la bonne heure, reprit-il encore, elle étoit fort la maîtresse, & ce n'étoit pas-là vous montrer quelque chose de bien important ; qu'est-ce que c'est que cette lettre ? elle en sçait bien la valeur ; & je

ne lui avois pas dit de ne la pas montrer.

Vous m'excuſerez, Monſieur, vous ne vous en reſſouvenez pas, & vous l'en priiez dans la lettre même, repattis-je doucement: mais achevons; je ne vous ai fait cette petite explication, qu'afin que Mademoiſelle Varthon, ſuppoſé qu'elle vous aime, comme aſſurément vous avez lieu de l'eſpérer, ne diſe point que j'ai parlé en jalouſe, ce qui ne me conviendroit pas avec une fille comme elle.

Mais qu'eſt-ce que cela ſignifie? Qu'eſt-ce que c'eſt que des explications, des jalouſies, s'écria-t'il? Que voulez vous dire? En vérité, Mademoiſelle Marianne, y ſongez-vous? Que je meurs ſi je vous comprends; non, je n'y entens rien.

Eh! Monſieur, lui dis-je, laiſſez-moi finir: avec qui vous ab-

baiſſez-vous à feindre ? Avez-vous oublié à qui vous parlez ? Ne ſuis-je pas cette Marianne, cette petite fille qui doit tout à votre famille, qui n'auroit ſçû que devenir ſans ſes bontez ? Et méritai-je que vous vous embarraſſiez dans des explications ? Non, Monſieur, ne m'interrompez plus, le tems nous preſſe ; il faut convenir de quelque choſe, vous ſçavez les diſpoſitions de votre cœur ; mais ſongez donc que Madame de Miran les ignore ; qu'elle vous croit toujours dans vos premiers ſentimens ; que d'ailleurs elle m'honore d'une tendreſſe infinie ; qu'elle ſe figure que je ſerai ſa fille ; qu'il lui tarde que je la ſois, & qu'elle pourra fort bien ſe réſoudre à ne pas attendre que vous aïez votre charge pour nous marier, d'autant plus que vous l'avez vous même, il n'y a pas long tems, fort preſſée pour ce mariage ; qu'elle croira

vous combler de joïe en l'avançant. Oh ! je vous demande, irez-vous tout d'un coup lui dire que vous ne voulez plus qu'il en soit question ? Je la connois, Monsieur, Madame votre mere a un cœur plein de droiture & de vertu ; & sans compter le chagrin que vous lui feriez, cela lui causeroit encore une surprise qui vous nuiroit peut-être dans son esprit, & il faut tâcher de lui adoucir un peu cette avanture-ci : une mere comme elle est bien digne d'être bien ménagée : & moi-même, pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle, j'en serois inconsolable. Eh ! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous & Madame de Miran, moi qui vous ai l'obligation de la bienveillance qu'elle a pour moi, & de tous les bienfaits que j'en ai reçûs ? Ah ! mon Dieu, ce seroit bien alors

que vous auriez raiſon de déteſter le jour où vous avez connu cette malheureuſe orpheline : mais c'eſt à quoi je ne donnerai pas lieu, ſi je puis. Ainſi, Monſieur, voïez comment vous ſouhaitez que je me conduiſe, & quel arrangement nous prendrons, afin de vous épargner les inconveniens dont je parle ; je ferai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus, ce qui n'eſt pas encore vrai ; & ce qu'après tout ce qui s'eſt paſſé, je n'aurois pas même la hardieſſe de dire, quand ce ſeroit une vérité. Mais, à l'exception de ce diſcours, vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez à propos que je tienne, vous êtes le maître ; & ce n'eſt que dans le deſſein de vous ſervir, que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier : ainſi expliquez-vous, Monſieur.

Juſques-là, Valville s'étoit dé-

fendu du mieux qu'il avoit pû, & avoit eu, je ne ſçais comment, le courage de ne convenir de rien: mais ce que je venois dire, le mit hors d'état de réſiſter davantage: ma généroſité le terraſſa, l'anéantit devant moi; je ne vis plus qu'un homme rendu, qui ne faiſoit plus myſtére de ſa honte, qui s'y laiſſoit aller ſans réſerve, & qui ſe mettoit à la merci du mépris que j'étois bien en droit d'avoir pour lui. Je ne fis pas ſemblant de voir ſa confuſion: mais comme il reſtoit muet, aïez donc la bonté de me répondre, Monſieur, lui dis-je; que me preſcrivez-vous?

Mademoiſelle, comme il vous plaira, j'ai tort, je ne ſçaurois parler: ce fut là toute ſa réponſe.

Il auroit cependant été néceſſaire de voir ce que je dirai, ajoutai-je encore d'un air franc & preſſant; mais il ſe tût, il n'y eut

plus moïen d'en tirer un mot.

Mademoiſelle Varthon, qui s'étoit détachée de nos deux Dames, approchoit pendant qu'elles ſe promenoient.

Monſieur, lui dis-je, dans l'incertitude où vous me laiſſez du parti que je dois prendre, j'en agirai avec le plus de diſcrétion qu'il me ſera poſſible, & il ne tiendra pas à moi que tout ceci ne réuſſiſſe au gré de vos deſirs.

Comme il reſtoit toujours muet, & que j'allois le quitter après ce peu de mots, Mademoiſelle Varthon, qui étoit déja à l'entrée du cabinet, feignit d'être ſurpriſe de nous trouver-là, & en même-tems de n'oſer nous interrompre.

Je vous demande pardon, nous dit-elle en ſe retirant, je ne ſçavois pas que vous étiez encore ici, & vous croïois deſcendus dans le jardin.

Vous êtes bien la maîtreſſe

d'entrer, Mademoiſelle, lui dis je ; voilà notre entretien fini, & vous auriez pû en être : Monſieur eſt témoin qu'il ne s'y eſt rien paſſé contre vous.

Qu'appellez-vous contre moi, répondit elle ? Eh ! mais vraiment, Mademoiſelle, je n'en doute pas : quel rapport y a-t'il de vos ſecrets à ce qui me regarde ?

Je ne repliquai rien, & je ſortis du cabinet pour retourner auprès de ces Dames, qui, de leur côté, venoient à nous ; de façon que nos deux Amans que je laiſſois ne pûrent tout-au-plus demeurer qu'un moment enſemble.

Je ne ſçais ce qu'ils ſe dirent ; mais je les entendis qui me ſuivoient, & en prêtant l'oreille, il me ſembla que Mademoiſelle Varthon parloit aſſez bas à Valville.

Pour moi, je revenois toute émûe de ma petite expédition ; mais je dis, agréablement émûe ;

cette dignité de sentimens que je venois de montrer à mon infidéle, cette honte & cette humiliation que je laissois dans son cœur, cet étonnement où il devoit être de la noblesse de mon procédé, enfin cette supériorité que mon ame venoit de prendre sur la sienne ; supériorité plus attendrissante que fâcheuse, plus aimable que superbe : tout cela me remuoit intérieurement d'un sentiment doux & flateur ; je me trouvois trop respectable pour n'être pas regrettée.

Voilà qui étoit fini : il ne lui étoit plus possible à mon avis d'aimer Mademoiselle Varthon d'aussi bon cœur qu'il auroit fait ; je le défiois de m'oublier, d'avoir la paix avec lui-même, sans compter que j'avois dessein de ne le plus voir, ce qui seroit encore une punition pour lui ; de sorte que tout bien examiné, je crois qu'en vérité je me le figurois encore plus

à plaindre que moi, mais qu'au surplus c'étoit sa faute : pourquoi étoit-il infidéle ?

Et c'étoient-là les petites pensées qui m'occupoient en allant au-devant de Madame de Miran, & je ne sçaurois vous dire le charme qu'elles avoient pour moi, ni combien elles tempéroient ma douleur.

C'est que la vengeance est douce à tous les cœurs offensés ; il leur en faut une, il n'y a que cela qui les soulage ; les uns l'aiment cruelle, les autres généreuse ; & comme vous voïez, mon cœur étoit de ces derniers : car ce n'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville que de ne lui souhaiter que des regrets.

Je vous ai déja dit que Mademoiselle Varthon & lui me suivoient, & ils nous eurent bientôt joints.

Il s'étoit élevé un petit vent assez incommode ; rentrons, dit

Madame de Miran, & nous marchâmes du côté de la salle.

Je m'apperçus que Madame Dorsin, qui avoit la bonté de s'intéresser réellement à moi, & qui, dans de certains soupçons qui lui étoient venus, avoit pris garde à toutes nos démarches ; je m'apperçus, dis-je, qu'elle fixoit les yeux sur Valville, qui, de son côté, détournoit la tête ; sa phisionomie n'étoit pas encore bien remise de tous les mouvemens qu'il avoit essuïés.

Madame de Miran même qui ne se doutoit de rien, lui trouva apparemment quelque chose de si dérangé dans l'air de son visage, que s'approchant de moi :

Ma fille, me dit-elle en baissant le ton, Valville me paroît triste & rêveur, que s'est-il passé entre vous deux ? Que lui as-tu dit ?

Rien dont il n'ait dû être fort content, ma mere, lui répondis-

je, & j'avois raiſon, il n'avoit en effet qu'à ſe louer de moi. Je vais lui rendre ſa gaïeté, j'y ſuis déterminée, me repartit-elle ſans s'expliquer davantage : & en ce moment nous rentrâmes tous.

Quand nous fûmes aſſis, Mademoiſelle, me dit Madame de Miran, Mademoiſelle Varthon eſt une amie devant qui on peut parler, je penſe, du mariage qui eſt arrêté entre vous & mon fils; j'eſpere même qu'elle nous fera l'honneur d'y être préſente : ainſi je ne ferai nulle difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune perſonne changea de couleur, elle en prévit une ſcéne où elle craignoit d'être impliquée elle-même : elle fit cependant une petite inclination de tête en remerciement de la confiance que lui marquoit Madame de Miran.

Mon fils, continua la derniere, vous rêvez à votre charge, & j'a-

vois résolu de ne vous marier qu'après que vous l'auriez ; mais je ne m'attendois pas à toutes les difficultez qui vous empêchent de l'avoir ; & puisqu'elles ne finissent point, qu'on ne sçait pas quand elles finiront, & qu'elles vous chagrinent, il n'y a qu'à passer par-dessus & terminer le mariage, avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque-tems. J'ai déja pris des mesures sans vous les avoir dites, il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir pour aller coucher à la campagne : Madame, ajouta-t'elle, en montrant Madame Dorsin, a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parloit de ma rivale) voudra bien venir aussi, & le lendemain c'en sera fait.

Ici Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avois jetté il n'y avoit qu'un instant ; Mademoiselle

ſelle Varthon rougiſſoit, & ne ſçavoit quelle figure faire; de mon côté, je me taiſois d'un air plus triſte que ſatisfait, & il n'y avoit point de malice à mon ſilence: mais c'eſt que ma tendreſſe & mon reſpect pour Madame de Miran, & peut-être auſſi mon amour pour Valville, m'ôtoient la force de parler, me lioient la langue.

Ainſi, il ſe paſſa un petit intervale de tems ſans que nous ouvriſſions la bouche Valville & moi.

A la fin, ce fut lui qui prit le premier ſon parti, bien moins pour répondre que pour prononcer quelques mots qui figuraſſent, qui tinſſent lieu d'une réponſe; car il n'en avoit point de déterminée, & ne ſçavoit ce qu'il alloit dire: mais il falloit bien un peu remplir ce vuide étonnant que faiſoit notre ſilence.

Oui da, ma mere, il eſt vrai,

vous avez raison ; il n'y a rien de plus aisé ; oui, à la campagne, quand on voudra, il n'y aura qu'à voir.

Comment? que dites vous ? Il n'y aura qu'à voir, reprit Madame de Miran, d'un ton qui signifioit : où sommes nous, Valville ? Etes-vous distrait ? Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? Que faut-il donc voir ? Est-ce que tout n'est pas vû ?

Non, Madame, répondis-je alors à mon tour en soupirant, non ; la bonté que vous avez de m'aimer vous ferme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage ; & je vous conjure par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée, par la reconnoissance éternelle que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de Monsieur votre fils, de ne le plus presser là-dessus, & d'abandonner ce projet.

Eh ! d'où vient donc, petite fille, s'écria-t'elle avec colere : car il s'en fallut peu alors qu'elle ne me dît des injures, & le tout par tendreſſe irritée ; d'où vient donc ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Non, ma mere, vous ne devez plus y penſer, ajoutai-je, en me jettant ſubitement à ſes genoux. J'y perds des biens & des honneurs ; mais je n'en ai que faire, ils ne me conviennent point, ils ſont au-deſſus de moi : Monſieur de Valville ne pourroit m'en faire part, ſans me rendre l'objet de la riſée de tout le monde, ſans paſſer lui même pour un homme ſans cœur. Eh ! quel malheur ne ſeroit-ce pas qu'un jeune homme comme lui, qui peut aſpirer à tout, qui eſt l'eſpérance d'une famille illuſtre, fût peut-être obligé de déſerter de ſa patrie pour avoir épouſé une fille que perſonne ne connoît, une fille que vous avez

tirée du néant, & qui n'a pour tout bien que vos charitez ! s'accoutumeroit-on à un pareil mariage ?

Mais que veut-elle dire avec ces réflexions ? De quoi s'avise-t'elle ? Où va t'elle chercher ce qu'elle dit-là, s'écria encore Madame de Miran en m'interrompant ?

De grace, écoutez-moi, Madame, insistai-je ; dans le fond ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions & des siennes, assurément c'est ma misere. Eh bien ! ma mere, vous y avez eu tant d'égard, vous y en avez tant encore, vous voulez que Marianne vous appelle sa mere, vous lui faites l'honneur de l'appeller votre fille, vous la traitez comme si elle l'étoit ; cela n'est-il pas admirable ! Y a t'il jamais eu rien d'égal à ce que vous faites ? Et n'est-ce pas là une misere assez honorée ? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils ? Et cette misere

eſt-elle une dot ? Non, ma chere mere, non. Votre cœur peut, tant qu'il voudra, me donner la qualité de votre fille, c'eſt un préſent que je puis recevoir de lui, ſans que perſonne y trouve à redire ; mais je ne dois pas le recevoir par les loix, je ne ſuis point faite pour cela. Il eſt vrai que je m'étois rendue à vos bontez ; je croïois tout ſurmonté, tout paiſible ; l'excès de mon bonheur m'empêchoit de penſer, m'avoit ôté tous mes ſcrupules ; mais il n'y a plus moïen, c'eſt tout le monde qui crie, qui ſe ſouleve, & je vous parle d'après tous les diſcours qu'on tient à Monſieur de Valville, d'après les perſécutions & les railleries qu'il eſſuïe, & qu'il trouve par-tout, de quelque côté qu'il aille ; quoiqu'il me le cache & qu'il n'oſe vous le dire, elles l'étonnent, il en eſt effraïé lui-même, il a raiſon de l'être ; & quand

il ne s'en soucieroit pas, ce seroit à moi à m'en soucier pour lui, & même pour moi : car enfin vous m'aimez, votre intention est que je sois heureuse, & ce seroit moi cependant qui trahirois les desseins de votre tendresse, des desseins que je dois tant respecter, qui méritent si bien de réussir, je les trahirois en consentant d'épouser Monsieur. Comment serois-je heureuse, s'il ne l'étoit pas lui-même, si je m'en voïois méprisée, si je m'en voïois haïe, comme on le menace que cela arriveroit ? Ah ! Seigneur, moi haïe!

A cet endroit de mon discours, un torrent de larmes m'arrêta.

Valville qui, pendant que j'avois parlé, avoit fait de tems en tems comme quelqu'un qui veut répondre, mais qu'on ne laisse pas dire, se leva tout d'un coup d'un air extrêmement agité, & sortit de la salle sans que personne le re-

tînt. On lui demanda compte de sa sortie.

De son côté, Madame de Miran étoit restée comme immobile; Madame Dorsin, morne & pensive, regardoit à terre; Mademoiselle Varthon, plus inquiéte que jamais de ce que je pourrois dire, ne songeoit qu'à prendre une contenance qui ne l'accusât de rien; de sorte que nous étions toutes, chacune à notre façon, hors d'état de parler.

Quant à moi, affoiblie par l'effort que je venois de faire, je m'étois laissée aller sur les genoux de Madame de Miran, & je pleurois.

Ces deux Dames après la sortie de Valville, furent quelques instans sans rompre le silence. Ma fille, me dit à la fin Madame de Miran d'un air consterné, est-ce qu'il ne t'aime plus?

Je ne lui répondis que par des

pleurs, & puis elle en verſa elle-même ; Madame Dorſin n'en fut pas exempte, elle me parut extrêmement touchée. J'entendis Mademoiſelle Varthon qui ſoupira un peu, on étoit ſur ce ton là, & elle s'y conforma ; enſuite on continua de ſe taire.

Mais, Madame de Miran fondant en larmes, & me ſerrant entre ſes bras, m'attendrit & me remua tant que mes ſanglots penſerent me ſuffoquer, & qu'il fallut me jetter dans un fauteuil. Allons, ma fille, allons, conſoles-toi, me dit-elle ; va, ma chere enfant, il te reſte une mere, eſt-ce que tu la compte pour rien.

Hélas ! c'eſt elle que je regrette, répondis-je je ne ſçais comment, & d'une parole entre-coupée : Eh ! pourquoi la regretter, me dit-elle, elle eſt plus ta mere que jamais ? Et moi, mille fois plus encore ſon amie que je ne l'étois,

tois, reprit Madame Dorsin la larme à l'œil, mais d'un ton ferme; & en vérité, ce n'est pas elle que je plains, Madame, c'est Monsieur de Valville; il fait une perte infiniment plus grande.

Ah! voilà qui est fini, je ne l'estimerai de ma vie, reprit Madame de Miran: mais, Marianne, comment sçais-tu qu'il aime ailleurs, ajouta t'elle? Par qui en es-tu informée, puisque ce n'est pas lui qui te l'a avoué? La connoît-on cette personne pour qui il rompt ses engagemens? Qui est-ce qui est digne de t'être préferée? Peut-elle te valoir? Espere t'elle de le retenir? Dis moi, t'a-t'on dit qui elle est?

Vous le sçaurez sans doute, ma mere, il faudra bien qu'il vous le dise lui-même, répondis-je; dispensez-moi, je vous prie, de vous en apprendre davantage. Mademoiselle, reprit encore Madame

de Miran en s'adreſſant à ma rivale, ma fille eſt votre amie; je ſuis perſuadée que vous êtes inſtruite, elle vous a apparemment tout confié; ne ſe tromperoit-elle point? Cette nouvelle inclination eſt-elle bien prouvée? J'ai quelquefois envoïé Valville à votre couvent; ſeroit-ce-là qu'il auroit vû celle dont il s'agit?

Dans le cas où ſe trouvoit Mademoiſelle Varthon, il auroit fallu plus d'âge, & plus d'uſage du monde qu'elle n'en avoit, pour être à l'épreuve d'une pareille queſtion. Auſſi ne put-elle la ſoutenir, & rougit-elle d'une maniere ſi ſenſible, que ces Dames furent tout d'un coup au fait.

Je vous entens, Mademoiſelle, lui dit Madame de Miran, vous êtes aſſurément fort aimable; mais après ce qui arrive à ma fille, je ne vous conſeille pas de compter ſur le cœur de mon fils.

Je ne me ſerois attendue ni à votre comparaiſon ni à votre conſeil, Madame, répondit Mademoiſelle Varthon avec une fierté qui fit ceſſer ſon embarras. A l'égard de Monſieur votre fils, tout ce que je penſe de ſon amour en cette occaſion-ci, c'eſt qu'il m'offenſe, & j'aurois crû que c'étoit-là tout ce que vous en auriez penſé auſſi. Mais, Madame, il ſe fait tard, voici l'heure de rentrer dans le couvent ; voulez-vous bien avoir la bonté de m'y renvoïer.

Vous jugez bien, Mademoiſelle, que je vous y reconduirai moi-même, repartit Madame de Miran. Et puis s'adreſſant à Madame Dorſin : vous ne nous quitterez pas ſi-tôt, lui dit-elle, je vais faire mettre les chevaux au caroſſe, je ſerai de retour dans un quart d'heure, & je compte vous retrouver ici avec Marianne.

Volontiers, dit Madame Dor-

ſin ; mais je ne fus pas de leur avis.

Ma mere, lui dis-je d'une voix encore fort foible, je ne connoîtrai jamais de plus grand plaiſir que celui d'être avec vous, j'en ferai toujours mon bonheur, je n'en veux point d'autre, je n'ai beſoin que de celui-là : mais Monſieur de Valville reviendra ce ſoir ; & ſi vous ne voulez pas que je meure, ne m'expoſez pas à le revoir, du moins ſi-tôt : vous ſeriez vous-même fâchée de m'avoir gardée, vous n'en auriez que du chagrin. Je ſçais combien vous m'aimez, ma mere, & c'eſt votre tendreſſe que je ménage, c'eſt votre cœur que j'épargne ; & il faut que ce que je dis-là ſoit bien vrai, puiſque je vous en avertis aux dépens de la conſolation que j'y perdrai ; mais auſſi, quand Monſieur de Valville aura pris un parti, quand il ſera marié, je ne prens plus d'in-

térêt à la vie, que pour être avec ma mere.

Elle a raiſon; cette avanture-ci eſt encore trop fraîche, & je penſe comme elle. Remettons-la dans ſon couvent, dit Madame Dorſin, pendant que Madame de Miran s'eſſuïoit les yeux.

Et en effet, cette derniere alla donner ſes ordres, & un inſtant après nous partîmes.

Jamais, peut-être, quatre perſonnes enſemble n'ont été plus ſérieuſes & plus taciturnes que nous le fûmes; & quoique le trajet de chez ma mere au couvent fût aſſez long, à peine fut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura; & il eſt vrai que les circonſtances où nous étions Mademoiſelle Varthon & moi, ne donnoient pas matiere à une converſation bien animée; il n'y eut de vif que les regards de Madame de Miran ſur moi, & que les miens ſur elle.

Enfin nous arrivâmes ; ma rivale descendit la premiere ; nous la suivîmes Madame de Miran & moi ; & Madame Dorsin qui m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de caresses & d'assurances d'amitié, resta dans le carosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tardoit d'être débarrassée de nous, sonna, fit un remerciement aussi froid que poli à ma mere ; la porte s'ouvrit, & elle nous quitta.

Je me jettai alors entre les bras de Madame de Miran, où je restai quelques instans sans force & sans parole.

Caches tes pleurs, me dit-elle tout bas, j'ai de la peine à retenir les miennes. Adieu : songes que tu es pour jamais ma fille, & que je te porte dans mon cœur ; je te viendrai voir demain : discours qu'elle me tint de l'air du monde le plus abbatu ; après quoi je ren-

rai moi-même : & pour vous rendre un compte bien exact de la disposition d'esprit où j'étois, je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

Et dans le fond, c'étoit assez-là comme je devois être. Je laissois Madame de Miran dans la douleur ; Madame Dorsin venoit de m'embrasser les larmes aux yeux ; mon infidéle lui-même étoit troublé, il en avoit donné des marques sensibles en nous quittant. Mon avanture remuoit donc les trois cœurs qui m'étoient les plus chers, auxquels le mien tenoit le plus, & qu'il m'étoit le plus consolant d'inquiéter. Vous voïez que mon affaire devenoit la leur, & ce n'étoit point là être si à plaindre ; je n'étois donc pas sans secours sur la terre, on ne m'y faisoit point verser de larmes sans conséquence ; j'y voïois du moins des amos qui honoroient assez la mienne

pour s'occuper d'elle, pour se reprocher de l'avoir attristée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligeoit. Et toutes ces idées-là ont bien de la douceur ; elles en avoient tant pour moi, que je pleurois moins par chagrin, je pense, que par mignardise.

Avançons : J'achevai la soirée avec mon amie la Religieuse, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'histoire.

Vous concevez bien que nous ne nous vîmes pas Mademoiselle Varthon & moi, & qu'il ne fut plus question de ce commerce étroit que nous avions eu ensemble. Elle sentit cependant la discrétion avec laquelle j'en avois usé à son égard chez Madame de Miran, & m'en marqua sa reconnoissance.

A neuf heures du matin le lendemain, une Sœur converse m'apporta un petit billet d'elle. Je l'ou-

vris avec un peu d'inquiétude de ce qu'il contenoit ; mais ce n'étoit qu'un ſimple compliment ſur mon procédé de la veille ; & le voici à peu près.

« Ce que vous fîtes hier pour » moi eſt ſi obligeant, que je me » reprocherois de ne vous en pas » remercier. Il ne tint pas à vous » qu'on ignorât la part que j'ai à » vos chagrins, & malgré les mou- » vemens où vous étiez, il ne vous » échappa rien qui pût me com- » promettre. Cela eſt bien géné- » reux, & les ſuites de cette avan- » ture vous prouveront combien » cette attention m'a touchée. » Adieu, Mademoiſelle. » Vous allez voir dans un inſtant ce que c'étoit que cette preuve qu'elle s'engageoit à me donner.

Je répondis ſur le champ à ſon billet, & ce fut la même Converſe qui lui remit ma réponſe ; elle étoit fort courte, je m'en reſſouviens auſſi.

» Je vous ſuis obligée de votre » compliment, Mademoiſelle ; » mais vous ne m'en deviez point ; » je ne m'en crois pas plus louable pour n'avoir pas été méchante. J'ai ſuivi mon caractére dans » ce que j'ai fait, voilà tout, & » je n'en demande point de ré» compenſe.

Madame de Miran m'avoit promis la veille de me venir voir, & elle me tint parole. Je ne vous ferai point le détail de la converſation que nous eûmes enſemble ; nous nous entretînmes de Mademoiſelle Varthon : & comme tous mes ménagemens pour Valville n'avoient ſervi à rien, je ne fis plus difficulté de lui dire par quel hazard j'avois ſçû ſon infidélité, & le tout à l'avantage de ma rivale, dont je ne lui confiai point mes diſpoſitions. Je pleurai dans mon récit, elle pleura à ſon tour : ce qu'elle me témoigna de ten-

dreſſe eſt au-deſſus de toute expreſſion, & ce que j'en ſentis pour elle, fut de même.

De nouvelles de Valville, elle n'avoit point à m'en dire : il ne s'étoit point montré depuis l'inſtant qu'il nous avoit quitté. Il étoit cependant revenu au logis, mais très-tard ; & ce matin même, il en étoit parti ou pour la campagne, ou pour Verſailles.

C'eſt moi qu'il fuit ſans doute, ajouta-t'elle ; je ſuis perſuadée qu'il a honte de paroître devant moi.

Et là-deſſus, elle ſe levoit pour s'en aller, lorſque Mademoiſelle Varthon, que nous n'attendions ni l'une ni l'autre, entra ſubitement.

J'avois deſſein de vous écrire, Madame, dit-elle à ma mere, après l'avoir ſaluée ; mais puiſque vous êtes ici, & que je puis avoir l'honneur de vous parler, il vaut

mieux vous épargner ma lettre, & vous dire moi-même ce dont il s'agit. Il n'eſt queſtion que de deux mots : Monſieur de Valville a changé ; vous croïez que j'en ſuis cauſe, j'ai lieu de le croire auſſi ; mais comment le ſuis-je ? c'eſt ce qu'il eſt eſſentiel que vous ſçachiez, & que tout le monde ſçache. Madame, il ne me conviendroit pas qu'on s'y trompât, & je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. Monſieur de Valville, pour la premiere fois de ſa vie, me vit ici le jour où je m'évanouis en faiſant mes adieux à ma mere ; vous eûtes la bonté de me ſecourir, il vous y aida lui-même, & j'entrai dans le couvent avec Mademoiſelle, que je venois de connoître, qui devint mon amie, mais qui ne me parla ni de vous, ni de Monſieur de Valville, ni ne m'apprit en quels termes elle en étoit avec lui.

Je le ſçais, Mademoiſelle, dit alors Madame de Miran en l'interrompant ; Marianne vient de m'inſtruire, & vous a rendu toute la juſtice que vous pouvez exiger là-deſſus. Mon fils vint vous voir, vous fit des complimens de ma part, vous laiſſa une lettre en vous quittant, & vous fit accroire que je l'avois chargé de vous la remettre ; vous ne pouviez pas deviner ; toute autre que vous l'auroit priſe : & puis vous n'en avez pas fait un myſtére, vous l'avez montrée à Mademoiſelle dès que vous avez ſçû qu'elle y étoit intéreſſée : ainſi je ne vois rien qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvée aimable, & s'il a oſé vous le dire, ce n'eſt pas votre fautre ; vous n'y avez contribué que par les graces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir, & vous n'êtes pour rien dans tout cela, ſuivant le rapport même de Marianne.

Ce rapport-là lui fait bien de l'honneur, toute autre à la place ne m'auroit peut-être pas traitée si doucement, reparrit alors Mademoiselle Varthon avec des yeux prêts à pleurer, malgré qu'elle en eût : & ce qui me reste à vous dire, c'est que vous aïez la bonté d'engager Monsieur de Valville à ne plus essaïer de me revoir, il le tenteroit inutilement, & ce seroit me manquer d'égard.

Vous avez raison, Mademoiselle, reprit ma mere, il ne seroit pas excusable, & je l'avertirai. Ce n'est pas que dans la conjoncture présente je ne fusse la premiere à souhaiter une alliance comme la vôtre, elle nous honoreroit beaucoup assurément ; mais mon fils ne la mérite pas, son caractére inconstant m'épouvanteroit ; & quand il seroit assez heureux pour vous plaire, en vérité, j'aurois peur, en vous le donnant,

de vous faire un très-mauvais préſent. Raſſurez-vous ſur ſes viſites; au reſte, il ſçaura combien elles vous offenſeroient, & j'eſpere que vous n'aurez point à vous plaindre.

Pour toute réponſe, Mademoiſelle Varthon fit une révérence, & ſe retira.

Elle s'imagina peut-être que j'eſtimerois beaucoup cette réſolution qu'elle paroiſſoit prendre de ne plus voir Valville, & que je la regarderois comme une preuve de la reconnoiſſance qu'elle m'avoit promiſe: mais point du tout, je ne m'y trompai point; ce n'étoit-là que feindre de la reconnoiſſance, & non pas en prouver.

Que riſquoit-elle à refuſer de voir Valville au convent? N'avoit-elle pas la maiſon de Madame de Kilnare pour reſſource? Valville n'étoit-il pas des amis de cette Dame? N'alloit-il pas très-ſou-

vent chez elle ? Et Mademoiſelle Varthon renonçoit-elle à y aller auſſi ? Tout cet étalage de fierté & de nobleſſe dans le procédé, n'étoit donc qu'une vaine démonſtration qui ne ſignifioit rien : & vous verrez dans la ſuite que je raiſonnois fort juſte ; mais il n'eſt pas tems d'en dire davantage là-deſſus. Revenons à moi.

Je ſuis née pour avoir des avantures, & mon étoile ne m'en laiſſera pas manquer : me voici un peu oiſive, mais cela ne durera pas.

Madame de Miran continuoit de me voir ; Valville, toujours abſent, ne paroiſſoit point : nous nous rencontrions Mademoiſelle Varthon & moi dans le couvent ; mais nous ne faiſions que nous ſaluer, & ne nous parlions point.

Il ne s'étoit encore paſſé que quatre ou cinq jours depuis notre dîné chez Madame de Miran, quand

Il me vint le matin une visite assez singuliere, & il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorsin, ce matin même, avoit été voir Madame de Miran ; elle y avoit trouvé un ancien ami de la maison, un Officier, homme de qualité d'un certain âge, & qui dans un moment va se faire connoître lui-même.

Il avoit fort entendu parler de moi à l'occasion de mon avanture chez le Ministre, & ne voïoit jamais ma mere qu'il ne lui demandât des nouvelles de Marianne, dont il faisoit des éloges éternels, fondés sur tout ce qu'on lui avoit rapporté d'elle.

Le bruit de ma disgrace s'étoit déja répandu ; on sçavoit déja l'infidélité de Valville ; peut-être lui-même, depuis que sa mere ne l'avoit vû, en avoit-il dit quelque chose à ses meilleurs amis, qui,

de leur côté, l'avoient confié à d'autres : & cet homme de qualité qui l'avoit apprise, n'étoit venu chez Madame de Miran, que pour être sûrement informé de ce qui en étoit.

Madame, lui dit-il, ce qu'on a publié de Monsieur de Valville est-il vrai ? On dit qu'il n'aime plus cette fille si estimable, qu'il l'a quittée, qu'il ne veut plus l'épouser. Quoi ! Madame, cette Mariannè si chérie, si digne de l'être, il ne l'aimeroit plus ! Je n'ai pas voulu le croire ; ce n'est apparemment qu'une calomnie.

Hélas ! Monsieur, c'est une vérité, répondit Madame de Miran avec douleur, & je ne sçaurois m'en consoler.

Ma foi, reprit-il, (car Madame de Miran me l'a conté elle-même) ma foi vous avez raison, il y auroit eu grand plaisir à être la belle-mere de cet enfant-là ; c'é-

roit une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc Monsieur de Valville ? a-t'il peur d'être trop heureux ? Je laisse le reste de leur entretien là-dessus. Madame de Miran alloit dîner chez Madame Dorsin ; cette derniere engagea l'Officier à être de la partie ; & tout de suite, à cause de l'extrême envie qu'il avoit de me connoître, ajouta qu'il falloit que j'en fusse.

Mais comme il étoit de fort bonne heure, que ces Dames ne vouloient pas partir si-tôt, & que cependant il étoit bon que je fusse prévenue, je vais donc envoïer à son convent, pour l'avertir que nous la prendrons en passant, dit ma mere.

Il est inutile d'envoïer, reprit cet Officier, j'ai affaire de ce côté là, & si vous voulez, je ferai votre commission moi-même ; donnez-moi seulement un petit

billet pour elle, il n'y a rien de plus simple ; on ne me renverra peut-être pas. Non certes, dit ma mere, qui sur le champ m'écrivit :

» Ma fille, je t'irai prendre à » une heure ; nous dînons chez » Madame Dorfin.

Ce fut donc avec ce petit passeport que cet Officier arriva à mon couvent. Il me demande, on vient me le dire, c'est de la part de Madame de Miran, & je descens.

Quelques Pensionnaires, ce jour-là même, m'avoient dit par hazard qu'elles viendroient l'après-dîné me tenir compagnie dans ma chambre ; de façon que, malgré mes chagrins, je m'étois un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Ce sont là de petites attentions chez nous qui ne coutent pas la moindre réflexion, elles vont toutes seules ; nous les avons sans le sçavoir. Il est vrai que j'étois affli-

gée; mais qu'importe, notre vanité n'entre point là-dedans, & n'en continue pas moins les fonctions: elle eſt faite pour réparer d'un côté ce que nos afflictions détruiſent de l'autre; & enfin on ne veut pas tout perdre.

Me voici donc entrée dans le parloir, je vis un homme d'environ cinquante ans tout au plus, de bonne mine, d'un air diſtingué, très-bien mis, quoique ſimplement, & de la phiſionomie du monde la plus franche, & la plus ouverte.

Quelque politeſſe naturelle qu'on ait, dès que nous voïons des gens dont la figure nous prévient, notre accueil a toujours quelque choſe de plus obligeant pour eux que pour d'autres. Avec ces autres, nous ne ſommes qu'honnêtes; avec ceux-ci, nous le ſommes juſqu'à être affables; cela ne ſuffit, qu'on ne s'en apperçoit

pas : & c'eſt ce qui m'arriva en ſaluant cet Officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat : il n'auroit pû, à moins que de s'écrier, ſe montrer plus ſatisfait qu'il le parut de ma petite perſonne.

J'attendis qu'il me parlât. Mademoiſelle, me dit il après quelques révérences, & en me préſentant le billet de ma mere : voici ce que Madame de Miran m'a chargé de vous remettre ; il étoit queſtion de vous envoïer quelqu'un, & j'ai demandé la préférence.

Vous m'avez fait bien de l'honneur, Monſieur, lui répondis-je en ouvrant le billet que j'eus bientôt lû. Oui, Monſieur, ajoutai-je enſuite, Madame de Miran me trouvera prête, & je vous rends mille graces de la peine que vous avez bien voulu prendre.

C'eſt à moi à remercier Madame de Miran de m'avoir permis de venir, me repartit-il ; mais

Mademoiselle, il n'est point tard, ces Dames n'arriveront pas si-tôt; pourrois-je, à la faveur de la commission que j'ai obtenue, espérer de vous un petit quart-d'heure d'entretien ? Il y a long-tems que je suis des amis de Madame de Miran, & de toute la famille, je dois dîner aujourd'hui avec vous: ainsi, vous pouvez d'avance me regarder déja comme un homme de votre connoissance; dans deux heures, je ne serai plus un étranger pour vous.

Vous êtes le maître, Monsieur, lui répondis-je, assez surprise de ce discours; parlez, je vous écoute.

Je ne vous laisserai pas long-tems inquiéte de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, Mademoiselle.

Je suis connu pour un homme d'honneur, pour un homme franc,

uni de bon commerce ; depuis que j'entens parler de vous, votre caractére eſt l'objet de mon eſtime & de mon reſpect, de mon admiration, & je vous dis vrai. Je ſuis au fait de vos affaires ; Monſieur de Valville, malheureuſement pour lui, eſt un inconſtant. Je ne dépens de perſonne, j'ai vingt-cinq mille livres de rente, & je vous les offre, Mademoiſelle, ils ſont à vous quand vous voudrez, ſauf l'avis de Madame de Miran, que vous pouvez conſulter là-deſſus.

Ce qui me ſurprit le plus dans ſa propoſition, ce fut cette rapidité avec laquelle il la fit, & cette franchiſe obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vû perſonne ſi digne qu'on l'écoutât que ce galant homme ; c'étoit ſon ame qui me parloit ; je la voïois, elle s'adreſſoit à la mienne, & lui demandoit une

réponſe

réponſe qui fût ſimple & naturelle, comme l'étoit la queſtion qu'il venoit de me faire. Auſſi laiſſant là toutes les façons, conformai-je mon procédé au ſien, & ſans m'amuſer à le remercier.

Monſieur, lui dis-je, ſçavez-vous mon hiſtoire?

Oui, Mademoiſelle, reprit-il, je la ſçais : voilà pourquoi vous me voïez ici ; c'eſt elle qui m'a appris que vous vallez mieux que tout ce que je connois dans le monde ; c'eſt elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez, Monſieur, lui répondis-je ; votre façon de penſer eſt bien rare, je ne ſçaurois la louer à cauſe qu'elle eſt trop à mon avantage ; mais vous êtes un homme de condition, apparamment?

Oui, me repartit-il, j'oubliois de vous le dire, d'autant plus qu'à mon avis ce n'eſt pas-là l'eſſentiel.

C'eſt ſur-tout l'honnête homme, ce me ſemble, & non pas l'homme de condition qui peut mériter d'être à vous, Mademoiſelle ; & comme je ſuis honnête homme, je penſe, autant qu'on peut l'être, j'ai crû que cette qualité, jointe à la fortune que j'ai & qui nous ſuffiroit, pourroit vous déterminer à accepter mes offres.

Il n'y a pas à héſiter ſur l'eſtime que j'en dois faire. Elles ſont d'une généroſité infinie, lui répondis-je ; mais ſouffrez que je vous le diſe encore ; Y avez-vous bien réfléchi ? Je n'ai rien, j'ignore à qui je dois le jour, je ne ſubſiſte depuis le berceau que par des ſecours étrangers ; j'ai vû pluſieurs fois l'inſtant où j'allois devenir l'objet de la charité publique ; & tout cela a rebuté Monſieur de Valville, malgré l'inclination qu'il avoit pour moi, Monſieur, prenez-y garde.

Ma foi, Mademoiſelle, tant pis pour lui, me répondit-il, ce ne ſera jamais-là le plus bel endroit de ſa vie. Au ſurplus, vous ne riſquez rien avec moi de pareil à ce qui vous eſt arrivé avec lui; Monſieur de Valville vous aimoit, & moi, Mademoiſelle, ce n'eſt point l'amour qui m'a amené ici. J'avois bien entendu dire que vous étiez belle; mais on n'eſt pas ſenſible à des charmes qu'on n'a jamais vûs, & qu'on ne ſçait que par relation. Ainſi, ce n'eſt pas un Amant qui eſt venu vous trouver, c'eſt quelque choſe de mieux: car qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Amant? C'eſt bien à l'amour à qui il appartient de vous offrir un cœur. Eſt-ce qu'une perſonne comme vous eſt faite pour être le jouet d'une paſſion auſſi folle, auſſi inconſtante? Non, Mademoiſelle, non; qu'on prenne de l'amour pour vous quand on vous

voit ; qu'on vous aime de tout ſon cœur, à la bonne heure, on ne ſçauroit s'en diſpenſer : moi, qui vous parle, je fais comme les autres ; je ſens qu'actuellement je vous aime auſſi, je vous l'avoue ; mais je n'ai pas eu beſoin d'amour pour être charmé de vous, je n'ai eu beſoin que de ſçavoir les qualitez de votre ame ; de ſorte que votre beauté eſt de trop, non pas qu'elle me fâche, je ſuis bien-aiſe qu'elle y ſoit aſſurément : un excès de bonheur ne m'empêchera pas d'être heureux ; mais enfin, ce n'eſt pas à cauſe de cette beauté que je vous ai aimée d'abord, c'eſt à cauſe que je ſuis homme de bon ſens ; c'eſt ma raiſon qui vous a donné mon cœur, je n'ai pas apporté ici d'autre paſſion. Ainſi mon attachement ne dépendra pas d'un tranſport de plus ou de moins ; & ma raiſon ne s'embarraſſe pas que vous aïez du bien,

pourvû que j'en aïe assez pour nous deux, ni que vous aïez des parens dont je n'ai que faire. Que m'importe à moi votre famille, quand on la connoîtroit, fût elle Roïale, ajouteroit-elle quelque chose au mérite personnel que vous avez? Et puis les ames ont-elles des parens? ne sont-elles pas toutes d'une condition égale? Eh bien! ce n'est qu'à votre ame à qui j'en veux, ce n'est qu'au mérite qu'elle a, en vertu duquel je vous devrois bien du retour. C'est à moi, Mademoiselle, si vous m'épousez, à qui je compte que vous ferez beaucoup de grace: voilà tout ce que j'y sçais. Au reste, quelque amour que je vienne de prendre pour vous, je ne vous proposerai pas d'en avoir pour moi; vous n'avez pas vingt ans, j'en ai près de cinquante, & ce seroit radoter que de vous dire: aimez-moi. Quant à votre

amitié, & même à votre eſtime; je n'y renonce pas, j'eſpére que j'obtiendrai l'une & l'autre; c'eſt mon affaire: vous êtes raiſonnable & généreuſe, & il eſt impoſſible que je ne réuſſiſſe pas. Voilà, Mademoiſelle, tout ce que j'avois à vous dire; il ne me reſte plus qu'à ſçavoir ce que vous décidez.

Monſieur, lui dis-je, ſi je ne conſultois que l'honneur que vous me faites dans la ſituation où je ſuis, & que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterois tout-à l'heure vos offres: mais je vous demande huit jours pour y penſer, autant pour vous que pour moi. J'y penſerai pour vous à cauſe que vous épouſez une perſonne qui n'eſt rien, & qui n'a rien; j'y penſerai pour moi à cauſe des mêmes raiſons; elles nous regardent également tous deux, & je vous conjure d'emploïer ces huit jours à examiner de votre cô-

té la choſe encore plus que vous n'avez fait, & avec toute l'attention dont vous êtes capable. Vous m'eſtimez beaucoup, dites-vous, & aujourd'hui cela vous tient lieu de tout, par le bon eſprit que vous avez: mais il faut regarder que je ne ſuis pas encore à vous, Monſieur; & nous ne ſerons pas plutôt mariés, qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais, qui feront des railleries ſur ma naiſſance inconnue, & ſur mon peu de fortune. Serez-vous inſenſible à ce qu'ils diront? Ne ſerez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille, & de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouſe; c'eſt à quoi il eſt néceſſaire que vous ſongiez mûrement, de même que je ſongerai à ce qui m'en arriveroit à moi, ſi vous alliez vous repentir de votre précipitation. Et puis, Monſieur, quand tous ces motifs de réflexion

ne m'arrêteroient pas, je n'aurois encore actuellement que la liberté de vous marquer ma reconnoissance, & ne pourrois prendre mon parti sans sçavoir la volonté de Madame de Miran. Je suis sa fille, & même encore plus que sa fille : car c'est à son bon cœur à qui j'ai l'obligation de l'avoir pour mere, & non pas à la nature : c'est ce bon cœur qui a tout fait ; de sorte que le mien doit lui donner tout pouvoir sur moi ; & je suis persuadée que vous êtes de mon avis. Ainsi, Monsieur, je l'informerai de la générosité de vos offres, sans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettiez de vous faire connoître.

Oh ! vous en êtes la maîtresse, Mademoiselle, répondit-il ; je me soucie si peu que vous me gardiez le secret, que je serai le premier à me vanter du dessein que j'ai de

vous

vous épouſer ; & je prétens bien que les gens raiſonnables ne feront que m'en eſtimer davantage, quand même vous me refuſeriez ; ce qui ne me feroit aucun tort, & ne ſignifieroit rien, ſinon que vous vallez mieux que moi : mais il eſt tems de vous quitter ; dans une heure au plus tard, ces Dames vont venir vous prendre ; vous n'êtes point habillée, & je vous laiſſe, en attendant de vous revoir, chez Madame Dorſin. Adieu, Mademoiſelle, je ferai des réflexions, puiſque vous le voulez, & ſeulement pour vous contenter : mais je ne ſuis pas en peine de celles qui me viendront, je ne m'inquiéte que des vôtres ; & d'aujourd'hui en huit, je ſuis ici à pareille heure dans votre parloir, pour vous en demander le réſultat, & de celles de Madame de Miran qui me ſeront peut-être favorables.

Et là-deſſus il ſe retira, ſans que

je lui répondiſſe autrement qu'en le ſaluant de l'air le plus affable & le plus reconnoiſſant qu'il me fût poſſible.

Je rentrai dans ma chambre, où je me hâtois de m'habiller. Ces Dames arriverent, je montai en caroſſe pour aller dîner chez Madame Dorſin, de chez qui je revins aſſez tard, ſans avoir encore rien appris à Madame de Miran de mon avanture avec l'Officier. Ma mere, vous reverrai-je bientôt, lui dis-je ? Demain dans l'après-dîné, me répondit-elle en m'embraſſant ; & nous nous quittâmes. Je ne parlai ce ſoir-là qu'à ma Religieuſe, que je priai de venir le lendemain matin dans ma chambre. Je voulois lui confier & la viſite de l'Officier, & une certaine penſée qui m'étoit venue depuis deux ou trois jours, & qui m'occupoit.

Elle ne manqua pas au rendez-

vous ; je débutai par l'inſtruire du nouveau parti qui s'offroit, qui étoit digne d'attention ; mais ſur lequel j'étois combattue par cette penſée que je viens de dire, qui étoit de renoncer au monde, & de me fixer dans l'état tranquille qu'elle avoit embraſſé elle-même.

Quoi ! vous faire Religieuſe, s'écria-t'elle ! Oui, lui répondis-je, ma vie eſt ſujette à trop d'événemens ; cela me fait peur, l'infidélité de Valville m'a dégoutée du monde. La Providence m'a fourni dequoi me mettre à l'abri de tous les malheurs qui m'y attendent peut-être ; (je parlois de mon Contrat) du moins je vivrois ici en repos, & n'y ſerois à charge à perſonne.

Une autre que moi, reprit-elle, applaudiroit tout d'un coup à votre idée ; mais comme je puis encore paſſer une heure avec vous, je ſuis d'avis, avant que de vous

répondre, de vous faire un petit récit des accidens de ma vie, vous en ferez plus éclairée ſur votre ſituation ; & ſi vous perſiſtez à vouloir être Religieuſe, du moins ſçaurez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots, voici comme elle commença, ou plutôt, voici ce qu'elle nous dira dans l'autre Partie.

Fin de la VIII. Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***

Par Monſieur DE MARIVAUX.

NEUVIEME PARTIE.

A PARIS,
Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

LA VIE
DE MARIANNE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

NEUVIEME PARTIE.

MADAME,

LA Religieuse qui m'aimoit & que j'aimois, ayant fermé la porte de ma chambre, se plaça près de moi & me tint ce discours.

Ma chere fille, dit-elle, les sentimens de votre âme, ont fait de vives impressions sur mon Es-

prit, je vous ſuis attachée par les doux liens d'une ſincere amitié & cette amitié là, feroit tout le bonheur de ma vie ſi je pouvois la paſſer avec vous : votre cœur m'eſt trop connu pour douter qu'il devint rebel à mes careſſes ; oh, ouy j'y compte ſur ce cœur ſi ſuſceptible de ſentimens, il ſeroit toute ma conſolation & adouciroit les peines qui me dévorent.

Si je ne conſultois donc que ma ſatisfaction, je louerois fort votre deſſein, & vous engagerois par mille façons à embraſſer la vie Religieuſe, mais la tendreſſe que j'ay pour vous m'oblige à vous dévoiler les manies qui regnent dans les Monaſteres, eh, ouy, elles ſont toutes ridicules & impertinentes ces manies là, ah! aimable Marianne, que je ſerois fachée de vous en voir la victime.

Peu inſtruite de nos maximes & de ce qui ſe paſſe dans l'interieur

des Cloitres, vous vous perſuadez y trouver un doux repos & une parfaite tranquilité, oh cela ne ſeroit pas vrai, la paix n'y regna jamais ; trompee par votre propre cœur vous formez ces idées, mais ces idées là ne ſont que des illuſions, mon experience en eſt une preuve, vous avez de l'Eſprit, une pénetration vive, vous allez juger vous même ſi cet Etat vous convient.

J'ay êté jeune, j'ay eu quelques grâces, j'ay aimé & j'ay cru d'etre aimée ; quoique d'une naiſſance diſtinguée, ma fortune étoit tres mediocre, mon amant puiſſamment riche devoit m'elever à un Etat brillant, ſa pretendue inconſtance, car je le croiois infidel, a cauſé mon entrée dans le Cloitre ; trop jeune pour en examiner les intrigues, j'ay donné tête baiſſée dans les fillets que les Religieuſes m'ont tendus pour m'arracher au

monde, ma naiſſance, une dotte paſſable, voila de ſeduiſans apas pour toutes les Nones en general, auſſi ſçurent-elles me captiver ; rien ne reſiſte à ces ſaintes ames.

Un dépit amoureux m'avoit jettée dans la Retraite, ce depit là, produiſit la vengeance, je me perſuadois que cette demarche réduiroit mon volage au deſeſpoir ; trompee par ces fauſſes images, j'ebauche & conſomme tout de ſuite mon ſacrifice, ſans avoir quitté mon point de vûe d'un ſeul inſtant.

A peine eus-je prononcé mes vœux, que les nuages qui m'avoient environnée juſques-là, ſe diſſiperent, je connus mais trop tard, qu'abuſée par des ſentimens equivoques, mes démarches avoient etées un peu précipitées. Marianne écoutez donc attentivement.

J'appris que mon amant n'au-

roit jamais été capable d'infidelité, ſi une jalouſie mal menagée ne m'avoit obligée à le maltraiter ; les faux raports d'une perfide amie m'entrainerent dans le piege qu'elle m'avoit tendu, je donnai aveuglement dans le panneau ; cette Demoiſelle, tres ſuſceptible d'impreſſion, touchée du merite de ce jeune & aimable Cavalier s'étoit laiſſée ſurprendre à un violent amour, cet amour impetueux l'engagea à me trahir, elle m'inſpira de la jalouſie, elle lui inſinua des ſoupçons.

Une fille eperduement amoureuſe ne menage rien pour parvenir à ſes fins ; elle crut, qu'en nous deſunifſant, elle le rendroit ſenſible à ſes charmes, elle me reſſembloit, mais en laid, elle s'abuſa & nous trompa tous deux : il fut outré de mes froideurs & moi de ſon inconſtance, il va comme un deſeſperé rejoindre ſon Regiment,

& je volle au Monaſtere, il ignoroit ma retraite, je ne ſçavois rien de ſa fuite ; la fauſſe amie profita adroitement de cette ſeparation, elle l'informe par des lettres pleines d'artifices, qu'un autre me captivoit, & qu'un himen alloit bientôt nous unir pour jamais, la rage s'empare de ſon Eſprit, il ſe Marie ſans amour, je me fais Religieuſe ſans vocation ; pendant qu'il forme ſes liens, j'en tiſſu d'autres pour m'aſſervir dans un dur eſclavage.

De retour dans la maiſon paternelle, il apprend avec ſurpriſe mes engagemens, il ne ſçait que penſer de mes démarches, cette idée là, l'inquiete, & le trouble, il veut s'en eclaircir.

Sa ſœur avec laquelle je n'avois aucune habitude vient au parloir, me demande & m'inſtruit du deſordre de ſon frere, j'apprens les motifs qui l'avoient engagé à me quitter bruſquement ; frappée

de ce denoüement, mes larmes furent les ſeuls interpretes des ſentimens de mon âme, elle lui en fait un réçit touchant, cet amant trouve le moïen de me parler, il ſe juſtifie, je m'explique, il connoit la malice de ſa pernitieuſe confidente & la trame qu'elle avoit ourdie pour nous ſeparer; ſes ſoupirs, & ſes larmes ne me prouvent que trop ſon innocence, alors je ſens vivement tout le prix de la perte que j'ai faite; mon malheur eſt ſans remede, ſon infortune n'a plus de reſources; figurez vous belle Marianne, quelle fut notre ſituation, pour moi l'Etat ou je me trouvai reduite ſeroit impoſſible d'exprimer; mon âme agitée des plus cruels tranſports boulverſa tous mes ſens, la clarté de mes yeux s'eclipſe tout à coup, je tombe pamée au milieu du parloir.

La Tourriere qui entendit le bruit

de ma chute accourt en diligence, mon amant assuré qu'on venoit à mon secours se retire pour épargner ma reputation et cacher son desordre, il ne pouvoit me soulager à cause des grilles qui nous separoient; revenue de ma foiblesse je me trouve dans mon lit travaillée d'une fievre ardente: que vous dirai-je, chere fille, je restai six mois malade & languissante, pendant les quels je reçu un nombre de lettres de mon malheureux amant; ses lettres bien loin de me calmer, aigrissoient ma douleur, plus je reflechissois plus ces reflexions là devenoient cruelles; ah! disois je, perdre ce qu'on aime & ce qui peut rendre heureuse c'est un malheur, mais le perdre par sa faute c'est un sujet de s'affliger d'autant plus grand que l'on ne peut se plaindre que de soi-même.

Ces plaintes irritérent mes desirs, mes desirs augmenterent mes peines, la situation de mon amant étoit à peu près egale à la mienne, voila un espece de soulagement, cela est vrai Marianne, cependant pensois-je en moi-même, la diversité des objets pourra calmer sa tristesse, les plaisirs ou sa naissance l'engagent adouciront peu à peu ses amertumes il m'oublira, je ne l'oublirai jamais, je le croiois alors comme vous ma fille, oui, disois-je, il sera toujours gravé dans mon cœur, mon esprit en est tout rempli, ils n'ai rien pour me distraire; ma flamme qui n'étoit qu'assoupie a repris toute son activité, mon esclavage m'effraye, la devotion me paroit fade et insipide; j'envisage les austerités de ma Regle comme un joug pesant et insuportable; ah Ciel! que vas je devenir, calmez votre courroux, envoiez moi une grâce

ſupericure à mon amour, m'ecriois-je à châque moment, mais l'ai-je meritée cette grâce, mon foible cœur plus ſuſceptible de tendreſſe humaine que d'impreſſions divines eſt-il capable de la goûter, ah chere amie, comment vous peindre ma détreſſe; que de plaintes ameres; que de ſanglots cuiſans, que de ſoupirs echapés, cela eſt bien vrai, ma fille, je ne vous en impoſe point, voiant que je pleurois, étoit ce de ſon infortune, ou de la mienne je n'en ſçai rien. Madame, j'avois peine à démeſler mes ſentimens dans ce moment là.

Ouy, Mariamne, continua-t-elle; uniquement conſentrée dans ma triſteſſe, j'ouvrois de grands yeux, & ne voiois rien; les intrigues monacales n'avoient point encore fait d'impreſſion ſur mon eſprit; à peine ſortie du noviciat je n'étois point innitiée dans ces

ridicules & damnables manies, mais j'eus bientôt ſujet d'en connoitre tout le fin ; ici l'amie dont je vous ai raporté le Diſcours, informée de la Cauſe de mon mal, entreprit de me conſoler, elle y reuſſit peu à peu, ſon langage paroiſſoit touchant, elle avoit eſſuié la même diſgrace, j'ecoutai ſes Conſolations, & ces Conſolations là, me firent impreſſion ; elle engagea même l'Abbeſſe qui avoit dans ce tems quelque bien veillance pour moi à me donner une charge afin d'etourdir mes chagrins par l'occupation ; on me fit ſeconde maîtreſſe des penſionaires, il falut obeir, mais cet emploi convoité par pluſieurs de nos méres me coûta bien cher ; écoutés bien Marianne ce qu'il me reſte à vous dire ; aprés cela décidez ſi vous etes née pour le cloître, & ſi un volage amant qui reviendra bientôt à vous peut vous

obliger à un pareil sacrifice ; c'est un pronostique vrai que je vous annonce, il fera reflexion à votre genereux procedé, à cette façon d'agir et de penser qui n'est connue que des grandes âmes, à ces charmes seduisans qui vous captivent tous les cœurs, à cet esprit orné des plus aimables qualités ; soïs assurée, ouy, ma fille cela est certain, qu'il est plus à plaindre que vous, qu'il connoit deja sa faute et qu'il sent plus le poids de son inconstance, que vous ne sentez celui de son infidelité.

Ah ma reverende mere, lui respondis-je epargnez mon foible cœur, ne flattez ni ma vanité ni mon amour, si Mr. de Valville ressent de la mortification, c'est à cause de Madame sa mere qui m'aime, avec la quelle il doit garder des mesures ; son cœur a encore toute sa tendresse, il n'a changé que d'objet, Mademoiselle Varthon a

des grâces, et ces graces là, me l'ont enlevé cette eſperance me paroit vaine, je n'oſe m'en flatter c'eſt donc nourir ma paſſion de vouloir me perſuader ſon retour vers moi, il n'y a aucune apparence, ouy je l'ai perdu pour toûjours et cette idée là me deſole; mais je vous ai interrompue achevez de grace à m'inſtruire des maximes de votre cloitre. La religieuſe mon amie reprit ainſi la ſuite de ſon diſcours.

Rien, dit-elle ma fille, n'eſt plus mepriſable, que l'envie, rien cependant de plus ordinaire dans le ſiecle ou nous vivons, elle regne dans les monaſteres infiniment plus que dans le monde; un cœur en eſt il eniché, il ne connoit ni probité, ni religion, un ami vous ſacrifie, un parent vous abandonne, un inconnu vous hait, un ennemi vous calomnie, elle diviſe une infinité de famille, elle boulverſe tous les cloitres, une religieuſe jalouſe de votre bonheur

eſt plus à craindre, qu'une lionne en furie elle fait jouer les plus artificieux reſſors pour vous trahir et vous perdre, et ces reſſors là ne manquent preſque jamais ; de là les cabales, les intrigues, les eſpioneries pour découvrir vos demarches, et empoiſonner vos actions, les moindres fautes ſont divulguées comme d'énormes ſcandals, elle envenime vos plus droites intentions ; ſon cœur corrompu par cette paſſion l'agite ſans ceſſe et cette agitation là lui procure toujours les moïens de vous nuire, tantôt c'eſt une parole indiſcrette qu'elle traitte de ſcandaleuſe, une foible irreverence qu'elle nomme impieté, eſt on au parloir elle a vû, ſoutiendra-t-el, accorder, des faveurs à un homme, des badinages hardis et effrontés, elle a entendu des converſations tendres et equivoques, elle fait voller ſes idées de bouche en bouche,

c'eſt

c'eſt dira-t-elle, une confidence qu'on lui a faite, c'eſt un ſecret qu'elle confie, mais bien perſuadée qu'on ne le gardera pas ce ſecret là, celle-ci le dit à une autre, une troiſieme à un quatrieme, ces ſaintes femmes augmentent toujours les objets, inſenſiblement les ſuperieures en ſont informées, ces idées les indiſpoſent contre vous, et vous les ignorez ces indiſpoſitions là, on vous les cache ſoigneuſement on n'a garde de vous prevenir, ce n'eſt pas là une charité qu'elles connoiſſent, elles preferent le ſcandal, afin de vous prendre ſur le fait.

Ces ſoupçons qui ne ſont encore que de foibles indices ſe fortifient peu à peu, enſuite on vous tourmente, la plus legere faute eſt punie de la derniere rigeur, alors votre amour propre s'irrite, le cœur ſe revolte, vous criez à l'injuſtice, en un mot vous devenez

le martire de votre temperament, pendant que vos superieures vous rendent la victime de leurs faux prejugés.

L'esprit dechiré par mille chicanes qu'on vous intente journellement s'afflige et devient tiede sans la pratique de la vertu, la pieté paroit incomode, les devoirs sont observés avec une excessive nonchalance, on n'y trouve ni goût, ni plaisir: parceque vous ne jouissez pas de la tranquilité necessaire. La ferveur de votre état eteinte par les mortifications qui vous arrivent; le ressentiment prend sa place, et ce ressentiment là, vous devore par ce qu'il est restreint par l'impuissance de se venger, alors tout vous déplait, rien ne vous console adieu la paix, le coeur n'est plus capable de la savourer.

Ces tracasseries, Marianne, vous paroissent peut etre en ce moment de peu d'importance, mais elles de-

viendroient tres pesantes si vous y eties exposée une ame qui a des sentimens et qui pense d'une certaine façon ne peut digerer ces minuties là, quelques frivoles qu'elles vous semblent, elles vous troublent elles vous inquietent, elles vous chagrinent, elles produisent la nonchalance et la tiedeur, or il est rare quand la tiedeur n'enfante pas l'indevotion, mais voici d'autres maximes plus touchantes qui vous etonneront sans doute.

Pour mieux vous les faire sentir il faut remarquer que de toutes les religieuses qui composent les monasteres il n'y en a pas le quart, non je dis, pas le quart qui embrassent la vie monastique par amour de Dieu, les unes y sont forcées par des parens inhumains qui veulent enrichir un aine, les autres par un dépit amoureux, ayant conçu de la tendresse pour un homme qu'on ne veut point qu'elles epousent;

quelques fois pour se venger d'un amant infidel : celles-ci ; par neceſſité étant d'une naiſſance qu'elles ne peuvent ſoutenir, celles là par les amorces des nones qui leurs tendent des pieges preſqu'inviſibles, ces dernieres ſont pour l'ordinaire des filles riches ou de naiſſance, et trop jeunes pour examiner leur vocation.

Les religieuſes toujours extremement alertes quand il s'agit de l'intereſt, car cet intereſt là, eſt le mobil de toutes leurs actions, ont une penſionaire donc les parens ſont opulens ſoiés aſſurée qu'elles ne la manqueront pas, l'abbeſſe la convoite-t-elle, diſons plutôt ſon argent, toute la communauté en eſt avertie, c'eſt à qui s'empreſſera à l'amadouer à fin de lui tendre un ameçon tout-à-fait inviſible, cet ameçon là ne manque preſque jamais, elle eſt diſtinguée de toutes ſes compagnes, les louanges et la flatterie lui ſont pro-

diguées, on l'applaudit à tout, on ne lui refuse rien ; les bonbons, les confitures vollent à tous momens dans sa chambre, l'abbesse la met de tous ses menus divertissement lui promet qu'elle remplira sa place apres sa mort, il n'y eut jamais de sujet si digne que cet enfant, voicz s'ecrie-t-elle quelle douceur, quelle phisionomie, ah mon ange, ah ouy vous êtes une predestinée, cet pauvre enfant etourdie, dit souvent des sotises ; ah admirés s'ecrie encore cette sainte abbesse qu'elle tournure d'esprit, qu'elles saillies spirituelles et fines, non mon ame, non, ma chere enfant, il n'y a rien de mieux que vous, il ne faut jamais nous quitter, en un mot on s'y prend par tant de manieres qu'à la fin on triomphe de cette innocente, apres ces preludes, les directeurs s'en meslent, on la confie à un homme adroit et rusé qui joue au mieux

son personnage soit dans la confession, soit dans les entretiens qu'il a avec elle, ici c'est une peinture effroiable du siecle, une idée ravissante de la vie monastique, et des douceurs qu'elle goutera dans ces seconds champs Elisées.

Une fille de 14 à 15 ans n'est guere capable de sages reflexions, elle se forme des chimeres et ces chimeres là se fortifient insensiblement et l'engagent malgré parens et amis à sacrifier sa liberté; à peine est elle sortie du noviciat que les caresses et la complaisance cessent, surprise du peu d'egard que l'on a pour elle, elle dit en elle-même, qu'ay je fait, toutes les religieuses me fuient et me rient au nez, une sœur converse aussi stourdie que grossiere lui a dit une sottise, elle s'en plaint, on se mocque d'elle, plus elle avance en age, plus ses lumieres s'augmentent, plus elle reçoit de

mortifications, ces lumieres là devoilent la foibleſſe de ſa raiſon, elle commence à s'appercevoir que la vie religieuſe n'eſt rien moins que religieuſe, elle entrevoit des intrigues, des galanteries, de l'ambition, et tous les deſordres qui ſont dans les ſiecles, ſi ils ſont moins eclatans, ils ſont plus ſenſuels et plus pernicieux, elle s'y plonge avec d'autant plus de facilité et d'ardeur qu'elle n'en connoit point les conſequences, les deſirs s'irritent par la contrainte, elle connoit mais trop tard qu'elle a été abuſée, alors, le dépit, le chagrin, ſouvent même le deſeſpoir lui font donner dans un travers qui bouleverſe toutes les bonnes diſpoſitions de ſon ame.

Elle voit ſans ceſſe de pareils exemples, ces exemples là la corrompent, elle ſuit le torrent, le ſuivent la mene bientôt à la galanterie, et comme elle n'a point en-

core aimé elle pouſſe la tendreſſe à l'excès, alors plus de menagement, le ſcandal ſurvient, on la reſſere, on la chatie, il n'y a plus de liberté à eſperer pour elle, que devient dans ce moment cette infortunée creature ? jouit elle ? de la paix & de la tranquilité qu'elle devoit eſperer.

Vous me direz ſans doute, Marianne, qu'il n'y à point de mauvais exemple qui puiſſent engager une fille ſage à ſortir des regles de la bienſeance, ſoit, mais cette jeune perſonne peut elle reſiſter à des objets ſeduiſans qu'on lui preſente chaque jour, une Religieuſe qui n'a point d'attraits, ou dont les attraits ſont diminués ſçait que ſon bon ami eſt genereux & qu'il payera bien la connoiſſance qu'on lui procure de cette jeune enfant elle l'engage à de fauſſes demarches, un homme amoureux ne reſpecte

ſpecte pas beaucoup le voile, il eſt propre à inſpirer de l'amour, le cœur de cette fille ſe prent imperceptiblement elle voit que c'eſt uſage du Cloitre, on lui inſpire, ou lui inſinue ces idées, n'echouera telle pas dans de frequens têtes à têtes quand on expoſe trop la vertu elle fait toujours nauffrage; ouy ma fille cela n'eſt que trop vrai. D'une autre coté ſi elle eſt rebele à ces fatales inſtructions elle déplait à cette confidente, qui ne manque pas de la chagriner en toute occaſion; les autres s'en moquent; elle ſe donne, diſent elles, un ridicule effroiable; elles ſe moquent d'elle, comme d'une idiote, en fin, chere fille, vous étes forcée d'étre vicieuſe pour etre à la mode de ces nones là.

Les autres, quoiqu' avec moins de vocation, ſont plus heureuſes leur coeur deja uſé par la galanterie, ſcait ſe contraindre dans cer-

taines bornes, leur flamme eſt vive, mais elles ont l'art de diſſimuler & de cacher ſoigneuſement les Etincelles qui pourroient s'evaporer ; & cette flamme là moins active eſt couverte de certains nuages qui en font diſparoitre la groſſiereté ; la prudence, diſons mieux, la crainte les engage à conſerver certains menagemens, que l'experience neuve des autres ne connoit point, elles commettent impunement le crime ſans s'expoſer au danger ; ayant des ruſes impenetrables pour le cacher, ſi l'amour n'eſt pas de concert avec leurs actions, l'intereſt y ſupplée ; un amant genereux eſt plus de leur goût qu'un amant aimable ; ſes preſens lui tiennent lieu de merite ; la jeuneſſe, ni la figure, ne ſont rien chez elles, un vieillard laſſé leur ſemble une meilleure fortune, pourvû qu'il ne ſoit point avare, on riſque moins & on profite

d'avantage; un jeune, eſt preſque toujours etourdi et imprudent, elles le fuient, elles le deteſtent.

C'eſt là, Marianne, la vie des religieuſes, je dis de toutes ſans exception, entendez vous chere fille, ouy de toutes c'eſt une verité; ſi une vieille decrepite ne peut captiver perſonne, elle a d'autres batteries encore plus pernicieuſes; informée par exemple, qu'une jeune perſonne ſera renfermée à cauſe d'une galanterie que les parens n'approuvent pas, elle devient ſa confidente, elle ſçait que cette jeune fille ne peut avoir accès au parloir, elle la flatte et tire peu à peu ſon ſecret qu'elle ſçait auſſi bien qu'elle, cette pauvre enfant ouvre ſon coeur à cette megere, alors elle luí fait mille offres de ſervices; par elle l'amant eſt informé de la retraite de ſa maitreſſe, les lettres vollent par ſes intrigues,

le ſecret eſt conſervé ſi on la paye bien ; ce couple peu à peu trouve le moien de ſe parler, ils prennent enſemble des meſures afin de ſe tirer de l'eſclavage, la vieille confidente entre dans ce projet, et le perfectione, enfin on lui fait eſcalader les murs, la demoiſelle diſparoit.

Cette vie chere Marianne eſt-elle bien vertueuſe, la paix et la tranquilité y regnent elles beaucoup, je penſe, que vous croiez que non ; ah vous penſez la verité ; ces âmes la ont elles de la Pieté & de la Religion, eh non, ma chere fille, tout cet exterieur qui vous ſemble ſi compoſé, n'eſt qu'une pure hipocriſie qui cache les plus grands deſordres ; & cette hipocriſie là enfante preſque toujours l'irreligion, eh bien, vous qui avez des ſentimens, une âme noble, un cœur qui penſe d'une certaine façon, pourriez vous en-

trer dans un pareil manege, viveriez vous tranquile dans un semblable ſejour.

Eh, non, Madame, lui repondis je, ſur ce pied là, mon eſprit n'eſt pas fait pour le cloitre, ſi ils ſont tels que vous les repreſentez, j'y renonce pour toujours, vous m'en donnez une terrible idée & cette idée là, me fait fremir : eh mais, ma fille, pourſuivit elle, cela n'eſt que trop vrai j'ay plutôt ebauché le portrait que de vous le faire au naturel, ecoutez maintenant la ſuite de mes infortunes.

Je crois que vous me connoiſſez & que votre penetration m'a developé ; elevée d'une certaine maniere, cette maniere là m'avoit inſpiré des ſentimens & de la vertu, une certaine elevation d'âme n'a jamais pu me determiner à romper dans le deſordre, puiſque conſolée de mon malheur je commençois à en faire un Sacri-

fice à Dieu, mais de cuisans chagrins me replongerent dans un tel aneantissement que le courage m'abandonna absolument, je dis absolument car à peine eus-je le loisir de reflechir tant on absorba mes idées.

Celles de nos meres qui avoient conçu de la jalousie contre moi à cause de ma charge de sousmaitresse des pensionaires, informées de mon avanture, du sujet de ma maladie & de cette langeur qui ne me quittoit point, exagererent tellement cette petite catastrophe qu'à peine y paroissoit il de la vrai semblance, on est un peu fiere lors qu'on n'a rien à se reprocher, je mepris ces contes comme indignes de moi, & ce mepris là acheva de les revolter de sorte qu'elles ne garderent aucune mesure.

Mon amant sejourna pres de deux ans chez lui, il m'ecrivoit tous les jours des lettres, il venoit me

voir une fois chaque semaine, je jouissois alors d'une assez grande liberté, mais cette liberté là, ne me faisoit point oublier mon devoir & ce que je me devois à moi-même, ma passion étoit encore forte, je l'avoue, celle de mon amant ne sembloit point ralantie, cependant les conseils de mon amie, m'avoient un peu fortifiée contre les sentimens de ma tendresse, je n'étois point tout à fait tranquille, mais je ne sentois point ce feu ardent qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est consentré, il est vrai que je regrettois quelques fois sa perte & la precipitation avec la quelle je m'étois separée du monde ma langeur en étoit une preuve, je ne lui en faisois point un mistere, les soupirs, & les larmes de ce jeune cavalier me penetroient, ils m'attendrissoit, & voila tout, son respect étoit grand, ma modestie

ne se derangeoit point cependant le croirez vous, Marianne, on empoisonna tellement ses visites que je me vis tout-a-coup, ouy tout subitement ma chere fille, precipitée dans la plus triste infortune.

Ces indignes compagnes surprirent les lettres de mon amant, or ces lettres là n'étoient que tendres et non pas libertines; ce n'etoit pas assez pour remplir leurs projets elles en contrefont l'ecriture, en fabriquent de fausses, qu'elles porterent à l'abbesse, et cette lettre, que disoit-elle? Ah Marianne, les plus affreuses calomnies, elle supposoit que j'étois enceinte, elle m'indiquoit un moïen de m'echaper, & un azil préparé pour me mettre à couvert; de pareilles inventions font horreur, je n'y pense encore qu'avec effroi, ouy, cette seule pensée me boulverse les sens; je ne puis y tenir.

L'abbeſſe deja prevenue contre moi donne dans ce groſſier paneau & ſans nulle autre information me fait enfermer dans une etroite priſon ou j'ay reſté une année ſans pouvoir me juſtifier, ma nouriture étoit un peu de pain avec de l'eau; vous devez penſer ma chere fille, que ce deſaſtre me terraſſa, j'ignorois les raiſons de ma captivité, & ces raiſons là, cauſoient mon plus grand ſupplice; ma conſcience ne me reprochoit point de faute capitale, ni contre l'honneur ni contre à la bienſeance, je ne meritois donc point un pareil châtiment.

Perſonne ne m'approchoit, j'étois un opprobre à toute la communauté, cependant j'oſe dire qu'il y en avoit peu parmi elles, qui ne fuſſent plus criminelles que moi; une ſœur converſe qui m'apportoit ma nourriture me regardoit avec mepris, jamais elle ne repondoit à mes queſtions que

par des invectives; jugez, ma chere fille, de mon état, une dure & rude captivité, ma reputation entierement perdue par les plus horribles calomnies, un amour encore mal éteint qui me rongeoit l'âme, des vœux imprudens qui m'asservissoient toute ma vie à vivre avec des monstres, sans honneur, sans vertu, toujours prestes à sacrifier leur prochain pour assouvir leur vangeance, ne sont-ce pas là de cuisans chagrins où trouverez vous un cœur assez noble, ou une âme assez degagée de la matiere qui soutienne avec une ferme constance de tels revers; ah Marianne votre deplaisir approche-t'il de ce malheur là, non ma chere fille, il s'en faut de beaucoup, qu'en pensez vous, Marianne; mais je finis vous me paroissez trop attendrie, mon recit vous touche n'est il pas vrai, eh bien je vas abreger.

Heureuſement pour moi l'Abbeſſe qui gouvernoit alors mourut après onze mois de captivité, une des religieuſes qui étoit entrée dans ce diabolique complot tomba auſſi malade & fut reduite à l'agonie, touchée de repentir elle revele tout ce miſtere d'iniquité, la nouvelle abbeſſe inſtruite de cette confeſſion, moins prevenue, ou moins mechante que la precedente, me fit ſortir de priſon, elle me trouva dans un état qui lui arracha des larmes, de ſorte qu'elle ne negligea rien pour me conſoler elle fit de rigoureuſes informations, elle decouvre enfin toute la ſupercherie, ma reputation fut un peu retablie: & voila tout; quoiqu'il y ait plus de quinze ans que ce deſaſtre m'eſt arrivé, j'en ai toujours l'idée remplie une certaine horreur s'eſt emparée de mon âme je regarde toutes mes compagnes comme des monſtres

cruels toujours attentives à me devorer, un tête à tête avec quelqu'une me fait trembler, un saisissement de cœur m'attaque lors qu'elles me caressent, en un mot tout ici me paroit à craindre & c'est la raison qui me determine à être presque toujours seule. vous avez sçu belle Marianne trouver le moïen de m'attacher, mais ce n'est qu'apres bien des reflexions que je me suis livrée à vous aimer.

Si mes malheurs vous touchent, chere fille, profitez en pour banir à jamais le dessein que vous aviez d'entrer dans un Monastere, calmez plutôt votre chagrin, la vie est sujette à tant d'accidens que vous devez envisager la perte d'un amant comme la moindre de toutes les afflictions, une autre fois je vous dirai ma pensée touchant l'autre article; mais la cloche m'appelle à l'eglise, adieu chere amie jusqu'a ce soir.

Je vous dirai, Madame, que je fus vivement penetrée des malheurs de cette aimable religieuſe, je dis aimable ce n'eſt pas encore lui rendre juſtice, car outre mille qualités reſpectables, elle avoit beaucoup de pieté & de religion, & c'eſt beaucoup dire eu egard à ſes chagrins & aux mauvais exemples qu'elle avoit ſans ceſſe devant les yeux; des ce moment le cloitre me parut un azil mal aſſuré pour mon repos, mes penſées ſur une ſemblable retraite changerent tout à fait, & ce changement là me toucha, mais ne m'affligea point; une autre idée me captiva un inſtant, la devineriez vous bien, Madame, je crois que non, cependant je vous ai parlé de cet homme de condition qui m'avoit propoſé de m'epouſer vous en ſouvient il? oh! je crois que ouy, auſſi bien que de ſa maniere de s'expliquer;

cette maniére aiſée n'étoit pas des plus galantes, elle n'étoit que franche & naive, & celle la, vaut bien l'autre, diſois-je en mon petit moi-même, il a du monde, & beaucoup de monde, repétois-je, un grand ſçavoir vivre; une converſation aiſée & tres agreable, car il ne m'étoit point echapé pendant tout le tems que nous reſtames chez Madame Dorſin, oh ça, Marianne, que feras tu, c'eſt toujours moi qui parle; lui diras tu ouy, à ce galant homme, en verité je le crois, ſi ma chere mere y conſent, mais que lui donnerai je; oh ici je m'egare, je me trouble, ouy que lui donnerai je, repris-je, je n'ai rien, je ne poſſede rien, mon coeur n'eſt plus à moi, il eſt abſolument à Mr. de Valville, ouy je dis abſolument, il me ſera impoſſible de l'oublier, tout ingrat & infidel qu'il eſt, je ſerai done

malheureuſe & ce brave homme auſſi, puiſqu'il me ſera impoſſible de l'aimer.

J'en étois là Madame quand une ſœur converſe vint me dire, on vous attend au parloir, c'eſt Madame de Miran & Madame Dorſin, bien, dis-je, cela eſt bien, j'aurai deux conſeilleres au lieu d'une; ah ma chere mere bon ſoir, que je ſuis ravie de vous voir & auſſitôt je ſaiſi ſa main, que je baiſai avec les plus vifs tranſports d'amitié, ne ſoiez pas fachée Madame dis-je, à Madame Dorſin ſi mes tranſports m'empeſchent de vous temoigner la plus tendre reconnoiſſance, point de compliments avec moi ma chere Marianne, repond-elle, je ſuis charmée de vos attentions pour cette mere qui vous aime tant.

Eh bien dit alors Madame de Miran, comment te trouve tu chere fille aujourdhuy, ta triſteſſe

continue telle toujours, n'eſt tu pas bien en colere contre mon fils, pour ma triſteſſe ma chere mere repris-je, elle eſt extréme, je ſuis dans un abandon total de moi-même, je croiois devenir veritablement votre fille, cette idée la me raviſſoit, mais cette idée s'evanouit, et cauſe tout mon malheur.

Ma chere fille, repondit Madame de Miran, tes chagrins me feront mourir, je n'ai aucune nouvelle de mon fils, je le crois encore à Verſailles on dit qu'il eſt tres languiſſant, il ne voit perſonne, j'ignore encore comme cette affaire-ci tournera, mais qu'elle aille comme elle poura, tu ſeras toujours ma chere fille, je ne t'oublirai jamais, non c'eſt une choſe aſſurée, je t'aime plus que mon fils, entens tu Marianne cela eſt vrai, mais tres vrai.

Ah ma chere mere, dis-je, vous me raviſſez, je ne puis plus ſoutenir l'excès de ma tendreſſe pour vous & c'étoit la pure verité Madame, mon amour étoit arrivé à ſon dernier periode, l'infidelité du fils avoit reüni toutes les facultés de mon âme en faveur de la mere, après un moment de ſilence & avoir eſſuié nos larmes, je dis nos larmes car nous pleurions toutes trois avec profuſion, je racontai à ma mere & à Madame Dorſin, la declaration ſinguliere que m'avoit fait l'officier, & la franchiſe avec la quelle cette declaration là, s'étoit faite, vous le connoiſſez ſans doute ajoutai-je, & même m'a-t-il dit, tres particulierement, alors ces deux Dames ſe regarderent en ſouriant.

Eh ma fille, dit Madame de Miran, que penſe tu de cette propoſition là, eſt elle de ton goût, ouy,

certainement nous le connoiſſons, c'eſt un parfait honnete homme, d'une famille diſtinguée, entens tu, Marianne, gentilhomme d'honneur, qui a un merite infini, je crois que tu ſerois heureuſe avec une perſonne de ce caractere, je le crois aſſurement, dit auſſi Madame Dorſin, il n'y a pas à balancer un moment, ouy, mais Madame, repondit ma mere, que deviendra Valville & puis, nous verrons, rien ne preſſe, je te dirai ma penſée, avant que les huit jours ſoient écoulés, mais dis nous un peu ce que tu en penſe toi-même, te plaît-il, l'aime tu deja, ma fille.

Oh que non, ma chere mere, il s'en faut bien, mon cœur n'eſt pas ſi ſujet à l'inconſtance, je raiſonne d'une certaine façon, & cette façon là ne me permet pas de m'engager à préſent, car ajoutai-je, ma chere mere que puis je donner à ce genereux officier pour recompenſe de

ſon exceſſive bonté pour moi, la fortune ne m'a laiſſé qu'une ame & qu'un cœur, cette âme là eſt toute entiere à ma mere, & le cœur à ſon fils quoi apporter à un mari pour toute dot, une ame preoccupée, & un cœur enflamé pour un autre, voila un beau preſent à faire à ce galant homme, eh non, Madame, eh non, ma chere mere, je ne puis m'y reſoudre, une pareille ingratitude m'attireroit le mepris des hommes & la colere de Dieu, du moins en n'epouſant perſonne, je ne tromperai perſonne, je me livrerai entierement à ma chere mere & en diſant cela j'arroſois ſa main de mes larmes ; cette fille m'enleve diſoit elle à Madame Dorſin, plus je la connois, plus je me ſens d'attachement pour elle, en qui ne l'adoroit pas repond cette Madame, des ſentimens ſemblables ſont ils communs, non je

n'ai connu de ma vie une ſi aimable enfant.

Nous en etions la, lorſque nous fumes interrompu par une voix qui demandoit Mademoiſelle Varthon, cette voix n'echapa point à Madame Dorſin, elle crut reconnoitre un Laquais à M. de Valville, taiſons-nous un moment, dit-elle, il me vient une penſée, & cette penſée là pourra nous inſpirer quelque choſe. Madame Dorſin, intriguée preſte l'oreille avec une grande attention, elle comprit d'abord le fin de l'avanture, le Laquais donne une lettre, nous l'intendîmes ouvrir, & apres un inſtant Madamoiſelle Varthon dit d'une voix baſſe, mon ami, informez votre maitre que je ne manquerai pas d'aller diner chez Madame de Kilnare, eh, comment ſe porte-t-il depuis hier, a-t-il vû Madame ſa mere, non, repond le Laquais, il n'oſe encore ſe preſen-

ter devant elle, mais je crois qu'il doit lui parler ce soir, bon jour faites lui bien mes complimens.

Le Laquais etant descendu dans la cour, Madame Dorsin le vit par la fenestre, voila dit-elle des preuves bien evidentes de leur intelligence, eh bien, dit-elle à ma mere, que pensez vous de tout ceci, Madame, ouy que dites vous de l'hipocrisie de cette Demoiselle Varthon n'a telle pas voulu vous en imposer, par son etalage de fiereté & de noblesse d'ame.

Ce que je pense, repond Madame de Miran, que cette fille là, joint la coquetterie à son indigne hipocrisie, que mon fils est tres malheureux d'etre tombé dans les filets de cette petite personne là; qu'il s'en repentira, mais peut etre trop tard, pour moi je vous proteste qu'il ne l'epousera jamais de mon consentement & tout de suite, s'adressant à Madame Dor-

fin, faites moi un plaiſir, vous êtes en habitude avec Madame de Kilnare, c'eſt une femme de merite qui entend la raiſon trouvez moïen de lui rendre une viſite imprevûe cet après dîné, vous y trouverez mon fils, la Varthon ne pourra conteſter ce rendez-vous, examinez bien leur contenance, enſuite informez Madame de Kilnare, de mes deſſeins, de l'inconſtance de mon fils & du manege de cette jeune fille, Madame Dorſin ayant promis d'executer ce projet, Madame de Miran les larmes aux yeux dit, voilà une dangereuſe petite creature que votre Mademoiſelle Varthon, qui croiroit, qu'à ſon âge on put être capable d'une ſi grande diſſimulation; tranquiliſe toi, ma fille, voïant que mes ſoupirs me ſuffoquoient, cette avanture tournera à ton avantage, je prendrai de fortes meſures là deſſus.

Ah, ma chere mere, criai-je comme une perſonne qui va expirer, de grâce, ne chagrinez point M. de Valville, à cauſe de moi, je ne le merite pas, ſon inconſtance n'eſt point blamable, ce n'eſt qu'une ſuite des chagrins qu'il a eſſuié touchant l'obſcurité de ma naiſſance, ici je me trouve mal, mon cœur venoit de faire un effort qui l'avoit épuiſé, ouy je dis épuiſé, ce terme n'eſt point fort, cela eſt vrai Madame, il faut donc me remporter dans ma chambre. courage, ma chere fille, s'écria ma mere, lorſqu'on me conduiſoit; demain matin je viendrai te voir, conſole toi donc, mon enfant, mais je ne pus repondre; on me mit ſur mon lit où je reſtai une heure ſans connoiſſance.

Apres cette criſe de chagrin je me trouvai aſſez tranquile, je dis tranquile, cela eſt vrai, mon âme étoit aux abois & incapable de

goûter ni joie, ni triſteſſe, je raiſonnois cependant en moi-même mais ce raiſonnement là ne me paroiſſoit ni agreable ni chagrin, je penſois & puis voila tout, mon état reſſembloit fort à celui d'un imbecille qui fait des diſcours ou il ne conçoit rien ; m'étant levée je me laiſſe aller negligemment dans un fauteuil, on m'apporte à manger, je mange, on me preſente à boire je bois, on me parle j'ouvre de grands yeux & ne dis rien.

La ſœur converſe qui me ſervoit me voiant dans cet extenuement, fort approchant de la betiſe s'ecrioit de tems en tems, bon Dieu! Sainte Vierge qu'eſt ce que tout ceci, je crois, que cet enfant ſe meurt, eh Mademoiſelle, dit-elle en me prenant les mains, vous trouvez vous mal, point de reponce, je la regarde & voila tout.

La Religieuſe mon amie, vient, s'approche, je ne la vois pas, bon

ſoir

soir ma fille, je ne reponds rien, eh mais quoi, me dit elle, parlez donc, vous est-il encore survenu quelque nouveau sujet de chagrin, eh ouy, dis-je & me tû, mais de grace ma chere enfant, continue t-elle, dites moi donc quelque chose, enfin à force de me tourmenter elle reveille un peu mes esprits, la circulation du sang commence à agir, enfin mon anneantissement se dissipe, peu à peu.

Je lui raconte l'avanture de Mademoiselle Varthon eh bien qu'est-ce que cela signifie, repond ma Religieuse rien du tout Marianne, quoi ma mere, ce rendez-vous, cette intelligence ne veulent rien dire, non, ma fille, non rien, au contraire j'en conclus un grand avantage pour vous.

M. de Valville cherche à voir & à connoitre votre rivale, tant mieux, c'est la le seul moïen de s'en

rebuter, vous penſéz bien, ma fille, qu'étant épris de ſes charmes, ces charmes là captiveront toujours ſon cœur, s'il ne decouvre pas des defauts, & comment voulez-vous qu'il reconnoiſſe ces defauts là, à moins qu'il ne la frequente; ſes premieres impreſſions ſubſiſteront que dis-je ſubſiſteront, ce n'eſt pas aſſez, ils s'augmenteront par les difficultés, s'il ne connoit que mediocrement la perſonne aimée, il n'y a donc que les frequentes converſations qui puiſſent diminuer ſa tendreſſe pour elle, car je ſuis preſque certaine qu'il n'eſt qu'ébloui des graces de la Varthon, je ſoutiens donc, ma fille, que c'eſt un bonheur pour vous, puis que vous vous figurez un bonheur de ramener un infidel amant; ouy je le repette, c'eſt un avantage, & un grand avantage; qu'il la voye & qu'il la pratique

ſouvent ; cette fille eſt ſimple, fiére & naturellement brouillonne ; M. de Valville ne manque pas de penetration, il connoitra bientôt tout ce que vaut ſa nouvelle conquête, & cette connoiſſance là, le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un ſujet qui vous eſt ſi inferieur à tous egards.

Ainſi, ma fille, que ces viſites furtives n'alterent pas votre repos, vous devez bien plutôt, vous en rejouir ; c'eſt un courier qui annonce votre triomphe ; car vous concevez aiſément qu'une fille, quelques charmes qu'elle aye, perd beaucoup de ces charmes là quand elle eſt aſſez imprudente d'accorder des rendez-vous, ces rendez-vous là plaiſent d'abord à un amant, cela eſt vrai, mais lors qu'il y fait reflection, il en connoit toute la conſequence, cette trop grande facilité dans une maitreſſe lui

cauſe toujours des ſoupçons, ces ſoupçons là s'augmentent de plus en plus, parcequ'ordinairement on ne ſe borne pas à ces minucies là. Un amant qui a de l'Eſprit juge par ce premier rendez-vous que ſa maîtreſſe lui accorde qu'il en eſt aimé, cette idée le pouſſe à d'autres tentatives ; une fille qui commence à s'oublier paſſe ſur mille petites bagatelles qu'elle ne croit pas tirer à conſequence, ces bagatelles là toutes frivoles qu'elles lui parroiſſent la menent plus loin, enſuite plus loin, cette aiſance rebute un amant, & le rend toujours infidel.

M. de Valville va tracaſſer de cette maniere avec la Varthon, pendant quelques jours, peut-être quelques mois, enſuite il reflechira, ces reflections là, le feront combiner votre merite & votre façon d'agir, avec les manieres et l'eſprit

de cette nouvelle maitreſſe, cet examen fait, adieu Mademoiſelle Varthon, ſon cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

J'avoue, Madame, que cette bonne Religieuſe me raviſſoit en parlant de la ſorte, il me paroiſſoit qu'elle raiſonnoit aſſez juſte, & ce raiſonnement là, flattoit mon cœur par l'endroit le plus ſenſible, ſes diſcours ſeduiſans me ramenerent tout à fait dans mon bon ſens, de ſorte que je dormis cette nuit d'un profond ſomeil, preſque plus d'inquietude ſur les viſites de Mademoiſelle Varthon, il eſt vrai, que je ſoupirai encore à mon reveil, mais ces ſoupirs là n'etoient que de pures bagatelles, il n'y entroit point de deſordre, ma raiſon s'étoit fortifiée par les conſolations de cette amie.

Le matin des qu'elle entra dans ma chambre je courru l'embraſſer avec des demonſtrations de joie qui la ravirent; ah! Dieu ſoit beni, me dit-elle ma chere fille, vous voila à merveille, oui à merveille, & telle que je vous veux; allons courage, tout ira bien, n'eſt il pas vrai Marianne.

Oh oui, je l'Eſpere, repondis-je, je me ſens extrememẽt ſoulagée, la tranquilité commence à s'emparer de mon ame, ce qui me fait bien augurer pour la ſuite, j'en ſuis charmée ma fille, me dit-elle, en collant ſon viſage ſur le mien, eh bien puis que vous etes mieux, je dis infiniment mieux, car je vous trouve toute fraiche, racontez-moi un peu ce que vous avez conclu avec Madame de Miran touchant la propoſition de cet officier,

ah ma mere dis-je, elle ne s'eſt point encore determinée ſur ce point, ni moi non plus, d'ailleurs nous fumes interrompues par le laquais de M. de Valville qui aporta la lettre à Mademoiſelle Varthon, cette nouvelle me fit tomber dans une defaillance, qui m'obligea de quitter ma mere, eh bien, repond t'elle, voulez-vous ſçavoir ma penſée la deſſus, ah de tout mon cœur, dis-je avec precipitation, je me trouve ſi bien de vos conſeils, que je ſerai charmée d'être inſtruite par vous de ce que je dois faire dans cette occaſion. Voici ce que je penſe, ſcavez-vous, chere fille, qu'un homme de ce caractere merite votre attention, vous me direz, & il eſt vrai, que votre cœur eſt prevenu, que vous ne l'aimerez jamais, cela ſera faux

Marianne, c'eſt la votre penſée aujourd'huy, je le crois, mais vous changerez de ſentiment ma fille, c'eſt moi qui vous le predis, vous oublirez M. de Valville quand vous aurez murement reflechi ſur le merite de cet homme là, la conduite qu'il tiendra pour s'attirer votre eſtime, fera impreſſion ſur votre ame, ſa deference, ſes manieres, ſa tendreſſe, tout cela captivera peu à peu votre attention, cette attention là, produira l'eſtime, or Marianne il n'y a plus qu'un pas a faire, de l'Eſtime à l'amour, je ſuppoſe ici, un himen & que votre infidel ne revient point vers vous.

Oui chere fille je ſoutiens qu'un homme poli, & aimable de cœur & de ſentimens, quelqu'agé qu'il ſoit, touche toujours noſtre ame, c'eſt d'abord par reconnoiſ-

ſance, enſuite par eſtime, de l'eſtime on paſſe à l'amitié & de l'amitié à la tendreſſe, tel eſt ma fille, cela eſt vray, oui tel eſt le cercle, qui enchaine inſenſiblement un cœur, & comme malgré lui, vous n'aimez pas à cet heure cet officier, cependant vous avouez que ſa maniere de s'expliquer vous a plu, vous êtes outre cela convaincue, qu'il a du merite, une ame noble, en un mot de trés belles qualités, vous voila deja à la premiere de marche, qui vous portera à l'aimer, ſon reſpect, je dis ſon reſpect, car la maniere dont il s'eſt exprimé, prouve qu'il en aura toujours pour vous, ajoutons à ce reſpect là un amour tendre, & conſtant des manieres infiniment prevenantes, & jugez ſi vous pourrez y reſiſter, non Ma-

rianne, je m'y connois trop pour m'y tromper, vos principes nobles, votre ame naturellement tres reconnoiſſante, ne pourra jamais reſiſter à cet Epoux, la ſympathie de votre Eſprit eſt trop conforme à la ſienne, pour vous roidir contre de pareils ſentimens, vous ſerez heureuſe, oui Marianne, je vous le repette & tres heureuſe avec un homme de ce caractere, oui je vous le promets vous jouirez d'un doux repos & d'une parfaite tranquilité dans cet himen, ſi vous le contractés.

Vos raiſons, ma chere amie, lui dis je ſont perſuaſives, vous parlez d'une façon energique qui engage, ces diſcours la me plaiſent infiniment, j'avoue même que l'Eſperance dont vous m'avés flattée, qui eſt l'oubli de M.

de Valville pouroit m'obliger à cette demarche, mais il eſt juſte d'y penſer un peu plus que le tems limité ne le permet, je vous accorde donc que ce galant homme pouroit me rendre heureuſe, mais ou trouverai-je une mere ſemblable à Madame de Miran; que ferai-je donc de la tendreſſe exceſſive, que j'ai pour elle, je l'entretiendrai me direz-vous, oh qu'il y aura de difference, ſon amitié, aujourd'hui me tient lieu de tout, peu à peu elle m'oubliera, je n'aurai plus beſoin de ſon ſecours, je ne la verrai que rarement; cette idée ſeule, oui cette idée la ſeule, ma chere amie me retiendroit quand mon cœur ne ſeroit pas attaché à Mr. de Valville, cependant elle eſt la maitreſſe de mon ſort, je termi-

nerai cet himen dés qu'elle me l'ordonnera ; à peine achevois je ces paroles qu'on vint m'avertir que ma Mere m'attendoit au parloir, je m'y transporte avec viteſſe, & crie de toute ma force, avant d'avoir tiré le Rideau des Grilles, ah bon jour ma chere mere, eh comment vous portez-vous donc, bon jour chere fille, me repond, t'elle, cela va-t'il mieux qu'hier, ſçai tu bien que j'ai penſé mourir cette nuit du chagrin que tu m'as cauſé, alors me voyant à decouvert, ah ton viſage me paroit tout à fait bien, mon Dieu eh tu ris, qu'eſt ce que cela ſignifie petite fille, vraiment tu me combles de joie, s'eſt il donc paſſé quelque choſe de nouveau, il faut bien caſ je te trouve gaie, & preſque ſans triſteſſe, as-tu ap-

pris par Mademoiſelle Varthon des nouvelles de mon fils, t'eſt'il venu voir, ſçais tu ce qui ſe paſſa hier chez Madame de Kilnare, pendant ce recit, je raiſonnois en moi-même, mon fils, repetois-je tout bas, t'eſt'il venu voir, ſçais tu ce qui s'eſt paſſé hier chez Madame de Kilnare, il y a ici aſſurement quelque bonne nouvelle, mais il fallut ceſſer mon petit dialogue interieur pour repondre; eh non ma chere mere repondis je avec vivacité je ne ſcais rien, je ne vois plus cette demoiſelle, tu fais ſagement je t'en loue, & bien, tu en apprendras tantôt, chez Madame Dorſin, elle veut abſolument que tu vienne avec moi diner chez elle, vâ t'habiller promptement, en attendant je dirâi un mot à l'abbeſſe, avec la-

quelle j'ay quelqu'affaire cette affaire là me regardoit Madame, cependant elle ne m'en parla que lors que nous fumes en caroſſe, vous devez juger que je ne reſtai pas longtems à ma Toilette, pour ne pas faire attendre ma mere, ce fut moi qui l'attendis, & cela étoit dans l'ordre; nous voila parties, non pas ſans ſoupirer, je n'avois trouvé perſonne avec ma mere, & cette Perſonne là qui s'y trouvoit ordinairement, me fuioit au lieu de m'attendre, en un mot Monſieur de Valville, ne paroiſſoit plus, cette penſée là me fit rêver.

Ma fille tu eſt penſive me dit ma mere, j'en devine la raiſons, tranquiliſe toi ajouta-t-elle la patience vient à bout de tout ſçais tu petite fille que je viens de m'entretenir de toi avec l'ab-

beſſe, non ma chere mere, eh bien c'étoit pour te retirer de ce Couvent, tu n'y retourneras plus tu demeureras avec moi, c'eſt une choſe reſolue, tout eſt terminé avec cette Dame, qui a beaucoup de chagrin de te perdre; à peine ma mere eut elle proferé ces dernieres paroles que je me jette à ſon col malgré le mouvement de la voiture, ah m'écriai-je, en fondant en larmes, eſt-il bien poſſible ma chere mere, quel raviſſement pour moi, comment puis-je reconnoitre tant de bonté, vous m'allés faire mourir de joye, ſilence; petite fille, calmez vos tranſports, n'en dites rien à perſonne, mais racontez-moi ce qui a diminué vôtre triſteſſe depuis hier; car je vous trouve trés tranquile, alors je lui fis

une detail ſuccint des diſcours de la religieuſe qui m'aimoit & que j'aimois, voila une aimable fille dit ma mere, je lui ai beaucoup d'obligation, ici nous arrivames chez Madame Dorſin où il y avoit une nombreuſe compagnie, entre laquelle je diſtinguai l'officier dont je vous ai parlé, & qui joua auprès de moi le perſonnage le plus galant; pendant tout le tems que nous fumes chez cette Dame.

Dés que Madame Dorſin m'apperçut, elle vint m'embraſſer, bon jour, Marianne, me dit-elle, eh comment avez-vous paſſé la nuit? aſſez mal, Madame répondis-je, mais je ſuis beaucoup mieux préſentement, il me le paroit ainſi, tant mieux, j'en ſuis ravie, alors me tirant dans l'embraſure

l'embraſure d'une croiſée, vôtre mere ne vous a t'elle rien appris? non Madame, non, eh bien ce ſoir nous ſouperons enſemble chez elle, nous ſerons ſeules et nous parlerons de vos affaires.

Ici on vint avertir que le dîné étoit ſervi, ma melancolie ſe diſſipa pendant le repas; la converſation fut relevée par des diſcours ſi nobles que je fis tréve avec tous mes déplaiſirs, je parlai peu, mais le peu que je dis fut ecouté & applaudi; le Gentil-homme, je veux dire l'officier en queſtion qui s'étoit placé à mon coté eut pour moi des attentions infinies, j'avouë même que ces attentions là ne me déplurent point; il brilla beaucoup dans les entretiens que

l'on eut ſur divers ſujets, je ſentois que mon petit cœur l'applaudiſſoit, & lui diſoit, oh vous avez bien de l'eſprit, ma vanité, eh ouy Madame ma vanité en fut flattée, mon amour propre y prit garde et s'en felicita; quoi Marianne, cette petite fille, ſi mépriſable, diſois je en moi-même, avoir captivé un homme ſi rempli de mérite, une perſonne de qualité, & riche; poſſeder toute l'eſtime & la bienveillance de cet homme là, n'eſt-ce pas une victoire bien complette, un triomphe tout à fait glorieux que dois-je eſperer dans la ſuite, mes chagrins oh ouy, mes chagrins ſe diſſiperont, & j'enviſage un bonheur parfait.

Ce foible raiſonnement, tout puérile qu'il étoit, me fit im-

preſſion, que dis-je impreſſion, il me mena fort loin, et je me trouvai dans un moment ſi favorable pour lui, que ſi ma mere, Madame de Miran m'avoit dit alors, optez ma fille entre mon fils & ce galant homme, je crois en bonne foy ouy, je me perſuade que j'aurois imité Monſieur de Valville en devenant infidelle; jugez, Madame, ſi l'on peut compter ſur ſoi & aſſurer que ſon cœur ſera toûjours attaché au même objet, mais mon raiſonnement interieur finit là & ma bonne diſpoſition pour l'officier s'y termina auſſi mes idées ſe reveillerent tout-a coup pour Monſieur de Valville & ces idées là me cauſerent encore bien des chagrins.

Le ſoir nous allames chez ma mere qui en preſence de Madame Dorſin me mit en poſſeſſion, du riche aparte-ment qu'elle m'avoit montré, & dont je vous ai parlé, jugez de mon exceſſive joye; ſon Portrait y étoit encore, autre redoublement de plaiſir, mais finiſſons tous mes tranſports, parlons de Monſieur de Valville & de ſa nouvelle maitreſſe, c'eſt Madame Dorſin que vous allez entendre écoutez là, s'il vous plait, elle me vaut bien, moi, ouy aſſurement, elle ne vous ennuiera pas je vous le promets eh bien elle va commencer.

Marianne me dit-elle amicale-ment, il vous ſouvient ſans doute de la commiſſion que Madame de Miran me donna

hier après que le laquais eut apporté la lettre à Mademoiſelle Varthon, & ouy Madame, repondis-je cette avanture là n'échapera pas ſi tôt de ma mémoire, elle à penſé me cauſer la mort, je me trouvai après vous avoir quittée dans annéantiſſement ſi cruel, que toutes les facultés de mon âme en furent boulverſées pendant une eſpace de tems aſſez conſiderable & ſans les conſolations de la Religieuſe mon amie, je ne ſçai comment ma défaillance auroit tourné, cela eſt bien vrai, Madame, jamais mon état ne fut ſi triſte.

On le ſeroit à moins, reprit-elle chere Marianne, vous me fites compaſſion, ouy grande pitié j'en fus touchée juſqu'aux ſanglots, & bien, continua-telle,

je me rendis chez Madame de Kilnare vers l'heure que je crus la plus favorable pour trouver ce couple amoureux; j'entre ſans me faire annoncer & fus introduite dans la ſalle où je trouvai Monſieur de Valville aux pieds de vôtre rivale, ma preſence imprevuë les déconcerta & leur cauſa un extrême dérangement; à peine Monſieur de Valville eût il la force de ſe lever de ſa poſture galante, il me ſalua avec une phiſionomie ſi renverſée que j'en fus touchée moi-même; ah Monſieur lui dis-je vraiment je ſuis bien mortifiée de vous diſtraire, vôtre attitude auprès de Mademoiſelle étoit trop modeſte pour la déranger, mon Dieu que je ſuis fachée, mais ouy fachée, que de

douceurs de moins, vôtre maitreſſe va bien perdre à ce contre tems, oh je m'imagine qu'elle ne me le pardonnera jamais.

Oh, Madame, repondit la petite perſonne, en colere, que ſignifie toutes ces railleries, qu'avez-vous donc tant vû qui vous ſcandaliſe, je crois que ſi vous étiez en ma place, vous en auriez ſouffert bien d'avantage, mon honneur ſera-t-il offenſé, par ce que vous avez vu Monſieur à mes genoux.

Tout beau Mademoiſelle, repartis-je, que vôtre depit ne vous faſſe pas oublier la bien ſéance & le reſpect que vous me devez, je dis reſpect, Mademoiſelle, ce n'eſt point exagerer ma naiſſance, mon rang & mon age exigent aſſurement de vous ce reſpect là; aveuglée par

vôtre amour, vous vous perſuadez que tout vous eſt permis, & cette perſuaſion là, vous fait mal juger des autres.

Je ne m'etonne aucunement de vôtre inſolente apoſtrophe quand une perſonne ſe ſent coupable de diſſimulation & d'hypocriſie, outre qu'elle donne de furieux ſoupçons contre ſa ſageſſe & ſa vertu, elle croit que tout le monde lui reſemble. Eh que voulez-vous dire Madame ſécria-t-elle comme une furieuſe eſt-ce que j'en ai impoſé à quelqu'un Monſieur de Valville m' aime, il dit qu'il veut m'épouſer je le crois & puis voilà tout, eſt-ce être hipocrite que de ſupplanter, une petite fille inconnue qui n'a ni bien ni naiſſance.

Tout

Tout doux, dis-je, ma belle Demoiſelle; vous vous oubliés exceſſivement, cette petite fille que vous dites être ſans bien & ſans naiſſance. Vous vaut bien à tous égards que lui avez vous promis à cette fille, puis que fille y a; vôtre conſcience ne vous reproche-telle rien à ſon égard? Ah que dis-je, je me trompe. Ah bien, Mademoiſelle, vous etes la plus ſincere du Monde, Létalage de fierté & de nobleſſe que vous avez fait à Madame de Miran en ſa préſence eſt bien vrai: non ce n'eſt point une chimere, ni un jeu, pour dupper cette vertueuſe Dame, il eſt vrai, je m'en ſouviens vous la priâte ſeulement de déffendre à ſon fils d'aller vous voir au couvent, mais vous ne promîte pas de ne point lui donner de rendezvous chez Madame de Kilnare.

Qu'appellez-vous donc rendezvous, repond-telle avec un deſeſ-

poir qui étoit peint ſur ſon viſage, & cela ſans ajouter le nom de Madame. Suis-je capable de pareilles demarches, une fille de ma façon agit-elle de cette maniere là? n'eſt ce pas vouloir de gayeté de cœur empoiſonner mes actions, que de me ſuppoſer une ſemblable Conduite? Eh, mais repondis-je, ma fille, j'empoiſonne vôtre conduite, je crois que vous revez: une lettre que vous avez reçeuë hier matin de Monſieur, ne vous a telle pas inſpiré de venir diner ici? ne l'avez vous pas dit au Laquais qui vous la donna? ne ſçaviez vous pas que Monſieur s'y trouveroit? J'étois alors au parloir avec Madame de Miran & Mademoiſelle Marianne, nous entendimes tout, oſeriez-vous nier ce fait; cependant vous vous oubliez aſſez pour me traiter de calomniatrice, en verité vous n'y ſongez pas. Alors voyant

que les larmes la ſuffoquoient, je crus qu'il étoit de la prudence de ne pas pouſſer la converſation plus loin. Je la voyois rendue & mortifiée au poſſible, Valville étoit dans un déſordre inconcevable, il ouvroit à chaque moment la bouche & ne diſoit rien, à la fin il articula quelques paroles ſans ordre; mais mon Dieu, Madame, cela n'eſt pas, & puis, oüy, quel mal y a-t-il, enſuite non, jamais cela n'a été, & puis voilà tout.

Madame de Kilnare entra dans ce moment: la défaitte de ces deux perſonnes la jetta dans une ſurpriſe étonnante, Eh bon Dieu Madame qu'eſt-ce que tout ceci, il me ſemble que vôtre préſence cauſe à Monſieur & à Mademoiſelle un furieux embaras; eh pourquoi, dites m'en je vous ſuplie la raiſon. Ce n'eſt rien, Madame, lui dis-je, ce petit contre-

tems ne gatera point les affaires, Monſieur de Valville eſt devenu amoureux de cette Demoiſelle contre la volonté de ſa Mere qui par pure complaiſance pour lui, avoit conſenti, après bien des perſécutions, à ſon mariage avec une trés aimable perſonne, que Madame de Miran aime avec une affection la plus tendre à cauſe de ſa vertu & de ſon mérite, l'himen ſe devoit conclure dans trés peu de tems; tout étoit arreté & terminé, mais ce viollent amour s'eſt éteint tout à coup depuis environ huit jours où, pour mieux dire, s'eſt tranſplanté chez Mademoiſelle, qui quoi que trés amie de cette fille, la trompe & la trahit, pendant qu'elle promet & qu'elle jure devant elle & Madame de Miran qu'elle ne verra plus Monſieur, qu'elle prie cette Dame de defendre à ſon fils de lui rendre aucune viſite elle don-

ne des le lendemain à cet amant un rendez-vous dans votre maiſon, en un mot, Marianne, je la mis au fait des intrigues & du procedé de cette petite perſonne.

Madame de Kilnare, qui a du mérite & de la vertu, parut outrée qu'on lui manquat ainſi ; ſon viſage s'enflama tout à coup, ſes yeux parurent dans un inſtant tout en feu. Mademoiſelle Varthon, dit-elle, vous en agiſſez bien mal avec moi & encore plus avec vous même ; non, aſſurement je ne me ſerois jamais attenduë à un pareil écart, je vous croiois ſage, prudente & remplie de ſentimens, vous m'avez bien trompée, ainſi Mademoiſelle je vous prie une fois pour tout de ne plus choiſir ma maiſon pour cacher vos intrigues, & jouer des perſonnes d'honneur & de la premiére diſtinction ; je veux bien croire que vous êtes plus impru-

dente que maligne, mais, comme vos demarches ſont tout à fait indigne d'une fille bien née, je me crois obligée d'en avertir Madame votre mére. Qu'on mette, s'ecria-t'elle tout de ſuite, les Chevaux au Caroſſe pour conduire Mademoiſelle dans ſon Couvent; enſuite s'adreſſant à Monſieur de Valville, qui gardoit un morde ſilence & paroiſſoit comme enſeveli dans ſa triſteſſe, Monſieur, je n'ai rien à vous dire ſi non que je m'etonne qu'un jeune homme auſſi rangé que l'on dit que vous êtes, qui avez le bonheur de poſſeder la plus eſtimable de toutes les meres, ayez ſi peu de reconnoiſſance pour elle, & que vous puiſſiez lui cauſer des chagrins; je vous prie donc de ne plus l'outrager par vos furtives amours, j'ay de la conſideration pour vous, mais infiniment pour Madame de Miran, elle auroit lieu de me vou-

loir du mal & je crois qu'elle auroit raiſon ſi je tollerois vôtre deſobeiſſance en fourniſſant ma maiſon pour entretenir une paſſion qui n'eſt point de ſon goût.

Monſieur de Valville nous ſalua auſſi tôt aſſez froidement & ſortit comme un homme tout à fait anneanti. J'apris une heure après qu'il étoit retourné à Verſailles d'où il ne reviendra pas de longtems il y a dumoins toute apparence. Madame de Miran que j'informai hier au ſoir du d'etail de ma viſite ſe determina à vous tirer du couvent pour vous prendre chez elle, vous devez croire Marianne que je ſus ravie de cette genereuſe diſpoſition & que je l'appuiai de tout mon pouvoir; ainſi vous reſterez ici preſentement, nous nous verrons ſouvent & j'eſpere que tout ceci tournera en bien, oüy j'en ſuis preſque certaine, conſolez vous

donc entiérement, ſi vôtre rivale vous cauſa hier une exceſſive douleur, elle là payé cherement, vous êtes bien vangée.

Qu trop Madame, repondis-je en pleurant. Eh petite fille, dit Madame de Miran comme en colere que ſignifie donc encore ces larmes. Ah ma chere mere, m'ecriai-je, en me laiſſant tomber à ſes genoux, je reſſens tout le contrecoup des chagrins que cette avanture a cauſé à Monſieur de Valville, c'eſt à cauſe de moi qu'il les a eſſuieés ces chagrins là, oüy, pour moi qui n'en vaut pas la peine; qui ſuis-je, ma mere, eh oüy qui ſuis-je pour lui attirer tous ces déplaiſirs ? il ſçait que Madame Dorſin a de la bonté pour moi, en un mot qu'elle m'aime, il concevra aiſément que ſa viſite chez Madame de Kilnare n'a été premeditée que pour me vanger, il ſera outré contre

moi de ce que je ſuis le mobil de pareilles avanies c'eſt pour cette petite fille dira-til, pour cette inconnuë qui n'a ni biens, ni parens & qui ne ſubſiſte que par les biens faits de ma famille, qu' arrivera-t'il delà, ma chere mere, le voici, l'amour viollent qu'il a eu pour moi tournera dans une haine inplacable, car ma chere mere quand une fois un cœur paſſe de la tendreſſe à l'indifference, il eſt rare que cette indifference là n'aille pas au mépris & du mépris à la haine, ſur tout ſi l'objet autrefois aimé fait paroitre du reſſentiment, & travaille à ſe vanger, mais ce n'eſt pas la tout ma mere, il y a encore autre choſe, que je prévois, qui me perce le cœur, ayez la bonté de mécouter.

Monſieur de Valville eſt vôtre fils, la nature ne perd jamais rien de ſes droits; elle parlera toûjours

en ſa faveur lorſque vôtre reſſentiment ſera paſſé, je ne ſuis qu'une infortunée qui ne vous tient à rien qui ne ſubſiſte que par vôtre charité, je dis bien vrai ma mere; quand donc Monſieur de Valville reviendra vers vous, que vôtre colere à ſon égard ſera rallentie, pourrez vous, ma mere, lui refuſer un pardon qu'il viendra implorer à vos genoux? c'eſt mon fils, direz-vous, je ne puis ſans cruauté le traiter autrement; je vous connois, ma chere mere, vous avez le cœur trop tendre & trop bon pour n'être pas attendrie par ſes ſoumiſſions, ouy & ces ſoumiſſions là lui rendront vôtre amitié, j'en ſuis aſſurée; alors que deviendrai-je? ah je perdrai ma chere mere pour toûjours, car Monſieur vôtre fils ſe vangera aſſurement de Marianne, & cette vangeance là à quoi ſe reduira-telle? ah, ma

chere mere, je ne puis y penſer ſans fremir ; à me retirer vôtre amitié vous ne pourrez reſiſter à ſes priéres & ces prieres là tendront toutes à m'abandonner ; il m'eſt infidel, je l'avouë, mais croira t'il que cette infidelité là doive me faire revolter contre lui ; non, ma mere, il ſe perſuade que je ne dois point ſortir des bornes que la raiſon me preſcrit & que cette raiſon m'obligeoit à ne point porter mes vuës à un himen ſi ſuperieur à ma condition ; que je devois enfin tolerer ſa tendreſſe & ne point me plaindre de ſon inconſtance, je l'ai aimée, il eſt vrai, dira t'il, c'étoit un honneur infini pour elle, je ne l'aime plus, elle doit ſe rabaiſſer à ſon premier état & ne point murmurer.

Ah ma chere fille, répond Madame de Miran, en s'eſuyant les yeux qu'elle avoit tout mou-

lés, peus tu avoir de pareilles idées de ta mere ? non, non, ma fille ne crains rien ſur cét article-là, je te promets, ouy je te jure que tu ſeras toûjours ma fille pendant toute ma vie.

J'avouë, dit alors Madame Dorſin, que c'et enfant me charme & m'afflige, je ne puis la blamer, il y a beaucoup de raiſon & de jugement dans ces idées là ; je vous crois, Madame, ajouta t'elle, en s'adreſſant à ma mere, incapable d'une telle foibleſſe, vôtre vertu, vôtre ſincerité ne me permettent point d'en douter, cependant je ne répondrois point de toute autre en pareil cas ; mais conſolez-vous Marianne vous avez une mere à l'épreuve de cette inconſtance là, en tout cas vous ſerez alors ma fille, je vous l'ai promis & je tiendrai ma parole, je crains bien que vous ne ſerez jamais ma fille pendant la vie de Madame, elle

vous aime trop pour vous quitter.

Il ſe fait tard, Madame, adieu nous nous verrons demain, vous m'avez priée de vous accompagner afin d'aller chercher les hardes de Marianne, ſera-ce le matin, oüy, répond ma mere, nous dinerons enſuite ici toutes trois. Alors Madame Dorſin s'en retourna, ma mere eut la bonté de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avoit donné, je lui ſautai au col de raviſſement, en lui ſouhaitant le bon ſoir, elle ne voulut jamais permettre que je l'accompagnaſſe dans le ſien, je dormis peu cette nuit la, je n'étois ni triſte ni gaye, le chagrin qu'avoit eſſuié Valville ne m'inquieta point du tout, j'avois donné des preuves de ma generoſité à ſon égard, cette idée la me fit plaiſir, je crois même que ſa petite cataſtrophe me cauſa un moment de joye, car j'etois fille et une fille ſe rejouit volontiers

quand on vange ſon cœur meprisé.

Environ les dix heures du matin Madame Dorſin arriva & nous partimes auſſi tôt pour le Couvent, je laiſſai ma mere & cette Dame avec l'Abbeſſe, pour aller dans ma Chambre arranger mes petits éffets; à peine y entrois-je, que la Religieuſe mon Amie, vint m'y trouver; eh ! bon jour, chere fille, eſt-il donc vrai ? me dit-elle, les larmes aux yeux, que vous nous quittez, mon Dieu, que j'en ſuis triſte, que vais-je devenir, vous étiez toute ma Conſolation ; rien ne me plaiſoit ici que vôtre Compagnie, & j'en ſerai privée pour toûjours.

Non, ma Reverende mere, lui repondis-je, en l'embraſſant avec tendreſſe, non, je n'oublierai jamais les marques ſinceres que vous m'avez données de vôtre Amitié, je viendrai vous voir ſouvent, je

tacherai de soulager vos ennuis par des soins assidus, & qui ne finiront qu'avec ma vie; mais, chere Amie, je n'ai qu'une heure à rester ici, ma mere m'attent avec Madame Dorsin. Eh bien, dit-elle avec vivacité, vos promesses me consolent, je vas vous aider, fermons vôtre porte, & ne répondez à personne, j'ay quelque chose à vous communiquer pendant que nous nous occuperons à plier vos hardes, & ce quelque chose là vous fera peut être plaisir.

Scavez-vous? continua telle, où la Varthon alla avant hier. Eh oui, je le scai dis-je, pourquoi me faites vous cette question? C'est reprit elle, que je suis instruite, que dans quatre jours elle doit partir pour l'Angleterre avec un jeune Cavalier qui doit l'epouser, une de nos meres, qui est sa Confidente, l'a assuré à la Sœur Converse qu'vous servoit. Frappée de cette idée

là, j'ai d'abord penſé que c'etoit Monſieur de Valville, mais apres de plus ſages réflexions, j'ai jugé que ne l'ayant point vû, depuis la ſcene qui s'étoit paſſée chez Madame de Miran, il n'étoit point ce Cavalier là, d'autant plus qu'elle ma proteſté hier, qu'elle n'avoit aucune inclination pour lui, que ſon infidelité à vôtre égard l'avoit trop touchée pour jamais l'épouſer.

Ah, ma chere amie, elle vous trompe mecriai-je en me laiſſant tomber dans un fauteuil, c'eſt une hypocrite. Ici mes larmes me couperent la voix, je fus ſi ſaiſie, qu'à peine pouvois-je reſpirer, cette bonne amie m'ayant ſecourue, je me ſentis un peu ſoulagée; c'eſt lui même, continuai-je, cela n'eſt que trop vrai; me voila au comble de mon infortune, & tout de ſuite je lui raconte ce qui s'étoit paſſé chez Madame de Kilnare.

Ma chere fille, ne perdez point cou-

courage, me dit-elle, c'eſt ici qu'il faut fraper le dernier coup, mais il faut vous poſſeder, ne faites rien paroitre de ce que je viens de vous dire, de crainte que cette fille ruſée n'en aït quelque vent, avertiſſez au plus tôt Madame de Miran du deſſein de ſon fils, elle a du Crédit à la Cour; elle peut aiſément rompre ce projet.

Ah! mon Dieu, repondis-je, je vas mourir, je ne puis plus me ſoutenir, enfin que vous dirai-je, Madame, cette tendre amie à force de remonſtrances ranima mon Courage & ma fierté.

Dés que mon bagage fut preparé, je vas prendre Congé de l'Abbeſſe qui étoit avec ma mere & Madame Dorſin, j'étois accompagnée de la Religieuſe qui ne voulut point me quitter crainte d'accident, mon viſage parut à ces dames, ſi derangé qu'elles ſe douterent que j'avois encore reçeu

quelque nouveau chagrin.

Qu'as-tu ? ma fille, dit Madame de Miran avec une eſpece d'inquiétude, qui témoignoit ſon amour pour moi, rien ma mere répondis-je, mais ce rien ma mere fut prononcé ſi triſtement qu'elle ſe douta preſque de l'avanture, je dis preſque, par ce qu'elle n'auroit jamais pu ſe perſuader, que ſon fils eut paſſé en Angleterre ſans une permiſſion du Roy, je dis encore preſque car elle devina que Monſieur de Valville avoit deſſein d'enlever cette perſonne.

Je pris donc Congé des Religieuſes, & cet Adieu là fut trés triſte, c'étoit ma ſituation, vous vous en doutez ſurement, Madame, & je dis vrai. Nous montons en Caroſſe, alors mes ſoupirs & mes pleurs qui avoient été contraints prirent un libre cours, il n'y eut plus moyen de diſſimuler, il falut décharger mon Cœur dans le ſein

de ma chere Mere, mon reçit ne la troubla pas d'abord, cependant je m'aperçu un moment aprés qu'il avoit fait une triſte impreſſion ſur elle, arrivée chez elle, ſes larmes me firent juger, que l'égarement de ſon fils lui tenoit fort au Cœur, mais revenuë un peu à elle même par mes careſſes & les conſeils de Madame Dorſin, elle ſe détermina à engager cette Amie de partir pour Verſailles afin de prevenir le Roy du deſſein de ſon fils qui vingt quatre heures après fut arrêté, & conduit à la Baſtille.

Comme cette affaire fut tenuë fort ſecrette, elle ne tranſpira point juſqu'à Mademoiſelle Varthon, deſorte que le jour marqué pour ſon départ, elle plia bagage & ſortit dans le deſſein de paſſer à Londres avec Monſieur de Valville, mais ſon voyage ſe termina à revenir au Couvent très triſte & très confuſe,

n'ayant eu aucune nouvelle de ſon amant ; le ſilence de ce cavalier l'inquiéta de jour en jour, & l'avoit enfin renduë meconnoiſſable, c'eſt ce que j'appris par une Lettre de la Religieuſe qui me prioit très fort d'aller la voir mais d'autres ſoins m'ocupoient trop ; Monſieur de Valville en priſon, enſuite dangereuſement malade, voila des afflictions trop ameres pour pouvoir penſer à autre choſe ; à peine eut-il reſté trois jours à la Baſtille que ſa maladie commença, déja ſes forces épuiſées par pluſieurs contre tems facheux ne purent reſiſter à ce dernier accident, nous apprimes qu'il étoit en danger preſque auſſi tôt que ſon incommodité.

Je crois, Madame, que vous ſerez bien aiſe de ſçavoir ce qui m'occupa pendant ces trois jours, car ces trois là ſont remarquables, vous allez en convenir.

Deux affaires importantes, ouy

deux grandes affaires remplirent tout mon cœur, premierement la prison de Monsieur de Valville, & voilà la plus essentielle, où plus tôt la seule qui dirigea tous mes mouvemens ; secondement la visite de l'officier qui m'avoit proposé de l'epouser, les jours étoient écoulés, il désiroit une réponce décisive, & il ne l'éut point cette réponce là ; la premiere m'affligeoit infiniment, la seconde ne me fit aucun plaisir, parce que j'etois incapable d'en prendre.

Quand Madame Dorsin à son retour de Versailles vint apprendre à ma mere, & à moi que Monsieur de Valville avoit été conduit à la Bastille par ordre du Roy, je fus si saisie que je tombai de ma chaise sur le parquet ; après un évanouissement de six heures, je ne sentis plus rien, ni joye, ni mal, ni douleur, quoique j'eusse une contusion assez considerable à la

tête, occasionnée par ma chute ; pour ne pas vous ennuier, je vous dirai que je me trouvai dans le même état que je vous ai depeint après la lettre que le Laquais apporta à Mademoiselle Varthon, vous en souvient-il oh ouy je le crois ; mais mon aneantissement fut plus long, il dura deux fois vingt quatre heures, les larmes de ma mere, celle de Madame Dorsin ne me toucherent point, ni leurs consolations, j'étois insensible à tout il m'en a resté une langueur pendant plus de quatre ans. Après ces deux jours & ces deux nuits là, je commençai à me lever & à prendre des forces, ma chere mere ne m'abandonna pas d'un instant, Madame Dorsin restoit tout le jour avec nous ; pendant cette cruelle crise là, l'officier qui avoit été au Couvent me chercher arrive chez Madame de Miran, c'étoit prendre mal son tems, mais il ignoroit, ab-

ſolument tout ce qui s'étoit paſſé, il fut touché de mon état, oui je dis mais trés touché, car ſes larmes me le diſoient, vous jugez deja qu'il étoit trop pol pour parler du ſujet qu'il l'ammenoit & vous jugès comme il faut de cet homme là, au contrair dès qu'il eut appris la priſon de Monſieur Valville, & les raiſons qui l'avoient occaſionnées il prit fortement ſon parti, ſans cependant blamer ma chere mere, il raiſonna en homme ſage & prudent, il fit convenir Madame de Miran qu'il n'étoit point à propos de laiſſer ſon fils dans cet endroit, il s'offrit encore d'aller lui parler pour lui pallier cette avance & lui faire entendre raiſon.

Si mon aneantiſſement eut été paſſé, j'aurois été extaſiée de cette maniére d'agir là, mais je n'y fis aucune attention, ce qui le ſurprit infiniment, il crut, & il me l'a a-

voué, que je ne prenois plus de part à ce qui regardoit Monſieur de Valville, il avoit tort, il ne me comprenoit pas, quelques jours apres il changea bien de ſentimens, je reparai bien cette faute là, & lui fis ſentir toute l'éſtime que ſa façon d'agir m'avoit inſpirée.

Comme cet aimable ami, oh ouy ami, il n'en fut jamais de pareil, cela eſt bien vrai Madame, auſſi ne l'appellerai-je plus autrement, je dis donc que c'et aimable ami s'étant offert de rendre une viſite à Monſieur de Valville, il ne la differa pas d'un inſtant, il court à la Baſtille déſque Madame de Miran lui eut têmoigné que cela lui faiſoit plaiſir ; il voit ſon cher fils qu'il trouva incommodé & trés raiſonnable, il me dit même qu'il avoit demandé de mes nouvelles avec aſſez de vivacité, ce qui m'auroit fait un plaiſir infini ſi j'euſſe

j'eusse été susceptible de quelques sentimens cependant une heure apres j'y fis réflexion, car je commençois à revenir à moi même, mais cette réflexion là diminua ma joye, la nouvelle de son incommodité m'inquieta, comme je reflechissois à cela mon ami l'officier entra & me trouvant beaucoup mieux, me dit, ah! je crains bien Mademoiselle que je n'ai rien à esperer, Monsieur de Valville, reconnoit déja sa faute, je m'en suis apperçu, je vous pers belle Marianne, & je pers un tresor inestimable.

Vous vous trompez, Monsieur, repondis-je, ce n'est plus la tendresse qui fait parler Monsieur de Valville, lors qu'il vous a demandé de mes nouvelles, c'est la haine, car il doit se persuader que je suis la cause de tous ses Chagrins, cela n'est pas vrai, du moins de mon consentiment, mais

il le croit, & il a juſte raiſon, car toutes les apparences ſont contre moi, cette haine là eſt juſte, je ne puis la blamer, je ſuis très diſpoſée à me ſoumettre à tout ſon reſentiment, je le merite parce que j'ai touché ſon cœur, & il ne m'appartenoit pas de le captiver ce cœur la.

Pour vous Monſieur, vous me faites un honneur infini, vôtre genereux procedé à mon égard ma penetrée de la plus vive reconnoiſſance & cette reconnoiſſance la durera autant que ma vie, elle pourra même faire bien des progrés ſur mon ame, la ſituation ou je me trouve ne me permet pas de pouſſer plus loin mes idées. L'accablement extrême où vous me voyez, la maladie de Monſieur de Valville, la triſteſſe de ma chere mere, voila bien des contretems à digerer, mes forces ſont epuiſées que de-

viendrai-je, je n'en ſcai rien, vous m'aviez donné huit jours pour me determiner & ces huit jours la ont été remplis de tant de fâcheux incidens qu'il ma été tout à fait impoſſible de reflechir, je dis vrai, Monſieur, ainſi ayez donc la bonté d'attendre que je ſois plus tranquile & en état d'opter ſur ce que vous m'avez fait la grace de me propoſer.

Vous me raviſſez, Mademoiſelle, reprit-il, plus je vous connois, plus je vous reſpecte, je pourrois même me ſervir ici de termes plus énergiques pour vous exprimer la ſituation où vous avez mis mon ame, mais ils ſeroient ridicules dans la bouche d'un homme de mon âge, vous ſerez toûjours la maitreſſe d'accepter mes offres, ces offres là ſont trop peu de choſes pour vous, ainſi j'attendrai autant qu'il vous plaira, & tout de ſuite, je

vous demande seulement une grace Mademoiselle, & cette grace là est de m'accorder quelques fois l'honneur de vous voir, & de vous entretenir.

Ah Monsieur, repondis-je, toute émue, vous me ferez toûjours un plaisir infini, je ne puis que profiter, mais je dis beaucoup profiter dans la compagnie d'une personne de vôtre caractere & de vôtre mérite, mais Monsieur il se fait tard, je vous retiens, ayez la bonté de venir promtement nous informer de la maladie de Monsieur de Valville, car cette maladie là, m'inquiete furieusement, ce galant homme prit aussi tôt congé de moi, il revint le lendemain tout effrayé nous dire que Monsieur de Valville étoit en danger, autre redoublement de douleur pour moi.

Ah! ma chere mere, dis-je alors en me j'ettant aux pieds de Ma-

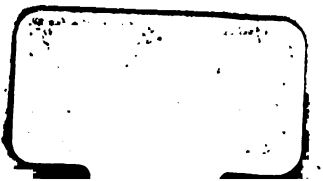
dame de Miran, laiſſerez vous mourir vôtre cher fils dans ce funeſte lieu, de grace faites ceſſer au plutôt ſa captivité, Monſieur, mécriai-je, comme une perſonne qui va expirer aidez moi à flechir ma mere, mais il n'en fut pas de beſoin, elle étoit trop attendrie pour reſiſter d'avantage elle ſe diſpoſe auſſi tôt à partir pour aller le ſecourir, Madame Dorſin arriva dans ce moment, l'ami ne voulut point nous quitter de ſorte que nous partimes tous les quatre pour la Baſtille.

Pendant le chemin, je vous dirai, Madame, que mon cœur palpitoit ſi extraordinairement que j'avois de la peine à reſpirer, la crainte, le plaiſir, la douleur l'agitoient tour à tour; ah diſois-je en moi même Monſieur de Valville poura t'il ſupporter ma preſence ſans colere; qu'elle poſture tiendrai-je devant lui, je

ſuis le ſujet de toutes ſes peines, il ne me regardera qu'avec effroi, mon Dieu que mon état eſt à plaindre, enſuite de plus doux mouvements ſuccedoient a ceux la, peut-être auſſi, continuois-je, me rendra t'il plus de juſtice, il connoit la bonté de mon cœur, je lui en ai donné des marques un nombre de fois ces preuves la pourront donc le calmer, mais qu'elle attitude tiendrai-je devant lui, il me ſera impoſſible de contraindre ma douleur, de ne pas lui decouvrir le feu violent qui me dévore malgré ſon infidelité, que ſcai-je ce qui en arrivera.

Ces idées la me tourmentoient cruellement j'eus tout le tems de les faire, perſonne ne m'interrompoit, nous gardions un triſte ſilence, je pleurois, ma chere mere ſanglotoit, Madame Dorfin rêvoit & l'Officier étoit triſte; nous voici dans la Baſtille, & intro-

duits dans ſon appartement, grand Dieu, quel ſpectacle, figurez vous Madame, Monſieur de Valville aux abois, pâle, extenué, & ne donnant preſque plus aucun ſigne de vie, il avoit perdu toute connoiſſance, ma chere mere mouilloit en vain ſon viſage de ſes l'armes, l'Officier qui tenoit ſa main ne put lui arracher aucune marque qu'il nous connoiſſoit, Madame de Miran paroiſſoit inconſolable, Madame Dorſin prête à s'évanouir, l'officier fondoit en larmes, & moi Madame, ſans ſentimens étendue dans un fauteuil. Vous verrez dans la dixieme partie le denouement de cette tragique ſcene, à Dieu, bon ſoir, je ſuis fatiguée je ne puis écrire d'avantage.

Fin de la IX. Partie

Seven Seydi
15. 2. 1967
3 vols
[ZAH.]